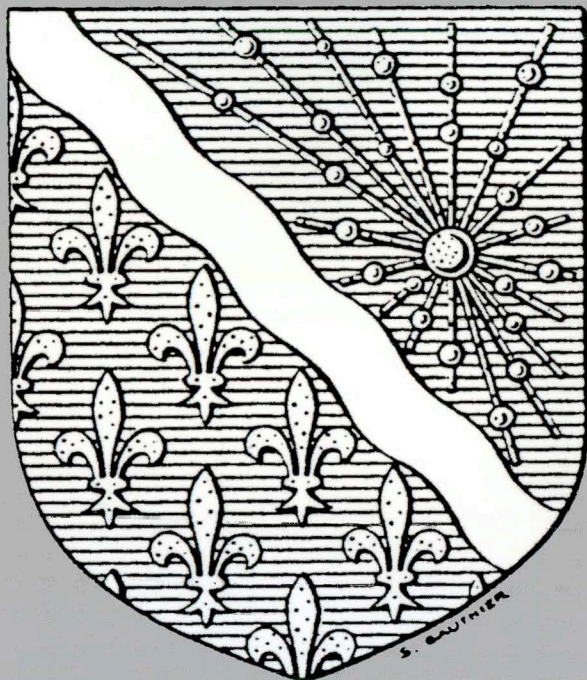


ESSONNE ET HUREPOIX

BULLETIN
de la Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix
N° 77 (2007)



CHAMARANDE

ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2007 – BULLETIN N° 77

TABLE DES MATIÈRES

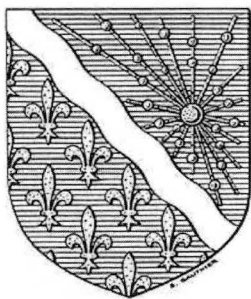
VIE DE LA SOCIÉTÉ (Conseil d'administration, nouveaux membres, Sortie de printemps à La Forêt-Sainte-Croix et Sortie d'automne à Mennecy)	3
Guy CROSNIER, Alain DEVANLAY, Alain GREICHGAUER, Daniel LE DÛ et Daniel GIGANON : <i>Les origines du peuplement du territoire de La Forêt-Sainte-Croix</i>	9
Françoise POITVIN : <i>Les aqueducs souterrains de Mennecy</i>	17
Jacques GÉLIS : <i>Les représentations de saint Barthélemy en Essonne</i>	19
Michel MARTIN : <i>Les crises épidémiques et frumentaires au pays d'Étampes de 1652 à 1740</i>	29
Alain DEVANLAY : <i>L'église Saint-Saturnin de La Forêt-Sainte-Croix ; analyse historique, architecturale et archéologique</i>	75
Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN, Nicole PIGEOT, et Yvette TABORIN : <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2007</i>	89
NOTES ARCHÉOLOGIQUES	113
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	119
BIBLIOGRAPHIE	123
CHRONIQUE	143
NÉCROLOGIE.....	163

Essonne et Hurepoix, bulletin de la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, est indexé dans la base *FRANCIS* du CNRS et ses articles sont signalés dans *article@INIST*.

BULLETIN
N° 77 (2007)
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

(Fondée en 1894)

*Publié avec le concours
de la Direction régionale des affaires culturelles de l'Île de France
(Ministère de la culture et de la communication)
et du Conseil général de l'Essonne*



CHAMARANDE

© 2008 Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix (SHAEH)

Archives départementales, rue du Commandant Arnoux, 91730 Chamarande
ISSN 1778-9257

Vie de la Société

Conseil d'administration (2008)

Président d'honneur

M. l'Abbé Jean MERMINOD

Vice-président d'honneur

M. le Marquis de GANAY

Bureau

Président

M. Alain DEVANLAY

Vice-présidents

M. Jacques GÉLIS

M. Serge BIANCHI

Secrétaire générale

Mme Annie JACQUET

Secrétaire général adjoint

M. Alain SENÉE

Trésorier

M. Jacques MACÉ

Membre

Mme Paulette CAVAILLER

Membres du Conseil

Mme Anne d'ANDURAIN

M. Michel ARRAMBOURG

M. Dominique BASSIÈRE

M. Alain BÉNARD

M. Jean-Jacques IMMEL

M. Denys KLEIN

Mme Nicole LEMAITRE

M. François PETIT

Mme Yvette TABORIN

Nouveaux membres inscrits en 2007

- AMIS DU VIEUX BRIIS (LES) – 5^{bis} rue de l'armée Patton 91640
BRIIS-SOUS-FORGES
- BERTEL Roger – 100 chemin Royal 91310 LINAS
- DUCHENE Sylvain 25 rue de la République 91150 ETAMPES
- MAIRIE DE LA FORET-SAINTE-CROIX 91150 LA FORET-
SAINTE-CROIX
- MOLET Marc 38 rue des Chevaliers de Saint-Jean 91100
CORBEIL-ESSONNES
- RAFROIDI David 36 rue Yves Borges 95300 ENERY
- SOCIETE HISTORIQUE DE MONTLHERY – 14 rue de la Plaine
91310 MONTLHERY
- SWAN ALAIN 15 rue Simon de Monfor 91640 BRIIS-SOUS-FORGES

Assemblée générale pour 2006 et sortie de printemps à La Forêt-Sainte-Croix

L'Assemblée générale pour la clôture de l'exercice 2006, s'est tenue le samedi 9 juin 2007, à La Forêt-Sainte-Croix, en présence d'une cinquantaine de ses membres.

Le président ouvre la séance à 9 heures. Après avoir présenté la liste des membres lui ayant fait part de leurs regrets de ne pouvoir être présents, il rappelle les activités de la Société depuis la dernière Assemblée générale qui s'est tenue à Athis-Mons le 10 juin 2006. Il rappelle que cette journée a été réalisée à frais partagés avec la Maison de banlieue et de l'architecture, que dirige François Petit. La sortie d'automne, qui a rassemblé une trentaine d'adhérents, a été organisée le dimanche 24 septembre par l'association Renaissance & Culture de Longjumeau et par l'association pour le Patrimoine et l'Environnement de Wissous.

Le numéro 75, pour l'année 2005, un gros volume de 224 pages, incluant la liste des adhérents, avec leurs adresses, a été distribué en novembre 2006. Il était accompagné de la Table 1995-2004, un fascicule de 20 pages, recensant tous les articles publiés pendant cette période, avec trois index (noms de lieux, noms de personnes et matières), qui s'ajoute aux Tables 1895-1984 et 1985-1994.

Notons que la baisse du coût du bulletin (hors supplément, routage et affranchissement) se confirme ; le prix à la page, qui était de 51 €

pour le n° 73, est descendu à 30 € pour le n° 74 et s'établit à 27 € pour le n° 75. Le n° 76, pour l'année 2006, en cours de réalisation, sera distribué en octobre 2007 ; l'estimation prévisionnelle de son coût se situe autour de 26 €.

Le Conseil d'administration s'est réuni le 29 mars 2007. Les membres sortants du Bureau ont été réélus, à l'exception de François Petit qui n'a pas souhaité continuer d'assurer le rôle de trésorier. Jacques Macé a présenté sa candidature qui a été acceptée à l'unanimité.

Alain Devanlay fait, ensuite, le point des adhérents à fin 2006 qui sont 351 [dont 5 nouveaux membres, 28 associations d'histoire locale et 10 présidents abonnés à titre individuel, 31 institutionnels (bibliothèques, musées, Archives départementales ou municipales) et 17 gratuits ou échanges) contre 343 à fin 2005.

Le président informe l'assemblée que le local de Chamarande qui avait été mis à notre disposition en 2000, et que nous partagions depuis avec le Comité des Révolutions en Essonne, a été repris par les Archives départementales qui avaient besoin d'un bureau supplémentaire. Nous conservons, toutes fois, la jouissance de la cave pour nos anciens numéros et la mise à disposition d'une salle pour les réunions du CA.

Soumis au vote, le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

Jacques Macé, trésorier, présente ensuite, le rapport financier pour l'exercice 2006 qui est distribué aux membres présents.

RECETTES

En caisse au 01/01/06	11071,45
Intérêts Livret A 2005	140,95
Cotisations	4984,54
Subventions	4735,53
Ventes	75
Sorties Athis-Mons/Longjumeau et Wissous	405
	<hr/> 21412,47

DEPENSES

Cotisations	75,75
Assurances	181,67
Frais de bureau	350,43
Publications	8410,4
Sorties	980
	<hr/> 9998,25

RESULTAT

11414,22

Soumis au vote, le rapport financier est approuvé à l'unanimité.

Constatant que le passage de la cotisation de 12,20 à 15 € en 2004, puis à 16 € en 2006, n'a pas suffi à assurer nos arrières, car la diminution du nombre d'adhérents est sensible, même si la baisse des coût de nos publications a permis de stabiliser la baisse de nos résultats au niveau de 2004, le Conseil a décidé de proposer à l'assemblée générale de porter la cotisation, fixée à 16 € depuis l'AG de juin 2005, à 17 € pour 2008. Ce projet est soumis au vote et est adopté à l'unanimité des membres présents.

	nb adhr. payants	Cotisations €	Subventions €	coût publications €	Bénéfice €
2002	398	5672	6254	9204	16129
2003	383	5651	6150	12253	15282
2004	335	4887	6150	13868	11898
2005	327	4773	7150	11652	11071
2006	334	4985	4715	8410	11414

L'ordre du jour étant épuisé, le Président lève la séance à 10 h.

Pour la seconde partie de cette journée, les membres sylvaniens de la Société (Guy Crosnier, Alain Devanlay, Alain Greichgauer et Daniel Le Dû) ont présenté les résultats de plusieurs années de prospections archéologiques de surface sur le territoire communal. Parmi les pièces exposées, allant de l'époque préhistorique la plus lointaine jusqu'aux gaulois et aux gallo-romains, certaines ont été jugées très remarquables par les archéologues qualifiés présents. Ensuite, après la projection des photographies réalisées par Daniel Giganon lors d'opérations de prospection archéologique aérienne sur la commune et ses voisines, Alain Devanlay a donné une conférence sur l'histoire du village depuis sa fondation, par les chanoines du chapitre de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, en 1155 jusqu'à la Révolution. Au moment de l'apéritif, offert par la municipalité, Guy Crosnier, maire, soulignant les citations régulières de la Forêt-Sainte-Croix dans les bulletins de la Société, a annoncé que la commune avait décidé d'en devenir membre et que le Conseil municipal lui avait accordé une subvention exceptionnelle. Après des applaudissements nourris, Alain Devanlay a chaleureusement remercié la commune et l'a félicité pour l'intérêt que ses habitants portent à son histoire et les investissements importants consacrés par la municipalité pour la préservation et la restauration de son patrimoine architectural. Après le déjeuner/buffet, les participants ont suivi, avec attention, la visite guidée du village et de l'église dont ils ont admiré l'intérieur si bien restauré et les

splendides vitraux de Louis-René Petit, maître verrier qui a travaillé pour les abbayes de Saint-Benoît-sur-Loire et Sénanque.

Sortie d'automne à Mennecy

Pour sa sortie d'automne du dernier dimanche de septembre, date conforme à une tradition séculaire, la société était à Mennecy où nous étions déjà venu en 1987 ; cette journée avait réuni plus de quatre-vingt personnes sur les 626 membres inscrits, mais, cette fois ci, nous n'étions qu'une petite cinquantaine sur 325 ... *tempus edax rerum* !

Accueillis avec le café et les brioches chez Jean-François et Françoise Poitvin, présidente de l'association *Eaux et Fontaines de Mennecy*, nous l'écoutons nous présenter le système d'adduction d'eau mis en place, au XVII^e siècle, pour alimenter le château de Villeroy et son parc. S'en suivit une passionnante visite des aqueducs et réservoirs souterrains que l'association a dégagés et qu'elle entretient.

Le traditionnel déjeuner/buffet fut pris dans le parc du château de Montauger et fut suivi d'une découverte du parc de ce domaine, propriété du Conseil général de l'Essonne, sous la conduite des gardes du service des Espaces naturels et sensibles.

Nous avons ensuite rejoint Nicole Duchon, présidente de l'association *Mennecy et son histoire*, qui nous a proposé une visite, très documentée, de l'église Saint-Pierre (XIII^e), avec ses deux nefs d'égale hauteur, et du centre de la ville avec les maisons XVIII^e de la place de la mairie et la maison Barbin, siège de la "manufacture" de porcelaine de Villeroy, pour laquelle notre guide nous a fait bénéficier d'une excellente présentation.

Les origines du peuplement du territoire de La Forêt-Sainte-Croix ¹

Guy CROSNIER*, Alain DEVANLAY*,
Alain GREICHGAUER*, Daniel LE DU*,
Daniel GIGANON**

* 91150 La Forêt-Sainte-Croix (contact : adevanlay@wanadoo.fr)

** daniel.giganon@laposte.net

La prospection de surface, alliée à la prospection aérienne, a permis d'établir une présence humaine continue du paléolithique supérieur aux invasions germaniques.

La surveillance continue des sols après labours, pendant une trentaine d'années, a fourni un mobilier lithique abondant, des fragments de poteries et quelques rares monnaies.

Un très beau biface est le seul marqueur du paléolithique inférieur.

Le paléolithique supérieur (-35000 à -10000 ans) est essentiellement représenté par de nombreux éclats de débitage et un outillage en silex dont plusieurs outils composites (grattoir-burin, grattoir-bec, perçoir simple et multiple, pièce à étranglement). Le silex est abondant sur le territoire du village, sous forme de galets roulés, gris clair ou foncé, qui tiennent dans la main ; un probable atelier de débitage a été repéré.

De nombreuses petites lames microlithiques signalent l'épipaléolithique, voire le mésolithique (-10000 à -5000 ans). Le "montmorencien", un faciès industriel du mésolithique, est représenté par quelques pièces massives, souvent en grès (pics, planes, écorçoirs) qui paraissent adaptées au défrichage et au travail du bois.

Le néolithique ancien est représenté par de belles lames en silex tertiaire bartonien et par des fragments de bracelets en mica-schiste typiques de la culture Villeneuve-Saint-Germain.

Le groupe de Cerny, qui se situe à la charnière du néolithique ancien et du néolithique moyen, est représenté par plusieurs pièces dont des

1. Essonne, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

armatures de flèche tranchantes et des outils massifs, les tranchets, considérés, l'un et l'autre, comme emblématiques de cette culture.

Le néolithique final est matérialisé par une riche collecte de matériel lithique, essentiellement tiré du silex, qui caractérisent la civilisation Seine-Oise-Marne (-2400 à -1800), constitué de houes et herminettes, haches polies de différentes tailles, pics, retouchoirs, grattoirs, armatures de flèche perçantes (triangulaires ou amygdaloïdes), poignards, lames grandes et petites, des scies à encoches et quelques fragments d'une poterie très grossière, modelée dans une pâte épaisse et noire, avec gros dégraissant. Ajoutons des lamelles de faucilles avec "lustré de céréale", des meules et molettes à grain, souvent en grès, qui indiquent la présence d'une agriculture nourricière, des faisselles qui signalent la pratique de l'élevage ovin ou caprin, des fusaïoles qui indiquent la pratique du filage à la main. De petites haches en roche verte, une belle meule en granite et des lames du Grand-Pressigny sont le signe de la circulation et des échanges de certains biens.

Le chalcolithique se signale par des belles pointes de flèche pédonculées et l'âge du Bronze moyen vient de se révéler avec la découverte, récente, d'une pointe de flèche et d'une pointe de lance (voir, plus loin, la rubrique *Notes archéologiques*).

Quelques potins gaulois ont été ramassés, traduisant l'apparition des premières fermes indigènes sur ce territoire défriché et mis en culture pendant le néolithique. Elles laissent place aux nombreuses *villae* des gallo-romains dont les sites ont été repérés par une riche moisson de débris de céramique commune noire ou gris bleuté et de céramique sigillée décorée dont les tessons sont datés du dernier siècle avant notre ère (marque du potier Ateius), des premières décennies du premier (*terra rubra* avec décor de chevrons et guillochis réalisé au peigne avant cuisson) et du second (Dragendorf 37, fabriqué à Lezoux, dans l'atelier du potier Paternus), jusqu'à la fin du IV^e (fragment de jatte de type Chenet 323, céramique d'Argonne décorée à la molette).

Par ailleurs, la photographie aérienne à basse altitude permet de mettre en évidence de multiples traces d'activités humaines pratiquement invisibles au niveau du sol : systèmes de fossés comblés, enclos, fondations de bâtiments (fermes indigènes et villas gallo-romaines, par exemple), anciennes routes aujourd'hui disparues, sépultures, traces d'habitats en matériaux périssables (fosses, trous de poteaux...), anciennes fortifications, etc.²

2. GIGANON Daniel, « Archéologie aérienne au Sud-Ouest de Paris » dans *Essonne et Hurepoix, Mémoires et Documents de la SHACEH*, 1998, p.15-26.

Archéologie aérienne, le passé Francilien, 40 années de prospections en Île de France (collectif), DRAC ÎdF et GERSAR, 2004.

Ces clichés aériens, pour avoir un véritable intérêt archéologique, doivent obligatoirement être complétés par l'étude des documents cartographiques anciens, et surtout par des prospections au sol afin d'examiner les débris remontés à la surface par les travaux agricoles sur le secteur considéré. Le seul examen des photos aériennes n'est pas suffisant, et conduit à des interprétations et des datations parfois fantaisistes.

Daniel Giganon a réalisé, pendant près d'une vingtaine d'années, des survols aériens et des recherches au sol sur le sud du Bassin Parisien. En particulier, le secteur compris entre Étampes (91) et Malesherbes (45) s'est révélé particulièrement riche en vestiges de toutes époques.

En ce qui concerne le territoire de La Forêt-Sainte-Croix, on peut citer :

– au lieu-dit « le Chêne », des enclos quadrangulaires emboîtés, avec une entrée « en entonnoir », et une mare ; au nord, on aperçoit la trace d'un petit bâtiment rectangulaire aux fondations de pierres. Cet ensemble donne l'impression d'un établissement agricole d'époque gauloise perdurant à la période gallo-romaine ;

– au lieu-dit « le Puits Fondu », un important site archéologique repéré en 1985 et 1986, possède plusieurs constructions, des réseaux de fossés et une épaisse substruction de forme semi-circulaire (diamètre environ 80 mètres) : à l'intérieur, un bâtiment rectangulaire à galerie de façade, d'orientation légèrement différente, est très visible. Plusieurs enclos prolongent cette structure en hémicycle, dont la fonction première reste énigmatique, faute de travaux de fouilles. Le bâtiment rectangulaire pourrait correspondre à une réoccupation tardive du site. Les prospections au sol ont livré du matériel néolithique, dont une grande hache polie et des outils de défrichage et de culture, des potins gaulois, de très nombreux fragments de céramique commune et des tessons de céramique sigillée italique (entre la fin du 1^{er} siècle avant J.C et le début du 1^{er} siècle de notre ère), un antonin (*avers* : buste lauré de l'empereur tourné vers la droite, légende : *Trajanus Hadriannus*) du début du II^e siècle), en bon état, et de la céramique d'Argonne (fin du IV^e siècle)³ qui indiquent une occupation humaine continue allant du néolithique moyen jusqu'au Bas-Empire⁴.

3. La présence de cette céramique indique que la zone a survécu aux invasions "barbares" de 275 qui touchent particulièrement notre région (Orléans s'entourera alors d'un rempart).

4. On trouve les mêmes datations pour d'autres sites circumvoisins, comme à Arrancourt (Voir ce nom dans la rubrique *Notes archéologiques* ci-après) et à Torfou (MARTIN Bernard, MARTIN Michel et PROT Bernard, « Histoire du peuplement du plateau de Torfou d'après la prospection de surface » dans *Patrimoine historique et archéologique de l'Essonne*, Association pour le développement de la lecture publique en Essonne, Evry, 1985, p. 162).

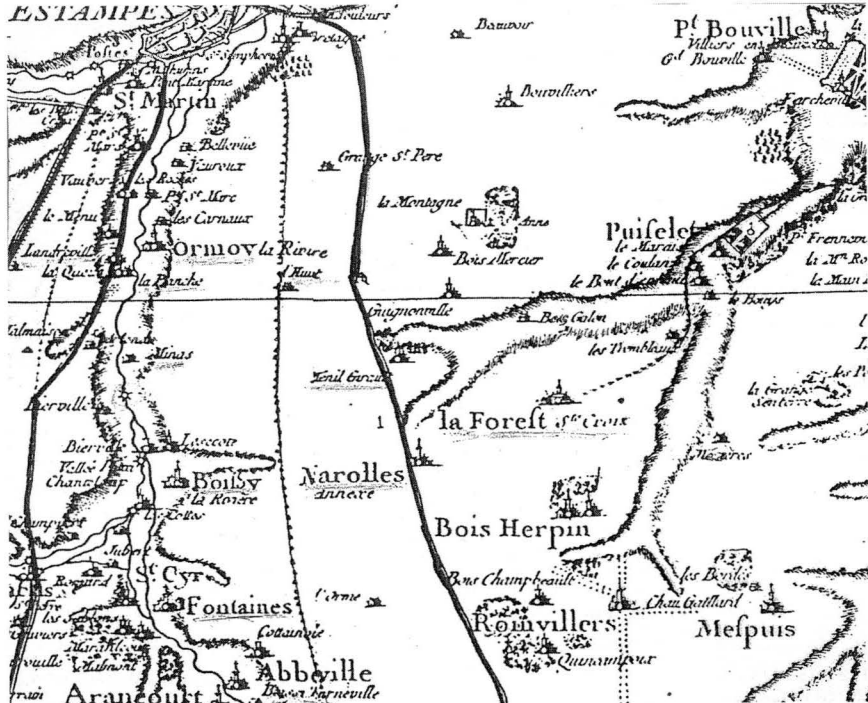


Le Chêne. Cl. Daniel Giganon.



Le Puits Fondu. Cl. Daniel Giganon.

De nombreux sites archéologiques, principalement gallo-romains, ont également été découverts sur la commune voisine de Mespuits.



Sur la Carte de Cassini (XVIII^e s.) on voit bien les deux vallées, déjà sèches, qui délimitent le territoire de La Forêt-Sainte-Croix, et se rejoignent à Puisselet-le-Marais.

L'occupation humaine ne peut se développer sans eau (nécessaire tant aux hommes qu'aux gibiers des chasseurs du paléolithique, aux troupeaux des éleveurs du néolithique et agriculteurs qui suivront. On notera que, sur ce territoire sis sur un plateau, cette occupation a probablement été favorisée par sa situation entre deux vallées : celle de Roinvillers et celle de Bois Galon dont les rus se rejoignaient à Puisselet-le-Marais (la toponymie est ici expressive !), alimentaient les douves du château du Petit Marais, puis celles du château de Farcheville, avant de rejoindre la vallée de Bouville qui se creuse à Champmotteux et descend vers La Ferté-Alais où la rivière se jette dans l'Essonne. L'assèchement progressif de ces vallées est un phénomène récent, sans doute lié au déboisement total des fronts de Beauce⁵. Le

5. LOISEAU Jean, *Le massif de Fontainebleau, t. 1 : Généralités*, Paris, Vigot, 1970, p. 143.

ru de Bois Gallon coulait, certainement, encore en 1199 quand un ermitage y fut créé et on a trace d'une noyade en 1709 ⁶. Aujourd'hui, l'eau sort entre D'Huisson-Longueville et Cerny. En complément de ces rivières, il devait exister des mares, encore attestées par la toponymie moderne (la Mare Michon, le Puits Fondu) ou la photographie aérienne (le Chêne). En l'absence de fouilles, aucun puits n'a été repéré sur les sites gallo-romains, mais, sur ce plateau, il faut creuser profondément pour rencontrer la nappe (le puits de La Forêt-Sainte-Croix descend à 84 m).

Des traces d'incendie sont bien visibles sur les morceaux de tuiles (*tegulae* et *imbrices*) ramassés sur le site des *villae*. Peut-on en déduire que l'occupation du territoire cessa avec les invasions germaniques ?, ce ne serait qu'une supposition, même si elle est séduisante.

On rappellera cependant que les Alains (peuple nomade d'origine iranienne) qui percèrent le *limes* du Rhin, le 31 décembre 406, (avec les Vandales et les Suèves) ne passèrent pas tous en Espagne (en 409) et que le groupe du roi Goar se mit, aussitôt, au service des romains. Repris en main par Aetius, il fut cantonné sur la Loire moyenne et c'est, peut-être, d'eux que dérivent les toponymes Allaines, Alainville et, peut-être Allonnes dans l'Eure-et-Loir et le Loiret ; on trouve même, à Puiset-le-Marais, un lieu-dit dénommé *Les Alains*... On sait que les membres de ce groupe ne purent s'entendre avec les gallo-romains et jetèrent dehors par les armes les *domini* des terres qu'on leur avait assignés. On peut aussi supposer que le mode de vie des Alains – des nomades – ne les prédisposaient pas à l'agriculture et qu'il préféreraient errer avec leurs troupeaux dans les domaines abandonnés par leurs propriétaires gallo-romains qui avaient fui devant les envahisseurs, plutôt que de les relever. Les nouveaux venus ignoraient, en effet, la *villa* de maçonnerie et préférèrent habiter dans un village de huttes qui leur étaient familier. Mais les Alains ne se fixèrent pas très longtemps dans la région. Même si leur roi Sangiban joua encore un rôle décisif dans l'échec d'Attila devant Orléans, en 451, ils se soumièrent peu après aux Visigoths et Aetius envoya ses derniers fédérés Alains s'établir en Armorique ⁷. Il est possible, qu'alors, le territoire du plateau se désertifia et retrouva peu à peu son état d'avant les défrichements du néolithique, d'autant que l'extension des taillis est rapide sur les terres cultivées à partir des bois non défrichés ⁸.

6. DEVANLAY Alain, « Le prieuré de Bois Galon » dans *Essonne et Hurepoix*, bull. SHAEH (1997), n°67, 1998, p. 10 et 20.

7. MUSSET Lucien, *Les invasions : les vagues germaniques*, Paris, PUF, 1965, p. 79 et 288.

8. MARTIN Bernard, MARTIN Michel et PROT Bernard, *op. cit.*, p. 159-164.

La toponymie de cette zone pourrait traduire cette évolution. En effet, sur le plateau les noms des villages qui entourent La Forêt-Sainte-Croix sont, comme le sien, des toponymes d'origine moderne (Bois-Herpin, Puiset-le-Marais, Valpuiseaux, Mespuits, Champmotteux), eux même entourés par des toponymes en "Y" (Brouy, Blandy, Boissy, Ormoy) et en "ville" (Bouville, Ézerville, Gironville, Boigneville), voire en "court" (Arrancourt, Marancourt) qui témoignent d'une fondation plus ancienne. La toponymie garde la trace des essartages des XI^e et XII^e siècles : le défrichement par brûlis est attesté par les lieux dits (le Bois Brûlé, les Brûlés, les Vieux Brûlés, la Charbonnière) et le boisement ancien par le nom même de villages et hameaux (Bois-Herpin, Bois-Chambault, Bois-Mercier). Le village de La Forêt-Sainte-Croix fut ainsi fondé, en 1155, par le Chapitre des chanoines de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans dans une forêt qui lui appartenait. Cette forêt faisait partie du domaine que le Chapitre détenait dans l'Étampois depuis les premières dotations qui lui en furent faites par les Carolingiens⁹. Mais ceci est une autre histoire¹⁰...

9. THILLIER Joseph et JARRY Eugène, « Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans » dans *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'Orléanais*, t.30, Paris, Picard, 1906, n° 75, p. 146.

10. DEVANLAY Alain, « Le domaine du Chapitre de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans dans l'Étampois » dans *Les cahiers d'Étampes-Histoire*, n° 8, 2006, p. 58-71.

Les aqueducs souterrains de Mennecy ¹

Françoise POITVIN

54 rue des Fontaines 91540 Mennecy

jeanfrancois.poitvin@laposte.net

Au XVI^e siècle, la famille de Neufville fait l'acquisition de la seigneurie de Mennecy², rattachée à la châtellenie de Corbeil, dont elle fusionne la paroisse avec celle de Villeroy où elle édifie ce qui était un des plus beaux châteaux de la Renaissance, avec un grand corps de logis, une chapelle et de vastes communs.

De cette splendide demeure, démantelée, pierre à pierre, de 1796 à 1819, il ne reste rien qu'un vaste parc. Mais les traces du système hydraulique construit pour alimenter en eau le château et les fontaines et bassins du parc sont encore visibles.

Si le village de Mennecy, qui s'était développé sur un sous-sol argileux, bénéficiait d'une eau abondante, ce n'était pas le cas du château de Villeroy, édifié sur un terrain sableux. Le duc de Villeroy, sa famille, ses invités et ses nombreux domestiques en étaient réduits à se partager une eau rare ; et il fallait encore alimenter les fontaines, les bassins et les étangs qui étaient les ornements indispensables du parc entourant la demeure d'un grand personnage. Il fut donc envisagé de capter l'abondante eau du plateau de La Verville, d'Ormoï à Mennecy, pour la conduire à Villeroy. Ainsi est créé un système hydraulique gravitaire d'eau de nappe, alimentant un réservoir, attesté en 1596².

En 1623, Charles de Neufville, pour compléter ce système, fait réaliser par des maçons fontainiers un captage de la source dite de la Fontaine Godaine pour alimenter le nouveau réservoir de la Fontaine Couverte d'où partait une galerie souterraine emmenant l'eau vers le château³. Ce réseau, dit des eaux basses, qui suit la courbe de niveau 70, fut établi par le creusement, depuis la surface, d'une galerie en

1. Essonne, arr. d'Évry, chef lieu de canton.

2. Il figure dans un inventaire après décès découvert grâce aux recherches de l'association *Mennecy et son histoire*.

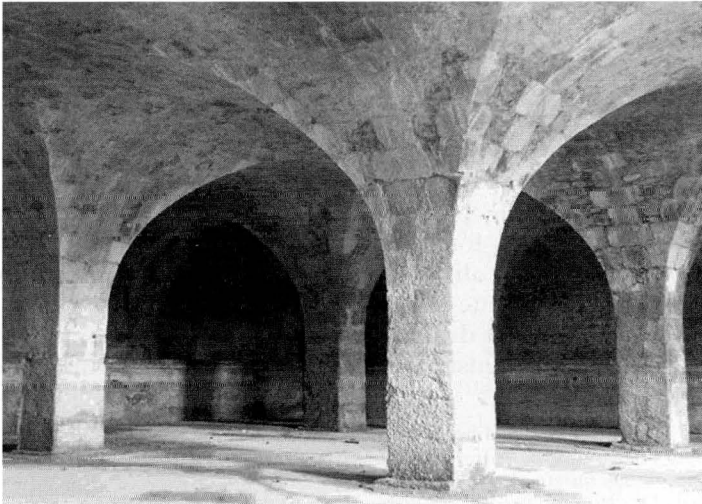
3. Nicole DUCHON, dans *Mennecy notre village*, n° de décembre 1997.

pierres sèches, recouvrant une rigole faite de dalles de grès, jointoyées avec un mortier "romain". La hauteur de la galerie devait être suffisante pour que les fontainiers chargés de l'entretien du réseau puissent suivre la rigole pour nettoyer les bassins de décantation du sable qui s'y déposé. Des regards permettaient l'aération du réseau.

En 1668, un autre réseau, celui des hautes eaux, fut aménagé pour récupérer les eaux de pluie au moyen d'un bassin creusé dans la roche calcaire saturée d'eau qui recevait également les eaux de percolation traversant le sous-sol du territoire, riche en source, de Mennecy et la Verville. Le drainage de la plaine fut étendu, et les ouvrages d'art agrandis et complétés, en 1770.

Dans le parc, un autre bassin de décantation, appelé, aujourd'hui, la Cave au Renard, donne accès au réseau. Ces centaines de mètres de galeries alimentent un grand bassin de stockage d'eau, le Grand Réservoir. Cette imposante construction recouvre un bassin de 300 m³ qui alimentait le château, les communs, les fontaines et les bassins du parc. Même si les travaux réalisés dans la ville ont détourné partiellement l'eau qui le remplissait, ce grand bassin est encore parfaitement en état. L'eau y était filtrée par un dispositif comprenant un fagot de bois, changé chaque jour, et un dégrilloire de plaques de cuivre, percées de trous de plus en plus petits, donnant une eau propre à la consommation, oxygénée par une cascade pour améliorer sa durée d'utilisation.

Ce magnifique ensemble ne bénéficie d'aucune protection au titre des Monuments historiques et son entretien, comme l'accès du public, est assuré par l'association *Eaux et Fontaines de Mennecy*.



L'intérieur du Grand Réservoir.

Les représentations de saint Barthélemy en Essonne ¹

Jacques GÉLIS

5 Grande rue 91150 Morigny-Champigny

jacki.gelis@wanadoo.fr

Saint Barthélemy est l'un des douze apôtres et, à ce titre, il figure parfois seul, parfois avec ses pairs, dans de nombreuses églises en France et à l'étranger. En Essonne, une seule paroisse est placée sous son patronage direct : Boutigny-sur-Essonne ; mais il est également patron secondaire de l'église de Vauhallaan et représenté au porche de la basilique de Longpont.

Saint Barthélemy est conventionnellement représenté de deux manières. La plus fréquente le montre debout portant un livre dans la main gauche et un couteau, symbole de son martyre, dans la main droite. L'autre insiste davantage sur la scène même du martyre : l'apôtre est écorché vif par ses bourreaux.

Écorché vif

De la Renaissance au XIX^e siècle, la représentation de l'écorchement du corps est un thème assez fréquent en peinture et sculpture. Le martyre de saint Barthélemy témoigne de l'intérêt des artistes pour ce type de figuration où l'anatomie de l'homme est mise à nu par incision de la peau.

La riche postérité de l'estampe du martyre du saint, gravée d'après le tableau du peintre espagnol Ribera au XVII^e siècle, montre que le public n'était d'ailleurs pas insensible à ce type de représentation. La gravure, si elle traduisait l'extrême cruauté de la scène, n'était pourtant que la forme relativement épurée des tableaux dont elle

1. Je remercie Laurence Mayeur et Yves Morelle du Service du Patrimoine mobilier des Archives départementales de l'Essonne pour leur aide précieuse.

procédait. C'était bien l'aspect sanguinolent, le frémissement de la chair chaude sous le scalpel du bourreau, bref le côté réaliste, qui rendait la scène insupportable. La peau incisée de la victime pendait en lanières le long des membres, rappelant les poses extravagantes des écorchés du grand anatomiste que fut Vésale dans la première moitié du XVI^e siècle.

Si l'on veut bien surmonter une première réaction qui ne peut être que de répulsion, le thème de l'homme dépouillé de sa peau, et encore vivant, se révèle particulièrement riche². La question est de savoir ce qui se cache derrière cet intérêt constant pour la dépouille de l'homme, pour ce vêtement premier du corps. C'est là en réalité, une quête qui procède à la fois de la volonté de connaître et de l'imaginaire corporel. C'est aussi pour l'Église un moyen d'enseigner que le corps offert en martyr permet de racheter l'autre corps, cette méprisable défroque du corps par lequel l'homme se perd, fût-ce au prix d'un étalage de souffrances sans nom. Car il n'est sans doute pas pire supplice que d'être écorché vif.

Mais on peut élargir la réflexion. La peau, la « croûte du corps », est un domaine particulièrement riche, un lieu d'échange entre l'extérieur et l'intérieur du corps. Organe du toucher, elle témoigne en permanence de sa fragilité, de sa réceptivité aux coups et aux entailles, mais aussi de sa formidable capacité à se régénérer : la peau, source permanente de vie.

« Lever la peau »

Inciser la tunique du corps, la détacher avec le couteau ou le scalpel de l'anatomiste, « lever la peau », c'est dévoiler un domaine longtemps inconnu et percer à jour les mystères du corps : une prétention de l'homme à laquelle l'Église, on le sait, s'est longtemps opposée, parce qu'elle voyait dans l'étude anatomique comme un défi lancé à Dieu. Il est des domaines dont l'homme ne doit pas percer le secret...

Il ne s'agissait pourtant que d'intervenir sur un corps mort, ordinairement sur le corps d'un condamné qui, par ses crimes, s'était en quelque sorte mis lui-même hors la loi. Or, à la fin du XVI^e siècle, voilà que certains auteurs s'enhardissent jusqu'à demander que l'on

2. On le retrouve à la fois dans les œuvres de l'Antiquité, avec « L'Écorchement de Marsyas » par Apollon, et « Le Jugement de Cambyse », par Gérard David, du musée Groeninge de Bruges. Sur ce thème, cf. Jacques Gélis, « 'L'homme dépouillé'. Pour une anthropologie de la peau », *L'histoire grande ouverte. Hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie*, sous la direction d'André Burguière, Joseph Goy et Marie-Jeanne Tits-Dieuaide, Paris, Fayard, 1997, p. 326-336.

mette à la disposition du dissecteur des condamnés encore vivants ! André du Breil, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, fut de ceux-là. En 1580, dans son ouvrage, *La Police de l'art et science de médecine*, il parlait d'un praticien de l'antiquité, Hérophile, qui voulait que la justice lui livrât les condamnés à mort, et il justifia au nom de l'intérêt général le principe de la vivisection. Ce qui lui fut refusé bien sûr. Or, l'Église n'offrait-elle pas alors aux yeux des fidèles des compositions où l'apôtre Barthélemy était dépouillé vif, de manière théâtrale, par de redoutables bourreaux ?

Barthélemy, le martyr à la robe de pourpre

Saint Barthélemy est l'apôtre qui aurait évangélisé l'Arabie, la Mésopotamie et l'Inde, avant d'être martyrisé en Grande Arménie. C'est la raison pour laquelle les artistes lui font ordinairement une tête d'oriental à la barbe abondante et aux cheveux touffus. Le texte hagiographique veut que le roi Astyage qui l'avait fait arrêter lui ait reproché son prosélytisme. Barthélemy aurait en effet converti nombre des sujets du roi et même son propre frère, l'ancien roi Polémon. Et parce que Barthélemy refusait de sacrifier aux dieux, Astyage « le fit fouetter de verges de fer, puis écorcher vif ; et enfin le voyant encore en vie, il commanda qu'on lui tranchât la tête ». Il s'agit là, on le voit, d'un texte très classique, très stéréotypé, dont la valeur historique peut être légitimement mise en question³. Le récit est tardif et c'est « le pittoresque » du supplice de l'écorchement, pourtant rapidement évoqué, qui fit passer Barthélemy à la postérité.

Du XIII^e au XIX^e siècle, la particularité du martyr sert en effet de support à l'iconographie de saint Barthélemy, même si quelques œuvres insistent sur la crucifixion en prélude à l'écorchement : comme une toile de Ribera du musée du Prado. Ajoutons qu'au Moyen Âge, les artisans qui avaient un rapport avec les peaux, tels les bouchers, tanneurs, corroyeurs, gantiers et relieurs, en avaient fait leur patron de confrérie et en popularisaient la mémoire sur des tableaux, des bannières et des châsses. On rencontre en effet certaines scènes où l'apôtre est représenté après l'épreuve, tenant curieusement sa peau sur son bras. Curieuse convention picturale, qui faisait toujours apparaître la détresse d'un visage réduit à une anatomie aux muscles saillants. C'est cette peau humaine, défroque du corps, qui avait fait choisir Barthélemy comme emblème par ces professionnels de la peau !

3. Cf. l'œuvre du jésuite portugais Ribadeneira, *Les Fleurs des vies des saints*, édition française, tome 2, p. 179-181, Paris, 1667.

Ordinairement, entre les représentations anatomiques et hagiographiques, la différence est sensible. Dans le premier cas, c'est l'écorché lui-même qui se dépouille, qui soulève sa jupe de peau pour offrir au regard du curieux la béance de sa cavité abdominale⁴ ; une invitation à pénétrer jusque dans les profondeurs du corps. Dans le cas du martyr au contraire, il ne s'agit plus d'une action volontaire mais d'une agression subie. Et la gravité extrême de la peine contribue indiscutablement à la valeur démonstrative de l'exemple : rester impassible, alors qu'on se voit infliger le pire des tourments, témoigne de la force d'âme de la victime et de la grande espérance qui l'habite.

Mais il y a moins de distance qu'on l'imagine entre la « découverte » du corps et la mutilation consentie. Tout en s'inscrivant dans l'art religieux de la Contre Réforme, les artistes s'efforcent de ruser avec les interdits qui pèsent sur certaines représentation du corps, qu'il s'agisse du martyr de saint Érasme ou de saint Mammès qui, le ventre ouvert, retiennent leurs entrailles à pleines mains⁵, ou de celui de saint Barthélemy, qui leur permet de figurer ce qui est théoriquement incommunicable. Les préoccupations des praticiens et des artistes se rejoignent donc pour représenter au mieux la vie cachée sous les apparences⁶. D'ailleurs qu'on ait désigné très tôt l'écorché des cours d'anatomie sous le nom de « barthélemy » illustre parfaitement le fréquent passage entre la thématique religieuse et l'art anatomique.

Saint Barthélemy en Essonne

Saint Barthélemy est un saint secondaire, peu représenté en Essonne. Mais les documents iconographiques sur lesquels on peut s'appuyer encore aujourd'hui montrent d'abord que les deux grands types de figuration sont présents. Deux scènes proposent le martyr du saint, sur des supports très différents. À Boutigny-sur-Essonne, on le voit au cours de son martyre sur le tympan même de l'église. Il s'agit d'un haut relief en plâtre, datant vraisemblablement des années 1870. On ne connaît pas l'atelier qui l'a conçu ; mais tous les attributs de la scène y sont figurés : le saint qui exprime sa souffrance à les mains attachées au tronc mutilé d'un arbre. Il est encadré par deux

4. L'ouvrage qui révolutionne la science anatomique, la *Fabrica* d'André Vésale, publié en 1543, offre justement cette particularité nouvelle de présenter en face du texte une gravure où le squelette, tel un homme bien vivant, offre complaisamment les différentes parties de son corps à l'examen du lecteur.

5. Jacques Gélis, « Un saint des entrailles : le saint Mammès de l'église de Boissy-la-Rivière », *Les Cahiers d'Étampes-Histoire* n°7, 2005, p. 105-109.

6. Gérard Guillet, *L'âme à fleur de peau ; la peau et l'empreinte religieuse*, Paris, Albin Michel, 1995.

bourreaux qui se livrent à leur sale besogne ; pendant que l'un vérifie les liens, l'autre commence à inciser la peau de l'épaule avec son scalpel. De part et d'autre, des personnages secondaires, hommes, femmes et adolescents vêtus de toges à l'antique⁷, assistent à la scène ; des enrochements et des arbustes servent d'arrière-pays, comme pour signifier que le martyre a eu lieu en plein air. Au dessus du saint qui lève les yeux au ciel, une gloire et un triangle témoignent de la présence de Dieu le Père.



Saint Barthélemy à Boutigny-sur-Essonne (1).

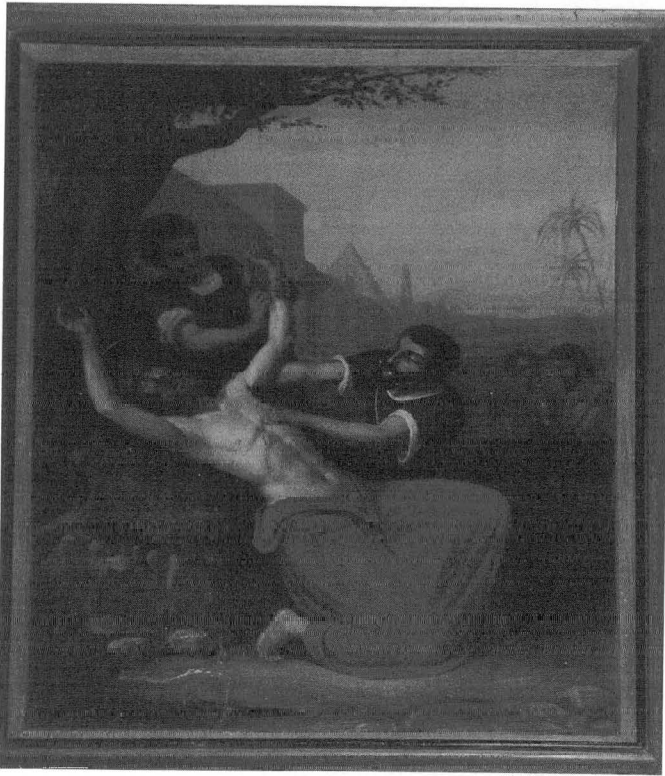
L'artiste a eu le souci de donner de la profondeur à la scène. Au premier plan, l'un des bourreaux serre les liens du saint pendant que l'autre commence son sinistre travail. Au second plan, dans un décor de rochers, les assistants déplorent le sort de Barthélemy. Sculpture et plâtre moulé, vers 1870. Tympan de l'église Saint-Barthélemy. Cl. Jacques Gélis.

Une seconde scène du martyre est figurée en l'église de Vauhallan. Il s'agit d'une toile peinte de petite dimension, de conception tardive elle aussi, puisqu'elle date sans doute du milieu du XIX^e siècle⁸, et

7. On prétend dater ainsi le martyre.

8. Cette toile, attribuée à un certain Cargne par l'Inventaire général, a été inscrite à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1977 ; ce qui paraît un peu abusif, compte tenu de la qualité médiocre de l'œuvre et de son absence d'originalité. Le peintre ne serait-il pas plutôt Vittore Cargnel, né à Venise, et qui a exposé en Italie à la fin du XIX^e siècle ? Ce qui rendrait plausible la date de création de ce tableau très proche de la petite iconographie pieuse de la seconde moitié du siècle. On en veut pour preuve l'auréole qui figure au-dessus de la tête du saint homme.

qui est fortement inspirée d'une gravure du peintre Ribera. La scène se déroule sous un gros arbre, le saint est à moitié allongé sur une grosse pierre, et les tortionnaires sont à la besogne. L'un, qui a le couteau avec lequel il a incisé la peau en travers de la bouche, s'occupe de l'aisselle, pendant que l'autre s'efforce de décoller la peau autour du poignet. Il est possible que cette toile ait été offerte par un fidèle comme ex-voto, puisque l'église de Vauhallan fut jusqu'au XX^e siècle un sanctuaire de pèlerinage assez fréquenté⁹.



Saint Barthélemy à Vauhallan (1).

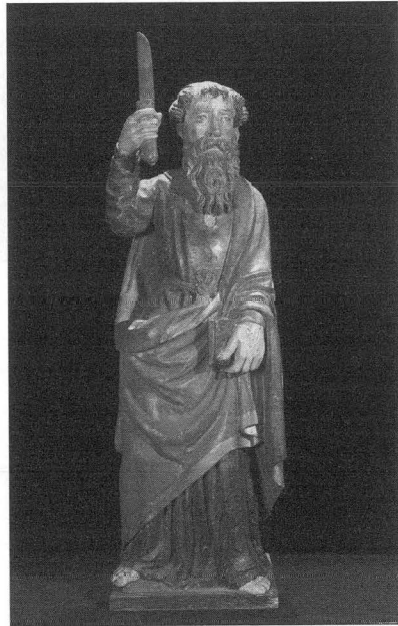
Dans un décor oriental, le saint, allongé sur un rocher, au pied d'un arbre, subit les premiers assauts de ses tortionnaires. Son attitude de résignation est conforme aux représentations codées du martyr chrétien. Le couteau sur le sol vient signifier qu'il s'agit bien de saint Barthélemy. Ex-voto (?), huile sur toile, signée Carne, vers le milieu du XIX^e s. Église Saint-Rigobert et Sainte Ténestine. Cl. Jacques Gélis.

⁹. A. Geoffroy, *Pèlerinage historique et religieux à l'église et à la crypte de Vauhallan*, Paris, 1860.

Les trois autres figurations de saint Barthélemy sont plus classiques. Il s'agit d'abord de l'une des statues du porche de la basilique de Longpont, située à droite de l'entrée. En vérité, cette statue est aujourd'hui difficilement identifiable ; elle a été en effet gravement mutilée par les protestants en 1562. La tête et les pieds ont été brisés par le maillet des iconoclastes, ainsi que les avant-bras qui portaient les attributs du saint¹⁰. Une belle statue polychrome de l'église de Boutigny-sur-Essonne, datant probablement de la seconde moitié du XVII^e siècle figure également dans une pose classique¹¹. Revêtu d'un large manteau de couleur pourpre, Barthélemy tient le livre de sagesse et de foi et brandit de la droite le couteau symbole de son martyre.



Saint Barthélemy à Longpont-sur-Orge. « Humiliée » par les protestants, qui en 1562 lui ont brisé la tête et les pieds, la statue de saint Barthélemy (à gauche) est représentée de manière très classique. Le saint devait tenir le couteau dans la main droite et le livre dans la main gauche. Porche de la basilique de Notre-Dame de Bonne-Garde, premier quart du XIII^e s. Cl. Jacques Gélis.



Saint Barthélemy à Boutigny-sur-Essonne (2). Bois polychrome, XVII^e siècle (?). Église Saint-Barthélemy. Cl. Yves Morelle.

10. Une chapelle de Guiperreux, hameau de Longpont, aujourd'hui disparue, était placée sous le vocable de Barthélemy.

11. L'œuvre a été reproduite dans l'ouvrage de Sylvie Le Clech, *Saints en Essonne*, collection « Mémoire d'Essonne », Acte 91, Vauhalla, Conseil général de l'Essonne, 1996.



*Saint Barthélemy, Vauhallan (2).
Verrière, atelier Rouvière, Paris,
1859. Église Saint-Rigobert et
Sainte-Ténéstine. Cl. Jacques
Gélis.*

Enfin, une verrière installée dans le chœur de l'église de Vauhallan représente le saint dans l'attitude du recueillement. Ce vitrail appartient au type du vitrail tableau, très en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹². Une vaste tunique lie de vin recouvre Barthélemy et le large couteau, attribut de son martyre, figure à ses pied ; sur la lame, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, on a inscrit « *S. Barthélemy* » et un peu plus bas, « *Rouvière* », le maître verrier qui a exécuté l'œuvre¹³. Ici, pas de problème de datation, puisqu'une dédicace au

12. Gélis, Jacques et Laurence de Finance, *Vitraux en Essonne*, collection « Mémoire d'Essonne », Acte 91, Conseil général de l'Essonne, 1996.

13. Il s'agit de l'atelier Rouvière à Paris.

bas de l'œuvre mentionne qu'il a été « *donné par Mr de Stadler, l'année 1859* ». Il s'agit d'un notable, qui possédait une résidence à Vauhallan ; bienfaiteur du sanctuaire, il a fait figurer ses armes en bas de la composition.

Le culte de saint Barthélemy ne fut sans doute jamais très répandu en Essonne. Nous avons tenté ici d'en rassembler quelques éléments qui font aujourd'hui encore partie du patrimoine local. Il faudrait savoir quelle fut, au fil des siècles, la résonance du prénom Barthélemy pour pouvoir apprécier plus justement la diffusion de ce culte dans l'actuel département.

Les crises épidémiques et frumentaires au Pays d'Étampes de 1652 à 1740

Michel MARTIN * et Nelly GUGUIN-THEVRET **
avec la collaboration de Anne-Marie FIRON,
Chantal MINET et Jacques FLORET

* Musée d'Histoire Naturelle 115 bd Eurvin,
62200 Boulogne-s/-Mer ** 2 rue Pasteur 91690 Saclas

Depuis les travaux de Jean Meuvret puis le travail classique de Pierre Goubert traitant du Beauvaisis, il est clairement établi que la météorologie calamiteuse engendrant de mauvaises récoltes provoque les mortalités catastrophiques du règne de Louis XIV¹. Au Pays d'Étampes, après la moisson déficitaire de 1650, la Fronde des Princes a encore provoqué famine et épidémie. Jean Jacquart a étudié la mortalité épidémique propagée par les marches et contre-marches des militaires en 1652, au sud de Paris. Si les marges beauceronnes sont concernées en premier lieu car le siège d'Étampes constitue l'épicentre de l'épisode militaire, la disparition des registres paroissiaux ou l'arrêt des enregistrements constituent un obstacle insurmontable pour l'étude précise de cette catastrophe démographique. En dehors des témoignages locaux et des archives de la mission, subsistent quelques données. Faute de sources, nous n'insisterons pas sur l'aspect démographique déjà bien exploité par Jean Jacquart, en revanche nous pouvons tirer quelques renseignements des minutiers étampoises de 1652 et des registres paroissiaux postérieurs, en particulier l'estimation du nombre de feux. Ensuite nous entreprendrons l'exploration de la crise de l'avènement (1661-1662), déjà abordée en Hurepoix par Jean Jacquart, puis la crise de 1690 à 1694, larvée de 1690 à 1692, culminant généralement en 1693 et 1694, et enfin le « grand hiver » et les années mortifères 1709-1710. Nous poussons

1. MEUVRET J., « Les crises de subsistance et la démographie d'Ancien Régime », *Population*, n° 4, 1946, 9, P. 643-650 ; P. GOUBERT, *100000 provinciaux au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1968, p. 49-92.

l'enquête jusqu'à la décennie 1740, dernière époque marquée par une mortalité de type ancien dans la région, mais avec de fortes nuances paroissiales. Pour éviter la surcharge de notes, nous ne signalons pas les cotes des registres de catholicité consultés aux archives départementales et dans les archives municipales.

La population locale de 1543 à 1790

Dans le dénombrement par feux du duché d'Étampes de 1543, celui-ci compte alors 10376 feux (environ 44000 habitants) et Étampes 2106 (environ 8400 habitants)². En moins d'un siècle, la région avait retrouvé, si ce n'est dépassé le niveau du « monde plein » de la fin du XIII^e siècle, lors du maximum démographique. Les originaux de l'évaluation montrent que l'enquête a été sérieuse dans les paroisses du nord et de l'est³, nous pouvons penser qu'il en va de même dans le reste du bailliage.

Les feux dans la châtellenie de la Ferté-Alais (1543-1720)

Paroisses	1543	1685 ⁴	1713	1720	Paroisses	1543	1685	1713	1720
La Ferté-Alais	180	154	146	144	Maisse	200-220	169	153	149
Baulne	130	69	69	67	Valpuseaux	126	61	76	75
Courdimanche	53	37	36	32	Bouray	60-80	81	67	67

Les guerres religieuses font chuter la population à la fin du XVI^e siècle. Destructures des récoltes, pillages et épidémies se succèdent. Le siège plus ou moins larvé de Paris (1589-1594) est dramatique. Vers 1595, le pays est ruiné. Le règlement d'un litige successoral nous apprend en 1605 que les biens du boulanger Baudon de Méréville ont été pillés par les gens de guerre⁵. Les ruraux se sont réfugiés dans les demeures seigneuriales fortifiées, les villes et les bourgades closes réputées sûres afin d'échapper aux exactions des

2. Dom B. FLEUREAU, *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes avec l'Histoire de l'abbaye de Morigny, et plusieurs remarques considérables qui regardent l'Histoire générale de France*, Paris, Coignard, 1683, p. 31.

3. JACQUART J., « Le poids démographique de Paris et de l'Île-de-France », *Annales de démographie historique*, 1980, p. 87-95 et J. JACQUART, « La population de la châtellenie de la Ferté-Alais du XVI^e au XVIII^e siècle », in *Paris et l'Île de France au temps des paysans (XVI^e-XVII^e siècles)*, 1990, p. 345-356.

4. Données publiées en 1709, ne prenant pas automatiquement en compte les feux pauvres ; in J. DUPAQUIER, *Statistiques démographiques du bassin parisien*, Gauthier-Villar, Paris, 1977, élection de Dourdan p. 341-342, d'Étampes p. 386-387, de Melun p. 399-402, de Paris p. 415-425, de Pithiviers p. 352-354 ; pour la datation des données de l'inventaire de 1709, p. 439.

5. Arch. dép. Essonne, 2 E 34/22.

troupes armées⁶. De 1597 à 1625 une trentaine d'années calmes permettent un renouveau démographique, avant les récurrences pesteuses de 1626 et 1630-1632. Vers 1685-1690, la baisse est sensible, elle intègre les conséquences des guerres religieuses, celles des pestes et celles de la Fronde des Princes puis de la crise de l'avènement, mais les feux pauvres, non rentables fiscalement, ne sont pas obligatoirement décomptés, toutefois quand la vérification est possible à Bourray, à Maisse et à Valpuiseau, ce n'est pas le cas. Après le « grand hiver » de 1709, la population déjà amputée depuis 120 ans a encore légèrement baissé, sauf à Valpuiseaux. Mais avant d'aller plus loin examinons les données fournies par les registres paroissiaux.

L'apport des registres paroissiaux

Les registres paroissiaux étampois du XVI^e siècle illustrent l'évolution enregistrée précédemment. Les premiers registres de baptêmes conservés pour Notre-Dame remontent à 1546, juste après le dénombrement de 1543. Il y a alors 90 naissances annuelles, puis 92 au début des années 1580, mais seulement 69 dans les années 1620. En fait, de 1562 à la fin du siège de Paris et même après, les ruraux réfugiés dans les villes closes⁷ y estompent les effets de la guerre et des épidémies jusque vers 1605. Même dans la paroisse Saint-Pierre faiblement remparée, le nombre de naissances annuelles varie entre 21 et 50 de 1585 à 1595 en fonction de l'afflux des réfugiés. A Saint-Basile, pendant le siège de Paris, en 1593, le desservant célèbre 154 baptêmes et 110 en moyenne de 1600 à 1604, mais seulement 85 avant la peste de 1626. A Saint-Gilles, on enregistre entre 70 et 57 naissances de 1582 à 1587 au lieu 51,8 en moyenne de 1620 à 1625. En fait les registres paroissiaux étampois ne sont pas utilisables avant 1615-1620 pour l'appréciation de la démographie strictement locale.

A la fin de l'Ancien régime, il y a moins de naissances annuelles à Étampes que durant la première moitié du XVII^e siècle, 268 entre 1780 et 1789 au lieu de 316 vers 1615-1625. Il faut se garder d'en déduire la population antérieure à 1652, car la fécondité des couples est altérée à la fin de l'Ancien Régime.

En effet l'étude de démographie historique de Claude Géný confirmée par les témoignages étampois du médecin des épidémies Boncerf et du chanoine Desforges montre que des moyens contraceptifs

6. JACQUART J., *La crise rurale en Île-de-France 1550-1670*, Armand Colin, Paris, 1974, p. 185-206.

7. JACQUART J., *Op. cit.*, 1974, p. 174-182.

rudimentaires et naturels sont mis en œuvre⁸. Ces pratiques sont probablement uniquement le fait des milieux aisés qui représentent une minorité de la population, mais néanmoins un nombre conséquent de couples fertiles dans un chef-lieu de bailliage de 7000 à 8000 habitants. De plus la mise en nourrice de nombreux enfants perturbe la fertilité des nourrices qui sont nombreuses. A Saint-Gilles, des familles modestes accueillent les enfants abandonnés de l'Hôtel-Dieu, à Saint-Pierre, il existe un grand nombre de nourrices dès le début du XVIII^e siècle tandis qu'à Saint-Martin le nombre d'enfants en nourrice décuple à partir de la même époque. Les moyennes annuelles de baptêmes obtenues autour de 1738 et de 1790 sous-estiment donc le nombre « naturel » de naissances du fait de l'embryon de contrôle des naissances et de l'allaitement mercenaire. Ces biais nous empêchent de déduire une fourchette de population fiable pour la première moitié du XVII^e siècle par comparaison avec les données de 1790 et de 1738.

En revanche les données de 1710 livrées par les registres paroissiaux sont plus utilisables. Ils fournissent le nombre de feux des paroisses (N) au premier janvier 1710, nous pouvons estimer le nombre de foyers antérieurs si nous supposons constant le nombre de baptêmes par feu vers 1705 (B), car le faible nombre de mariage n'a pas encore modifié le nombre des feux par union des veufs et des veuves. Le nombre de feux (N') pour les séries d'années dont nous connaissons le nombre de baptêmes annuels (n') se calcule d'après la formule $N' = n'/B$, B étant le nombre moyen annuel de baptêmes par feu.

Nombre de baptêmes annuels (1700-1708) par feux

Notre-Dame	St-Basile	St-Gilles	St-Martin	St-Pierre	
67	67,5	lacune	67,4	27,6	n (nombre de baptêmes)
326	343 ⁹	300	330	147	N (nombre de feux en 1710)
0,2055	0,1963	0,2055	0,2042	0,1877	B=n/N (nombre de baptêmes par feu)

8. GENY C., *Étampes de 1770 à 1836*, Thèse de l'École des Chartes, 1973, 210 p. ; archives de la Société royale de médecine carton 175, dossier 1, pièce 2 : BONCERF C.-F., *observations et réflexions sur la topographie médicale d'une partie du Hurepoix, du Gâtinais, d'une partie de l'Orléanais et du pays chartrain*, 1788, J. GELIS, « voler ou convoler ? L'étonnante destinée du chanoine Desforges », *Cahiers d'Étampes Histoire*, 2003, n° 5, p. 25-45.

9. En 1713 en fait.

Saint-Martin							
Années	1600-1604	1611-1615	1644-1649	1654-1658	1689-1693	1710	1734-1738
N° baptêmes	67,8	72,8	61,2	47,2	51	67,8	67,6
n° feux	332	356	299	231	249	330	385
St-Basile							
Années	1600-1604	1620-1624	1644-1649	1654-1658	1690	1710	1736-1740
N° baptêmes	110	85	lacune	76,4	63	67,5	67,8
n° feux	546	413	lacune	371	306	343	406
Notre-Dame							
Années	1600-1604	1628-1630	1644-1649	1654-1658	1684-1691	1710	1739-1743
N° baptêmes	89	69,4	68,4	62,6	55	67	48,6
n° feux	433	337	332	304	267	326	363
Saint-Gilles							
Années	1600-1604	1621-1625	1646-1650	1654-1658	1684-1687	1710	1740-1741
N° baptêmes	61,8	51,8	56,8	60,8	46	61,3	47
n° feux	300	252	276	295	223	298	358
Saint-Pierre							
Années	1600-1604	1617-1621	1644-1649	1654-1658	1685-1690	1710	1734-1738
N° baptêmes	36	37	43	25	26	27,6	32
n° feux	176	181	210	122	127	147	148
Total	1790	1562	lacune	1337	1172	1444	1660

A Saint-Gilles (250 feux) le desservant ne semble pas compter les feux pauvres, mais d'après les baptêmes le nombre de feux est voisin de celui enregistré à Notre-Dame et à Saint-Martin et se situe donc vers 300 feux. Cependant des lacunes nous interdisent de calculer la moyenne des naissances pendant les années 1700, nous utilisons donc le quotient B obtenu à Notre-Dame. A Saint-Basile, les registres manquent pendant quelques années après 1710, et le curé n'a pas indiqué le nombre de feux décomptés en 1710. Le décompte de 1713 paraît fiable, par précaution nous utilisons néanmoins le quotient B calculé pour Notre-Dame qui conduit à obtenir un résultat légèrement plus faible. En raison du grand nombre d'actes analysés et des restrictions apportées, nos comptages ne sont pas automatiquement exacts dans l'absolu, la formule prudente « sauf erreur ou omission » est obligatoire, par exemple il faut veiller à compter parmi les naissances les enfants ondoyés morts rapidement qui apparaissent seulement dans les actes de sépulture. Mais nos vérifications partielles montrent que l'erreur potentielle demeure inférieure à 1 %.

**Population à Étampes et au pays d'Étampes
au XVII^e et au XVIII^e siècle¹⁰**

		total	St-Pierre	Notre-Dame	St-Basile	St-Gilles	St-Martin
1543	Feux	2106	Le détail par paroisse est inconnu				
1604	Feux**	1787	176	433	546	300	332
1620	Feux**	1539	181	337	413	252	356
1649	Feux**	1497 ¹¹	214	332	lacune	276	304
1656	Feux**	1337	118	304	389	295	229
1665	Feux**	12426	Feux ruraux du grenier à sel				
Vers 1690	Feux**	1188	129	267	320	223	253
1709*	Feux	1215	140	264	352	208	251
1710	Feux	1444	147	326	omis	250	330
1713	Feux	1146	106	230	343	209	258
1717	Taillables		145				
1720	Feux	982	128	227	247	114	266
1724	Feux	1316	Gabellants 4140				
1725	Feux	1448	Gbellants 4420				
1725	Feux	12874	Feu ruraux du grenier à sel				
1726	Feux	1494	Fabellants 4498				
1738	Total	1672	148	370	411	358	385
	Taillables	1596	147	350	373	348	378
1789	Feux	2019	Le détail par paroisse est inconnu				
1790	Feux	2044					
1790	Habitants	7490	640	1498	1792	1630	1930

Feux calculés d'après le nombre des baptêmes** ; date de publication, mais décompte plus ancien* ; les gabellants ont plus de 8 ans ; en 1720, l'estimation pour Saint-Gilles et Saint-Basile est manifestement fausse il faut probablement lire 347 et 214.

Le faible nombre d'enfants par feu à Saint-Pierre montre que la prise d'enfants en nourrice influence le taux de fécondité. Mieux vaut utiliser le taux calculé à Saint-Martin, l'autre paroisse agricole, pour les calculs de feux. La paroisse Saint-Basile pose deux problèmes : les registres manquent de 1636 à 1655 et le desservant y enregistre un très faible nombre de baptêmes, quasiment aucun décès, mais entre 9 et 20 mariages annuels incompatibles avec le nombre limité de naissances de 1675 à 1689. La différence avec Notre-Dame où l'on dénombre plus de 5 baptêmes par mariage est criante alors que dans la paroisse voisine, Saint-Basile, on en compte à peine plus de 3 pour une population de même type social. Lorsque le curé est absent en 1690, le vicaire enregistre 63 baptêmes au lieu d'une moyenne annuelle de 48. A Saint-Gilles, nous décomptons aussi 5 baptêmes pour un mariage. Des lacunes non repérées peuvent être la cause de ces chutes, mais le desservant de Saint-Basile semble avoir apporté un

10. DUPAQUIER J., *Op cit.*, élection d'Étampes, p. 386-387 ; GENY C., *Op cit.*, p. 26, 28 et 29 ; 1738 Arch. municipales d'Étampes, fond ancien, n° 64.

11. En tenant compte des 371 feux postérieurs au siège.

soin mesuré aux registres et paraît avoir négligé d'enregistrer non seulement la plupart des sépultures, mais aussi certains baptêmes. Il commet d'ailleurs une erreur portant sur l'identité de la mère dans un acte de baptême, le paroissien concerné s'en aperçoit et fait rectifier l'acte. La baisse démographique des années 1680-1690 est vraisemblablement en partie artificielle. Toutefois l'atonie économique, causée par un trafic diminué sur la route Orléans-Paris depuis la mise en fonction du canal de Briare en 1641, dissimulée antérieurement par la Fronde et les conséquences du siège de 1652, peut avoir joué¹². Pour Notre-Dame, une lacune interdit d'estimer la population avant 1626, le comptage effectué entre les deux récurrences pesteuse peut induire une sous-estimation.

Nous calculons la population vers 1620, après le départ des réfugiés et avant les récurrences pesteuses, avant et après le siège de 1652, malgré la lacune de Saint-Basile, puis vers 1685-1690. Ces données établies à partir des registres, malgré les réserves faites plus haut, concordent avec les valeurs publiées en 1709 par Saugrain. Ceci conforte l'opinion de Jacques Dupâquier qui date des années 1685-1690 ces premiers inventaires de Saugrain. En 1717, 120 feux sont imposés à Saint-Pierre, mais 25 feux pauvres sont taxés à un denier, ceci confirme l'absence possible des feux pauvres dans les inventaires et dénombremments de 1713 et 1720. Nous fournissons simultanément les données tirées des registres de baptêmes et celles provenant des différents inventaires de l'époque, elles ne sont pas toujours exactement concordantes et les données provenant des registres paroissiaux sont plus fiables dans ce cas.

Très rarement des enfants sont baptisés hors de leur paroisse d'origine ; le fils d'un carabinier est ainsi baptisé lors d'un passage de troupes en 1697, le militaire était marié et sa femme l'accompagnait puis, le 22 janvier 1716, Jacques Aleaume de Saint-Cyr est aussi baptisé à Saclas « à cause de la rigueur du temps ». Cependant si le nombre de baptêmes enregistrés, sauf lacune ou négligence évidentes, peut être utilisé avec un minimum de confiance, il n'en va pas de même des sépultures. Dans les registres paroissiaux conservés, les décès d'enfants ne sont pas enregistrés avant une date tardive. les pics de mortalité sont donc largement sous-estimés, rendant toute étude sérieuse de la mortalité impossible.

12. JACQUART J., *Op. cit.*, 1974, p. 392.

**Baptêmes, mariages, sépultures (moyennes annuelles)
à Saint-Pierre de 1601 à 1750¹³**

Années	Baptêmes	Mariages	Sépultures	Excès des naissances par demi-siècle
1601-1650	38	9	23	750
1651-1700	27	8	20	350
1701-1750	30	5	26	200

L'excédent de naissances apparent à Saint-Pierre correspond à 180 ou 200 feux supplémentaires entre 1601 et 1650, puis environ 90 entre 1651 et 1700. Or les rôles de taille de 1717 attribuent seulement 146 feux à la paroisse, ces excédents colossaux du XVII^e siècle sont fictifs et créés par l'enregistrement défectueux des décès d'enfants. L'excédent n'est cependant qu'en partie virtuel car il faut tenir compte d'une éventuelle émigration. Le pourcentage des décès annuels des moins de 12 mois par rapport au nombre de baptêmes montre si l'enregistrement est correct, en effet entre 10 et 25 % des nouveau-nés survivent moins d'un an, or généralement le taux apparent de mortalité est bien inférieur jusqu'à la crise des années 1690 à Étampes. A Saint-Pierre, l'apparente stabilité du nombre des décès malgré les fluctuations de population et la baisse du nombre des mariages ne sont pas contradictoires : le sous-enregistrement des sépultures d'enfants au XVII^e siècle est compensé par la mort des petits parisiens en nourrice au siècle suivant tandis que la baisse du nombre des mariages correspond à la disparition de certains congés (autorisation de mariage dans une autre paroisse, surtout pour des hommes). Avant de se lancer dans l'étude statistique il importe de sévèrement critiquer les sources.

Mieux vaut un acte de décès succinct mentionnant l'identité du jeune défunt, son âge et l'identité des parents qu'un acte verbeux précisant seulement l'identité du père. Des années 1680 jusqu'en 1697, à Saint-Martin par exemple, suivant le rédacteur de l'acte, des renseignements font défaut. En 1685, les registres ne mentionnent que cinq « fils » ou « filles de » sans âge précisé mais répertorient probablement une faible partie des jeunes défunts car ils ne signalent que 11 sépultures. En 1687, malgré la mention de la mort d'un nourrisson de moins d'un an, le sous-enregistrement paraît aussi avéré avec seulement 17 sépultures. Par la suite, les données semblent plus fiables, mais la rareté des nourrissons morts avant un an ainsi que celle des moins de 20 ans décédés en 1698 pourraient encore être le signe d'un sous-enregistrement. Nous ne pouvons donc pas analyser la crise du début des années 1690 avec une confiance absolue.

13. MINET C., « Aspects démographiques de la paroisse Saint-Pierre d'Étampes sous l'Ancien Régime », *Cahiers d'Étampes Histoire*, n° 2, 2000, p. 20-25.

**Les jeunes défunts à Saint-Martin
(pourcentage des décès par rapport aux baptêmes)**

Moins de 20 ans							
1685	1686	1687	1688	1689	1690	1691	1692
15,6 %	28,8 %	28,5 %	68,5 %	34,6 %	57,6 %	36 %	29 %
Moins de 12 mois							
0 %	5,7 %	2,8 %	2,8 %	7,6 %	13,4 %	0 %	2,1 %
total							
15,6 %	34,5 %	31,3 %	71,3 %	42,2 %	71 %	36 %	31,1 %
Moins de 20 ans							
1693	1694	1695	1696	1697	1698	1699	1700
68,5 %	51,6 %	57,8 %	23 %	29,5 %	13,2 %	46,1 %	49,0 %
Moins de 12 mois							
0 %	2,1 %	22,5 %	6,1 %	15,9 %	2,9 %	12,3 %	50,9 %
Total							
68,5 %	53,7 %	80,3 %	29,4 %	45,4 %	16,1 %	58,4 %	99,9 %

Les années de crises, le nombre des décès excède celui des baptêmes, le total donc peut dépasser 100 %

Parmi les nouveau-nés, les jumeaux survivent rarement : dans la famille Séjourné de Guillerval, des jumeaux meurent le jour de leur naissance en 1698, puis deux jumelles âgées de 2 jours et de 6 jours l'année suivante ; la même année, les jumeaux de Françoise Sergent de Pussay, nés le 7 septembre, meurent deux jours plus tard ; à Saint-Gilles, en 1710, les deux jumelles de François Pradeau et de Jeanne Dupré survivent 7 jours, la mère 12.

A défaut de consacrer des années à un dépouillement nominatif exhaustif, nous avons pris le risque d'utiliser les âges fournis par les registres malgré l'imprécision éventuelle portant sur l'âge du défunt. Toutefois nos vérifications à Saclas et à Guillerval montrent que l'erreur est minime, il convient seulement d'être prudent avec les très grands âges (supérieurs à 80 ans, même seulement à 70) et de les ramener à 69 ans. Les lacunes des registres, encore fréquentes jusqu'à la fin du XVII^e siècle et les reliures défectueuses¹⁴, nous contraignent à faire confiance au rédacteur des actes sinon une étude fiable ne serait guère possible avant le courant du siècle suivant. Afin d'apprécier l'impact sur la démographie locale nous avons systématiquement écarté les décès d'enfants parisiens en nourrice, les morts d'errants et de mendiants sur les routes et à l'Hôtel-Dieu, les décès de voyageurs dans les hôtelleries ainsi que les décès de religieux (biologiquement fertiles, mais théoriquement stériles). Dans les campagnes leur nombre est négligeable, mais il en va différemment à Étampes avec les deux chapitres collégiaux et les différents couvents installés en ville. Que l'on ne vienne pas objecter que les décès de nourrissons parisiens

14. Certaines reliures effectuées au XIX^e siècle ont mélangé les années rendant aléatoire les données des registres.

compensent les décès des petits Étampois en nourrice à la campagne non enregistrés. La population parisienne est mille fois supérieure à celle d'Étampes. De 1656 à 1749, il meurt à Saint-Martin neuf fois plus de petits parisiens en nourrice, que de nourrissons étampois ou originaires des paroisses environnantes (seulement 5 sur 44 décès). De 1770 à 1789, il meurt encore deux fois plus de petits Parisiens que de petits Étampois en nourrice¹⁵. Nous avons aussi exclu la noblesse de notre étude car les crises alimentaires affectent surtout les couches populaires.

Il est certain aussi que des Étampois au sens large se déplaçaient¹⁶ ou devenaient mendiants, mais le nombre des décès intervenus hors du pays d'Étampes est impossible à établir tandis que la longueur de la route royale sur les cinq paroisses (10 km du nord au sud) et le nombre des hôtelleries multiplient les décès intervenus sur la route. Les morts d'errants survenues à *Mondésir* (Guillerval) représentent de 2 à 3 % des décès de la paroisse, comme à Saint-Martin. En revanche à Saclas, à l'écart de la route, la mortalité des étrangers n'atteint même pas 0,5 % des décès, quatre à cinq fois moins. Elle est plus forte dans la paroisse de Pussay située sur un axe Est-Ouest, 1,9 %.

15. GÉNY C., *op ; cit* ; p. 98-99.

16. Comme le sieur Dalier de Saint-Martin dont la veuve produit l'acte de sépulture rédigé par l'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Valenciennes pour se remarier en 1737.

La population de 1665 à 1725 dans les campagnes d'après les inventaires par feux

	1665	« 1709 »*	1696	1713	1725
Angerville	246	162	262	276	295
Authon-la-Plaine	133	131		150	
Audeville	37	42	44	50	54
Autruy	116	146	90	142	136
Blandy	31	34	36	40	40
Boigneville	91	94	87	94	69
Boissy-le-Sec	88	109		105	
Brières	50	52		72	
Brouy	28	30	38	40	38
Chalo-Saint-Mars	163	171		180	
Chalou + Moulineux	39+18=57	44+19=63		47+18=65	
Congerville + Thionville	23+16= 39	25+20=45		32+25=57	
Dommerville	28	23		50	
Gommerville	113	129		125	130
Guillerval	116	119		118	133
La Forêt-le-roi	65	70		67	
Mainvilliers	44	56	53	65	59
Mérobart	98	98		114	
Monnerville	60	69		80	
Nangeville	29	23	29	30	26
Orveau-Bellesauve	52	45	44	38	41
Oysonville	92	101		121	
Pussay	90	93		75	93
Richarville	26	56		48	
Rouvres	43	46	87	51	49
Sermaise (45)	123	134	127	132	147
Souzy la briche	41	48		37	
St Escobille	83	78		100	
St Hilaire	42	30		45	
Villeconnin	113	108		352	
Thignonville	52	47	64	56	60
Nangeville	29	23	29	30	26

Dans l'hypothèse ou le dénombrement de Saugrain de 1709 concerne les années 1680-90*.

Dans le plat pays et hors de l'élection, le nombre de feux est supposé connu dès 1665¹⁷. Mais les données ne sont pas toujours fiables dans les sources ou leur publication est erronée. Dix-huit paroisses voisines d'Étampes sur 31 montrent des bizarreries démographiques criantes si le dénombrement de Saugrain de 1709 correspond aux premières années du XVIII^e siècle. Alors que la crise de 1709-1710 se traduit par une mortalité élevée, comment croire que l'évolution démographique de Rouvres (45) est correcte ? Au lendemain de la crise de l'avènement, Rouvres aurait compté 43 feux, puis au sortir de la crise de

17. DUPAQUIER J., *Op. cit.* élection de Dourdan p. 341-342, de Pithiviers p. 352-354.

1693-1694, 87 feux tandis qu'à la veille du grand hiver 46 feux auraient été recensés pour remonter à 49 en 1713. A Villeconin, les 352 feux de 1713 sont invraisemblables car la commune en compte de l'ordre de 125 à 140 en 1790. Quelques étrangetés ou erreurs sur une trentaine de paroisses seraient admissibles, mais une invraisemblance dans un cas sur deux interdit d'utiliser avec confiance ces données incompatibles avec celles des registres de catholicité. Il existe obligatoirement des sources fantaisistes ou incomplètes¹⁸, des coquilles non corrigées ni signalées dans les publications et des données plus anciennes que la date retenue. Par exemple dans l'élection de Pithiviers, les statistiques publiées récemment inversent systématiquement les populations d'Augerville-la-Rivière (45) et d'Angerville¹⁹. A Étampes, nous soupçonnons des erreurs portant sur une centaine de feux dans les paroisses de Saint-Martin et Saint-Gilles en 1720 tandis que les registres paroissiaux indiquent une population absolument stable pendant des années à partir de 1710, alors que la mortalité de 1710, puis la recomposition des familles par remariages des veufs et des veuves devraient modifier le nombre des feux.

Si les données de Saugrain de 1709 correspondent à la fin des années 1680, ce qui semble le cas, seulement quatre incohérences ou erreurs subsistent ; à Angerville, Rouvres, Villeconin, et Dommerville. Dans ce cas, vers 1690, le bailliage aurait compté environ 8200 feux, dont environ 1200 à Étampes. Dans le ressort plus vaste du grenier à sel, le nombre de feux ruraux passe de 12426 en 1665 à 12874 en 1725, un accroissement modeste de 3,6 %.

La comparaison entre les rôles de taille de 1717 existants (qui comportent les feux pauvres et exemptés d'impôt) et l'estimation de 1720 montre que ces estimations, une fois effectuée la correction chronologique portant sur la publication de 1709, paraissent fiables.

Rôles de taille de 1717

Arrancourt	Abbeville	Andonville	Bouray	Paroisse
23	64	54	69	1717
22	68	64	73	1720

18. Signalées par J. DUPAQUIER, *Op. cit.*, p. 387.

19. Sont inversées Engerville la Gaste, 162 feux et Augerville, 62 feux ; J. SAUGRAIN, *Nouveau dénombrement du royaume*, Paris, Saugrain, p. 82.

Les crises et les épidémies de 1652 à 1750

Le siège de 1652

La Fronde des Princes, en 1652, constitue la grande catastrophe démographique. Les petites armées royales et princières ravagent le sud de l'Île-de-France et particulièrement les environs d'Étampes, compromettant l'avenir de cette petite région. L'épidémie suit inexorablement les armées, dont les déplacements accélèrent la contagion ; ses conséquences sont encore plus sévères que les pillages perpétrés par les troupes. Dès l'été 1652, preuve du désordre, les registres paroissiaux ne sont plus tenus. A la famine, due au pillage de la récolte, s'ajoute la rareté des chevaux, volés par les gens de guerre : il fut impossible d'emblaver la majorité des terres compromettant la récolte de 1653. L'épidémie réduisit toutefois le nombre de bouches à nourrir. Dans la ville, 250 feux semblent disparaître, de l'ordre d'un millier d'habitants. Mais les pertes varient d'une paroisse à l'autre. Par rapport aux années 1620, on enregistre : 35 % de chute des baptêmes à Saint-Martin, 32 % à Saint-Pierre, mais 10 % à Notre-Dame, et à Saint-Basile et même une hausse de 7 % à Saint-Gilles. Toutefois certaines familles peuvent avoir changé de paroisse à cause des dégâts matériels ; il n'empêche que les deux paroisses agricoles, où les plus modestes résidaient hors les murs, sont les plus sévèrement touchées.

Les récits contemporains étampois de René Hémard et Pierre Plisson sont éloquents²⁰. Non seulement la propriété bâtie a souffert, mais la mortalité épidémique a frappé aussi bien la bonne société que les petites gens. Ces notables qui prennent la plume sont plus ahuris par l'absence de discernement des germes infectieux que par la mortalité exterminant les couches populaires. Le récit des ravages causés dans le monde des offices étampois que fournit Pierre Plisson témoigne de sa bonne maîtrise du style et d'une digne retenue face à cette hécatombe de gens de bien, y compris ses proches. Mais, réflexe de corps, il ne détaille pas l'épidémie hors du monde des offices et des juristes. Un signe montre la gravité du mal pour la population aisée : le notaire enregistre 35 testaments de juillet à décembre, au lieu d'un ou deux par an. Pour les survivants, quel que soit le niveau de fortune, les mariages se multiplient²¹, les ventes d'héritages et les ventes de droits successifs aussi²². C'est une aubaine pour les chanceux qui ont

20. HEMARD R., *Les restes de la guerre d'Étampes*, Paris, 1653, p. 10-11 ; P. PLISSON, « Mémoire-Rapsodie ou fragments de plusieurs choses ramassées qui peuvent servir à donner quelque idée générale de l'état de la ville d'Étampes », édité par L. MARQUIS, in *Les rues d'Étampes et ses monuments*, Étampes, Brière, 1881, p. 420-422 et 427-428.

21. A Saint-Martin, on en compte 43 en 1653, au lieu de 12,5 de 1654 à 1659.

22. Arch. dep. Essonne, 2 E 48/114.

échappé à la mortalité. Pour les petites gens, les salaires augmentent, faute de bras. Ce cynique aspect des choses ne compense certainement pas des peines bien réelles, mais soulage des finances en délicatesse et favorise quelques entreprises et de nombreuses carrières. Pendant ce temps, que se passe-t-il à la campagne ?

A Boissy-sous-Saint-Yon, L'agglomération compte de l'ordre de 120 feux soit environ 510 habitants dans la première moitié du XVII^e siècle, il est possible d'avoir une idée des conséquences de la Fronde, ce qui est plus délicat autour d'Étampes. Du 1^{er} juillet 1652 au 22 août 1652, il meurt 66 personnes et 177 pendant la crise, dont des réfugiés de Lardy et Chamarande entre autres.

A Saint-Cyr-la-Rivière, il y a 37 décès pour environ 340 habitants, dont une dizaine de paysans tués par la soldatesque le 31 mai ; à Guillerval, Jean Jacquart signale 148 décès en 1652²³, Guillerval abritait un centre de secours de la mission. En 1658, de l'ordre de 355 villageois habitaient Guillerval ; environ 30 % des habitants auraient disparu, la paroisse retrouve presque le niveau de 1651 en 40 ans, vers 1690, lorsqu'elle est peuplée d'environ 500 habitants. Vers 1705 elle en compte environ 550 puisque malgré la disparition de 77 victimes en 1709-1710, elle compte 118 feux en 1713.

La crise de l'avènement

En revanche, les crises de subsistance de 1661-1662 puis de 1693-1694 et de 1709-1710, sont de mieux en mieux documentées. Les crises dégarnissent les rangs des petites gens. Elles sont cependant amorties. En effet les morts de 1652 ne meurent pas pendant la crise de l'avènement, leurs enfants potentiels ne disparaissent pas non plus dans les années 1690 ni leurs petit-enfants lors du « grand hiver ». Le malthusianisme naturel de l'époque a fonctionné à plein rendement, la gravité de la crise de 1652 réduit l'effet des récoltes catastrophiques postérieures. Par rapport à d'autres régions, les conséquences, chute des naissances et pic des mariages après la crise, sont moins nettes. Notons une anomalie à Guillerval : les petites filles montrent ordinairement une résistance plus grande que celle des garçons, c'est le cas pour les moins d'un an, mais entre 1 an et 5 ans la mortalité des filles est bien supérieure.

Guillerval 1667-1701, âge au décès, hommes et femmes réunis

<1 an	<5ans	<8 ans	<20 ans	<50 ans	>50 ans
26,7 %	15,8 %	5,2 %	8,7 %	16,0 %	27,1 %

23. FORTEAU C., *Les registres paroissiaux du canton de Méréville*, Paris, Champion, 1910, p. 191 ; J. JACQUART, « La Fronde des Princes dans la région parisienne et ses conséquences matérielles » in *Paris...*, p 284.

Guillerval 1667-1701, âge au décès suivant le sexe

Hommes						Femmes						
<1 an	<5ans	<8 ans	<20 ans	<50 ans	>50 ans	<1 an	<5 ans	<8 ans	<20 ans	<50 ans	>50 ans	
77	37	15	27	50	73	73	52	15	22	40	79	560
13,7 %	6,6 %	2,6 %	4,8 %	8,9 %	13 %	13,0 %	9,2 %	2,6 %	3,9 %	7,1 %	14,1 %	

Mariages, naissances et mortalité à Saclas 1660-1689

Saclas							
1660-1664	1665-1669	1670-1674	1675-1679	1680-1684	1685-1689		
111	119	147	100	121	115		B
93	87	112	104	106	82		S
19	11	15	20	28	19		M

B : baptêmes ; S : sépultures ; M mariages.

La crise de l'avènement

Saclas							
1646-1649	1660-1664	1660	1661	1662	1663	1664	Années
102	111	20	22	14	24	31	Naissances
67	100	16	20	36	8	20	Sépultures
lacune	16	6	3	2	7	3	Mariages
Notre-Dame							
342	312	48	71	61	68	64	Naissances
lacune	294	42	80	92	53	27	Sépultures

La crise paraît enregistrée correctement à Saclas, mais semble amortie. Par comparaison avec quatre ans d'enregistrement correct avant 1652, un déficit de naissances et un excès de mortalité apparaissent, nous enregistrons aussi un petit excès de mariages par rapport aux 10 années suivantes, mais seule l'année 1662 présente un solde négatif des naissances par rapport aux décès. Par comparaison avec la crise suivante (1693-1694) et le « grand hiver », le manque de grain est à peine sensible. A Notre-Dame, la crise est enregistrée en 1661 et 1662, mais les vides sont comblés dès 1664. De pauvres gens, jetés sur les routes, trouvent la mort en chemin : cinq errants mendiant leur pain, dont deux enfants et une femme en 1661 à Saint-Martin, puis encore un Limousin et une pauvre chartraine en 1662.

Pendant les crises, le nombre des mariages et celui des naissances décroissent pour augmenter fortement l'année suivante. A Saclas, on célèbre 6 mariages en 1660, puis seulement 3 en 1661 et 2 en 1662 avant de repasser à 7 en 1663. Les courbes des naissances s'envolent aussi les années d'après crises. Pierre Goubert a analysé ces phénomènes dès 1968, nous ne nous y attardons pas²⁴. L'aménorrhée

24. GOUBERT P., *Op cit.*, p. 49-92.

provoquée par la dénutrition est à l'origine de la raréfaction des naissances tandis que les veuves et les veufs s'empressent de se remarier après les crises, nouvelles unions dont il résulte un grand nombre de naissances. A Étampes, l'enregistrement incomplet rend une analyse globale impossible en 1661-1662.

La crise des années 1690

A Saint-Gilles, où l'enregistrement semble correct, la mortalité s'étend de 1690 à 1694 ; pourtant de 1690 à 1699, il y a un excédent d'environ 100 naissances, compte tenu de lacunes éventuelles des décès d'enfants en 1697 et 1698 ; les survies de nourrissons atteignant des sommets pendant ces deux années, nous pouvons en effet craindre un sous-enregistrement.

En 1694, à Saint-Gilles, surviennent plusieurs décès d'errants : dès le 26 janvier, un Rouennais nommé Morsant, meurt « de misère, de froid et de faim », puis un ancien soldat estropié d'un bras et d'une main et enfin un pauvre homme de Chevreuse, âgé de 40 ans.

La décennie 1690-1699 à Saint-Gilles

Baptêmes	Décès					Bilan	Mariages	
	<1 an	1 an à <20	>20 ans	>55 ans	total			
37	14	31	10	11	66	-29	10	1690
59	22	20	8	15	65	-6	8	1691
37	4	15	11	4	34	+3	11	1692
54	14	21	9	6	50	+4	9	1693
53	21	20	4	14	59	-6	4	1694
58	12	11	20	6	49	+9	20	1695
76	10	4	16	1	31	+45	16	1696
53	2	4	4	4	14	+39	4	1697
60	3	4	16	6	29	+31	16	1698
71	12	11	11	6	40	+31	11	1699
558	114	141	109	73	437	+121	107	total

Dont quelques défunts sans âge mentionné* ; il existe probablement un sous enregistrement en 1697.

A Notre-Dame et à Saint-Basile, non seulement certaines années sont lacunaires pendant la décennie 1690 mais le sous-enregistrement paraît vraisemblable pour une partie des autres.

Démographie pendant deux années non lacunaires à Notre-Dame

Baptêmes	Décès					Bilan	Mariages	
	<1 an	1 an à <20	>20 ans	>55 ans	total			
60	0	2	15	2	20*	+40	8	1691
66	1	4	8	3	19*	+47	6	1698

Dont quelques défunts sans âge mentionné*.

Démographie pendant quelques années non lacunaires à Saint-Basile

Baptêmes	Décès					Bilan	Mariages	
	<1 an	1 an à <20	>20 ans	>55 ans	total			
39	0	10	9	1	20	+19	15	1692
48	2	7	1	1	20*	+28	11	1693
66	3	6	1	1	23*	+43	23	1695

Dont quelques défunts sans âge mentionné*.

Les conséquences sont sensibles même dans de petites paroisses. Malgré des lacunes, la crise est visible à Saclas, mais beaucoup moins sévère à Pussay et à Guillerval. Toutefois on célèbre seulement 6 mariages de 1692 à 1694 à Guillerval, puis 20 en 1695 ; ensuite ce nombre redescend à 16 en 1696 alors que la moyenne s'établit à 6 ou 7 mariages annuels depuis 1645.

La crise à Pussay

1691	1692	1693	1694	1695	Années
22	19	22	26	24	Naissances
20	7	21	35	15	Sépultures
6	6	3	5	8	Mariages

La crise à Saclas

1691	1692*	1694	1695	1696*	Années
21	21	20	31	35	Naissances
17	31	37	14	9	Sépultures
8	7	8	12	4	Mariages

L'année 1693 manque ainsi que la fin des années 1692, 1695 et 1696*

Bilan de la crise alimentaire à Saclas et Guillerval

Saclas		Guillerval		Années
1690-1694	1695-1699	1690-1694	1695-1699	
au moins 97	au moins 161	96	121	Naissances
au moins 101	au moins 89	96	92	Sépultures
au moins 26	au moins 25	16	41	Mariages

Le « grand hiver »

Dans les vallées où la polyculture est relativement aisée, on peut faire face plus facilement que sur le plateau céréalier aux déficits de « bleds » consécutifs à des printemps pourris. Mais lors d'un gel polaire prolongé, comme en 1709, la situation y devient aussi catastrophique.

Après une dizaine d'années favorables aux céréales, L'hiver est sibérien à partir du 6 janvier 1709, d'où l'appellation de « grand hiver » : les semailles d'hiver gèlent, heureusement les orges de printemps eurent un très bon rendement. Au marché d'Étampes, de février 1708

à septembre 1709, le prix du petit méteil du pain des pauvres décuple atteignant 30 livres tournois au setier ; en 1710, le petit méteil ne dépasse pas 21 livres, mais fait totalement défaut de février à septembre, le pain étant pétri à l'aide d'un mélange d'orge et d'avoine.

Bilan annuel étampois lors de la crise de 1709-1710

Baptêmes	Décès	Bilan	Mariages	Année
285	222	+63	44	Années non lacunaires entre 1702 et 1707
231	433	-202	14	1709
190	371	-181	68	1710

Les décès d'enfants démontrent une épidémie à la fin de l'été 1708.

Démographie à Notre-Dame au début du XVIII^e siècle

Baptêmes	Décès					bilan	Mariages	
	<1 an	1 an à <20	>20 ans	>55 ans	total			
69	10	41	10	7	68	+1	11	1705
59	27	50	4	13	94	-34	7	1708
56	17	56	20	14	107	-51	3	1709
37	9	36	34	8	87	-50	10	1710

Dans les paroisses de la ville close et à Saint-Martin, la mortalité la plus importante se produit en 1709, les maladies broncho-pulmonaires dues au froid s'ajoutant à la famine partiellement contenue par un embryon d'organisation qui assure un minimum de ravitaillement. En revanche la mortalité maximale se produit à la soudure de 1710 dans le faubourg de Saint-Pierre au caractère rural accusé et dans les campagnes, presque livrées à elles-mêmes malgré la taxe sur les pauvres. Pour 72 feux en 1713, à Ormoy-la-Rivière, de mai à juillet 1710, on enregistre 27 décès²⁵ ; dans une petite paroisse, comme Boissy-la-Rivière le « grand hiver » emporte 6 enfants et 8 adultes en 1709, puis 9 enfants et 20 adultes disparaissent en 1710, le village était peuplé de 53 feux en 1713, mais les feux pauvres de rendement fiscal nul ne sont peut-être pas comptés.

Le nombre des baptêmes s'effondre en 1710, inversement les mariages se multiplient dès septembre 1710 : 9 à Saint-Gilles de septembre à la fin de l'année par exemple. La répartition des âges au décès est modifiée. A Notre-Dame, la mortalité infantile et juvénile croît de 40 % mais redevient « normale » en septembre-décembre 1710 ; entre mai et août 1710, 17 adultes meurent puis 11 de septembre à décembre au lieu de 3 ou 4 pour 4 mois. Les adultes sont plus frappés à la campagne : 45 à 50 % au lieu de 35 % des décès, sans

25. DE WEVER P., M. J. DE WEVER et J. L. DUCLOS, *Ormoy-la-Rivière, un village de l'Étammois*, CAHOR, 1990, p. 303.

Saint-Pierre, où les âges au décès sont rarement mentionnés. Mais les 65 défunts adultes ou d'âge inconnu de la moins peuplée des paroisses de la ville ne peuvent pas faire croître ce pourcentage au-delà de 38 %.

En 1709, dans le plat pays, un premier pic de mortalité se situe dans l'hiver puis un second en septembre ou octobre. Lors de la mortalité maximum en 1710, les décès se produisent de mai à septembre et s'effondrent avec l'arrivée des grains battus sur le marché. Des familles disparaissent comme les Moisson de Pussay, la mère décède en mai 1710, le père en juin et quatre enfants en juillet. Des Duparc et leurs trois enfants ne subsiste que la mère qui se remarie en avril 1712.

**Le pourpre de 1701 et le « grand hiver »
à Angerville, Pussay, Saclas et Toury (décès)**

1701	1702	1707	1708	1709	1710	1711	1712	Années
58	31			45	98	54		Angerville
28	24	16	23	28	63	18	21	Toury
29	15	17	8	18	42	9	7	Saclas
18	12	17	24	28	74	9	11	Pussay
81	36			48	91	53		Méréville

**L'épidémie de pourpre de 1701 et le « grand hiver »
à Saclas et Guillerval**

Saclas			Guillerval			Années
1700-1704	1705-1709	1710-1714	1700-1704	1705-1709	1710-1714	
153	121	106	121	92	83	naissances
82	82	105	106	100	108	sépultures
19	32	38	34	25	30	mariages

Mortalité en 1710 par classes d'âge d'après l'âge fourni par les registres

<1	<5	<10	<15	<20	20-50	50-59	>60	Tranches d'âge
10	17	4	6	5	53	10	8	Saclas-Saint-Cyr-Guillerval ²⁶
8,8 %	15,0 %	3,5 %	5,3 %	4,4 %	46,9 %	8,8 %	7,0 %	

Mortalité mensuelle Saclas-Saint-Cyr-Guillerval en 1710

J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
13	4	6	12	21	17	16	5	10	6	6	4
10,8 %	3,3 %	6,6 %	10 %	17,5 %	14,1 %	13,3 %	4,1 %	8,3 %	5 %	5 %	3,3 %

Les morts d'errants exténués se multiplient sur la route Orléans-Paris : en 1709, Marie Renault meurt « de misère et de nécessité » dans les bois entre ÉtRéchy et Étampes, son décès est enregistré à Notre-Dame. Les registres paroissiaux de Notre-Dame signalent la

26. Il est délicat de travailler à l'échelle des petites paroisses, sauf années de crise, le nombre de décès est trop faible pour être significatif.

mort de l'apprenti pâtissier Solon, « dévoré par les bêtes » aux « barricades ». A sa disparition le 5 juin, il transportait des pâtisseries et n'est pas mort de faim, les causes du décès sont inexplicables, accident, crime...

Le 12 mai 1709, la fille d'un laboureur de Mainvilliers, Françoise Marchand, meurt d'un accident à Guignonville ; elle est inhumée à Saint-Pierre, Un maçon limousin y est aussi inhumé le 22 mai 1709, le 1^{er} novembre 1709, les religieuses refusent l'accès d'un errant à l'Hôtel-Dieu, celui-ci meurt dans une écurie. Jean-Philippe Crocy a déjà narré les conflits opposant corps médical et religieuses à ce propos ²⁷.

D'Étréchy à Angerville, on enregistre aussi des décès d'errants pendant les crises alimentaires. Par exemple, le 12 décembre 1693, un Tourangeau de 50 ans meurt à Mondésir (Guillerval), c'est aussi le cas d'un « pauvre homme » inconnu en juillet 1710. Certains s'éloignent de l'axe Paris-Orléans, c'est ainsi que, le 14 mai 1662, à Saclas meurt un « pauvre homme » de 45 ans, puis, le 26 juillet 1709, Philippe Lemourieux, « pauvre mendiant » normand, meurt à Auvers-Saint-Georges, alors qu'un marchand de blé d'Ymonville est découvert mort de froid le 13 mars 1709, à Pussay. L'année suivante, trois errants y meurent, dont deux enfants.

L'amortissement des crises alimentaires causé par la mortalité de 1652 est encore sensible dans la décennie 1690 car localement la crise de 1693-1694, partout dramatique, est finalement bien moins meurtrière que le « grand hiver » ; par exemple à Saint-Gilles et à Guillerval avec 54,8 et 18,6 décès annuels pendant 5 ans contre 87,5 et 31 décès annuels en 1709 et 1710. D'après des renseignements indirects (mariages et baptêmes) la mortalité de 1652 fut voisine du double de celle des années 1709 et 1710, de l'ordre du millier d'habitants au chef-lieu du bailliage, au lieu de 800 en deux ans. L'ampleur de la mortalité du « grand hiver » démontre les effets de l'épidémie de 1652 ; les crises de subsistance de 1661-1662 et des années 1690 sont bien moins visibles qu'en d'autres régions.

Les autorités s'inquiètent enfin au printemps 1709, les propriétaires aisés, y compris les privilégiés, sont taxés afin de secourir les familles sans pain, même à la campagne, auparavant seules les autorités urbaines pouvaient tenter de secourir leurs indigents.

La proportion de feux pauvres par rapport au nombre total des foyers montre que le plat pays céréalier est très affecté en 1709. Nous retenons les données de 1713, car celles de 1709 semblent correspondre à 1685-1690. De ce fait, le pourcentage calculé sur une

27. CROCY J.-P., *L'Hôtel-Dieu d'Étampes de 1695 à 1789 (l'institution hospitalière dans la lutte contre la maladie à l'époque moderne)*, Mémoire de Maîtrise sous la direction de Hugues Neveux, Université Paris X, Nanterre, 1985, 132 p., p 18-19.

population diminuée est probablement moins élevé et si les dénombrements ne concernent pas les feux de « non valeur » incapables de payer la taille, ces pourcentages devraient donc être encore revus à la baisse. Compte tenu de ces réserves, à Mainvilliers, paroisse de monoculture, il y a 65 feux en 1713 et 46 sont secourus (70 %) en 1709. C'est le maximum. A Châtenay et ses 68 feux, il y a 29 foyers nécessaires (42 %), 13 (24 %) à Puiset-le-Marais pour 53 feux, et 13 (7,2 %) à Chalo-Saint-Mars pour 180 feux. Au Puiset la vigne est déjà présente et quelques bêtes pâturent sur les communaux²⁸ tandis que Chalo est une paroisse de vallée. Dans les villages beaucerons et gâtinais, le pourcentage de feux pauvres est plus élevé que dans les paroisses de vallée plus orientées vers la polyculture et celles comprises entre la Juine et l'Essonne où viticulture limitée et modeste élevage sont souvent possibles. Le terroir de Brières-les-Scellées avec une portion de plateau, des pentes et un fond de vallée sableux n'est pas favorisé en temps de crise, mais constitue cependant une exception, comme Mainvilliers.

Les faibles récoltes obligent les paysans à acheter des grains pour emblaver, ils ne peuvent pas toujours payer ; c'est ainsi qu'en 1662 un laboureur de Boissy-la-Rivière est emprisonné pour dette. Il doit la valeur de 20 muids de froment, 7 de méteil et 4 d'avoine à Nicolas Plisson, receveur du Mesnil-Girault²⁹. En plus l'ensemencement des terres en 1709 est insuffisant : à Authon-la-Plaine, le laboureur Dramard signale qu'il « ensemencera ce qu'il pourra », à Chalou, dans une exploitation de 120 ha, 30 ha de sole d'hiver sur 40, sont emblavés³⁰.

Rôles des pauvres en 1709³¹

Paroisse	Feux pauvres	Feux en 1713	Paroisse	Feux pauvres	Feux en 1713
Arrancourt	5-21,7 %	23	Mespuits	9-21,4 %	42
Baudreville*	20-22,2 %	90	Orlu*	10-29,4 %	34
Bois-Herpin	4-21,0 %	19	Puiset	13-24,5 %	53
Brières	29-40,2 %	72	Roinvilliers	3-13,3 %	23
Chalo-St-Mars	13-7,2 %	180	Saint-Hilaire	7-15,5 %	45
Champigny	4-25 %	16	Vierville*	9-33,3 %	27
Châtenay*	29-42,6 %	68	Villeneuve-sur-Auvers	13-28,2 %	46
Mainvilliers	46-70,7, %	65			

Villages beaucerons à monoculture céréalière*

28. Arch. dep. Essonne, C 36/1-4 arpentages d'intendance.

29. Arch. dep. Essonne, B/1484.

30. Arch. dep. Essonne, B/1478.

31. Arch. dep. Essonne, B/1555.

Depuis des millénaires, épidémies et crises de subsistance permettaient l'adaptation de la demande à l'offre en expédiant au tombeau des centaines de milliers de misérables et de gens modestes. Mais rapidement l'excès des naissances comblait les vides malgré la mortalité infantile.

Bilan annuel à Saint-Martin de 1708 à 1720

Baptêmes	Décès	Solde	Mariages	Années
67	61	+6	12	1708
49	108	-59	3	1709
39	64	-25	17	1710
57	61	-4	24	1711
55	32	+23	11	1712
43	41	+2	15	1713
64	41	+23	5	1714
41	25	+16	12	1715
55	14	+41	13	1716
55	44	+11	16	1717
57	46	+11	8	1718
52	57	-5	10	1719
47	26	+21	17	1720
681	620	+61	163	total

En 1709, la récupération de la crise du début des années 1690 était largement réalisée à Saint-Martin, l'excédent atteignait 193 naissances de 1699 à 1708. De 1709 à 1711, on enregistre 219 décès pour 161 naissances, et l'excédent atteint 165 naissances, entre 1712 et 1721. Les vides causés par le « grand hiver » étaient comblés dès 1716. A Saclas, les naissances compensent les pertes du « grand hiver » dès 1714. Le nombre des mariages baisse à peine, 16 de 1709 à 1711. De 1699 à 1708, la moyenne est de 6,2 mariages par an et 5,5 entre 1712 et 1720. A Guillerval, où la crise est sévère, on compte 9 mariages de 1709 à 1710 et 13 en 1711 pour une moyennes de 6,2 de 1699 à 1708 puis de 6,6 entre 1711 et 1720. Les effets des crises peuvent être très contrastés d'une paroisse à l'autre.

Bilan annuel à Saint-Gilles pendant les deux crises de la fin du règne de Louis XIV

Baptêmes	Décès	Solde	Mariages	Années
37	66	-29	10	1690
59	65	-6	8	1691
37	34	+3	11	1692
54	50	+4	9	1693
53	59	-6	4	1694
58	49	+9	20	1695
44	101	-57	8	1709
45	74	-31	13	1710
50	44	+6	13	1711

**Bilan annuel à Guillerval pendant les deux crises
de la fin du règne de Louis XIV**

Baptêmes	Décès	Solde	Mariages	Années
20	16	+4	5	1690
17	15	+2	3	1691
24	16	+8	5	1692
21	23	-2	2	1693
14	23	-9	1	1694
20	16	+4	18	1695
17	31	-14	2	1709
10	46	-36	5	1710
23	16	+7	13	1711

La récupération à Saint-Martin

1699-1708	1709-1711	1712-1721	Années
646	145	517	Naissances
453	233	352	Sépultures
+193	-88	+165	Bilan

Les crises, même rapidement compensées par les naissances, entraînent un phénomène de classes creuses important : de 1699 à 1708, il y a 65 naissances annuelles en moyenne à Saint-Martin, seulement 52 entre 1711 et 1720, puis 60 de 1721 à 1730 ; il faut attendre la décennie suivante pour retrouver 68 naissances par an, alors que la paroisse compte 378 feux taillables en 1738. Les conditions climatiques plus favorables du XVIII^e siècle ont permis la croissance démographique. On n'était pas plus riche, mais on ne mourrait plus de faim. L'âge moyen au décès des défunts âgés de plus de 7 ans qui est de 42 ans entre 1701 et 1710 n'augmente pourtant pas sensiblement pendant les trois décennies suivantes.

De 1736 à 1748, une dernière alerte

Dès 1736, des épidémies frappent les enfants et l'hiver glacial de 1740 marque le début d'une série d'années froides. Aux limites de la Beauce, les années 1739 et 1740 sont fortement mortifères, parfois presque autant que le « grand hiver », mais la population a augmenté, sauf à Saint-Pierre, donc les pertes sont proportionnellement moins sensibles alors que les disparités paroissiales sont importantes ; la mortalité épidémique de 1739 passe presque inaperçue à Saclas, à Saint-Gilles et à Saint-Martin (entre 10 et 40 % de hausse des décès), mais le nombre des défunts se rapproche de celui de 1709 à Saint-Basile et à Notre-Dame. La crise de 1740 fait 68 victimes à Saint-Pierre excédant le bilan de 1710 au sein d'une population équivalente. Des épidémies creusent de nouveaux les rangs des moins de 20 ans en 1747 et 1748, mais le pire est passé. De 1750 à 1790, nous

rencontrons uniquement six bilans annuels étampoïses négatifs pour des moyennes annuelles de 263 baptêmes et de 227 décès : 1753 (-53), 1761 (-3), 1770 (-48), 1772 (-30), 1781 (-58) et 1783 (-26). Après 1698, le bilan devient positif en dehors des crises ; la population croissait sans apport extérieur dès le début du XVIII^e siècle, Claude GénY montre que le mouvement continue jusqu'à l'orée du XIX^e ³².

Les années 1739-1749 à Étampes

Notre-Dame		Saint-Basile		Saint-Gilles		Saint-Martin		Saint-Pierre		Paroisses
B	S	B	S	B	S	B	S	B	S	Année
54	90	60	104	34	47	57	65	28	45	1739
47	84	71	82	39	65	54	79	31	68	1740
46	56	62	45	47	42	65	42	56	21	1741
51	56	60	66	52	44	57	43	20	17	1742
45	47	59	61	40	55	70	70	27	14	1743
45	33	76	65	40	28	54	45	26	15	1744
40	53	49	50	50	55	82	46	30	22	1745
36	46	60	37	48	40	51	36	27	20	1746
35	55	51	63	41	38	64	63	26	20	1747
44	46	46	65	38	71	58	89	20	28	1748
55	26	48	48	50	50	68	49	39	26	1749

B nombre de baptêmes ; S nombre de sépultures.

Les épidémies

La plus ancienne épidémie mise en évidence au travers des registres paroissiaux remonte à 1673, à Saclas et à Guillerval, elle frappe surtout les nourrissons de moins d'un an ; à Saclas, la mortalité excède celles de la crise de l'avènement et de la crise des années 1690. Une épidémie semble sévir à Saint-Gilles en 1690, elle entraîne 45 décès de moins de 20 ans. A Guillerval, lors des épidémies de 1673, 1700 et 1701, le nombre des sépultures surpasse celui des années 1693-1694, surtout en 1700 avec 39 décès. Les deux pics de mortalité se situent en avril et en décembre. A Méréville l'épidémie de pourpre de 1701 est à peine moins mortifère, avec 81 décès, que le « grand hiver » qui fait 91 victime en 1710.

Les adultes, en particulier les hommes, sont plus frappés que les enfants en 1700 tandis que ces derniers sont touchés préférentiellement lorsque, l'année suivante, une maladie éruptive infantile, le pourpre, est enregistrée dans tout le royaume. Le pic de mortalité survient alors en fin d'été et à l'automne, les femmes sont aussi atteintes. A Boissy-la-Rivière, 4 enfants et 7 adultes disparaissent en 1701, l'année de l'épidémie de pourpre. Curieusement, malgré le trafic sur

32. GENY C., *Op. cit.*, p. 77 et 106.

la route, cette épidémie ne frappe pas Toury en 1701 et épargne relativement Pussay.

Sauf en 1700 à Guillerval, ce sont toujours les moins de 20 ans dont les rangs sont les plus clairsemés par la mortalité épidémique. Il faut noter que l'épidémie de 1700 est beaucoup moins sensible à Saclas. Un confinement des foyers infectieux semble s'organiser, peut-être spontanément. L'épidémie non identifiée de 1700 fait plus de victimes que celle de pourpre de l'année suivante dans les paroisses où elle se développe (Saint-Martin, Guillerval...). Du fait de la disparition d'adultes on enregistre une flambée des mariages à Guillerval : 11 en 1701, puis encore 9 en 1702.

Répartition des crises par sexe et par âge à Guillerval

Âges		< 1 an	> 1 an < 20 ans	> 20 ans < 55 ans	> 55ans	Total
1673	Femmes	3	6	3	3	15
	Hommes	2	7	0	3	12
1694	Femmes	6	3	2	5	16
	Hommes	0	5	2	0	7
1700	Femmes	3	7	3	6	19
	Hommes	2	6	12	0	20
1701	Femmes	4	9	3	2	18
	Hommes	3	5	1	1	10

Répartition mensuelle des décès

Guillerval												
	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
1700	2	3	2	6	3	1	3	3	3	3	3	7
1701	1	0	2	2	0	1	3	0	9	6	4	0
Angerville												
1701	3	2	3	3	4	0	1	4	16	17	4	1

L'épidémie de 1673 par classes d'âges, comparaison avec 1710

<1 an	<5 ans	<10 ans	<15 ans	<20 ans	20-50 ans	50-59 ans	>60 ans	
21	13	9	3	1	9	5	5	1673 : Saclas-Guillerval
31,8 %	19,6 %	13,6 %	4,5 %	1,5 %	13,6 %	7,5 %	7,5 %	
31,8 %	33,3 %		6,0 %		13,6 %	7,5 %	7,5 %	1710 : Saint-Cyr- Guillerval- Saclas
10	21		9		53	10	8	
8,8 %	18,50 %		9,7 %		46,9 %	8,8 %	7,0 %	

Mortalité par classes d'âges lors de l'épidémie de « pourpre » en 1701³³

<1 an	<5 ans	<10 ans	<15 ans	<20 ans	20-50 ans	50-59 ans	>60 ans	
29	24	15	6	4	13	12	6	Saclas-Saint-Cyr- Fontaine-Guillerval
29,8 %	24,4 %	15,4 %	6,1 %	1,1 %	13,4 %	12,3 %	6,1 %	
18	11	7	2	3	14	4	12	Méréville
25,3 %	15,4 %	9,8 %	2,8 %	4,2 %	19,7 %	5,6 %	16,9 %	

33. Le total peut être inférieur au nombre des sépultures à cause de l'absence de quelques âges au décès.

Saclas	Guillerval	
1700-1704	1700-1704	Années
153	121	Naissances
82	106	Sépultures
+71	+15	Bilan

L'épidémie de la fin de l'été 1708 se combine avec le « grand hiver » pour multiplier les décès ; à Notre-Dame, un premier pic de mortalité (39 décès) y apparaît entre septembre et décembre 1708, les enfants victimes de l'épidémie s'ajoutant aux morts causées par les maladies broncho-pulmonaires automnales. Les pestes authentiques cantonnées régionalement sont devenues rares, la maladie ne bloque plus l'essor démographique, sauf catastrophe comme le siège de 1652, ce sont les crises alimentaires qui sont essentiellement responsables de la stagnation car elles touchent toutes les classes d'âge féminines réduisant le nombre de femmes fertiles alors que les épidémies sont surtout infantiles et sans conséquence immédiate sur la natalité. Malgré la hausse des décès, lors des épidémies, le bilan n'est pas automatiquement négatif, par exemple à Saint-Martin.

Les épidémies à Saint-Martin de 1700 à 1749

Baptêmes	Décès					Bilan	Mariages	
	< 1 an	>1 an <20 ans	>20 ans <55 ans	>55 ans	total			
55	28	27	8	7	70	-15	14	1700
73	16	20	9	8	53	+20	22	1701
67	20	37	8	5	70	-3	12	1708
58	15	51	14	9	89	-31	15	1748

Contribution de l'anthroponymie à l'étude des crises

Il n'existe pas de relation entre la fréquence d'un patronyme et la résistance de ses porteurs à un germe pathogène, mais les patronymes peu fréquents peuvent disparaître en cas de pandémie à la suite du décès de leurs porteurs. Les censiers rendent compte des mutations de propriétés, des changements de locataires et des mouvements de population, aussi l'ébauche d'étude qui va suivre repose sur des bases d'une stabilité mesurée et les résultats ne sont ni précis ni définitifs ; toutefois ils sont en accord avec les données générales.

Nous définissons un taux annuel moyen de conservation des patronymes puis nous étudions l'écart entre le taux de mutation réel et le taux de mutation théorique dans la série des censitaires des dames de Longchamp³⁴ afin d'estimer les conséquences des crises épidémiques.

34. Arch. dep. Essonne, E 3869 (1278 et 1300) puis 3889 (1394) à 3912 (1686) ; les censitaires sont locataires ou propriétaires.

Examinons les conséquences des pestes du XIV^e siècle. Dans la zone de langue d'oc, où les sources sont plus abondantes, la pandémie fut plus meurtrière qu'en pays d'oïl, les études d'anthroponymie ont fourni des résultats démographiques positifs depuis plus de 40 ans, pour Arles, Castres, les Saintes-Maries-de-la-Mer ou Toulouse par exemple³⁵.

A Étampes, entre 1394 et 1400, 3,1 % des patronymes ont disparu en 6 ans d'où un taux moyen annuel de remplacement de 0,51 %, mais les effectifs sont faibles (de l'ordre de 60 à 70 patronymes) et il est préférable d'estimer ce taux sur la base d'effectifs plus conséquents. Nous avons donc calculé le taux de mutation séparant les effectifs des censiers conservés de 1509 à 1519. Les famines et les épidémies ne sévissent pas au début du XVI^e siècle et nous retrouvons un taux de mutation annuel de 0,5 %. Entre 1300 et 1394, le taux annuel moyen de mutation atteint 0,82 % (ce qui est peu au regard de la pandémie due au bacille *yersinia pestis*), mais la durée tempère les mutations brutales engendrées par la peste et la guerre. La différence de taux est de 37 % $\{([0,8-0,5]/0,8) \times 100\}$, pourcentage qui pourrait traduire la mortalité due à la guerre et surtout à la peste. Les données, lorsqu'elles existent, permettent d'enregistrer une mortalité voisine du quart de la population et en dépassant parfois la moitié³⁶. Ce taux, même s'il concerne le nombre de patronymes et non celui de leurs porteurs, n'est pas invraisemblable. En 1400, se produit une récurrence pesteuse en Beauce³⁷ et le château d'Étampes est assiégé en 1407. Dans le censier de 1400, de nombreuses ratures pourraient témoigner de l'épidémie survenue en août, bien avant la Saint-Rémi (15 janvier 1401), date de perception du cens. Un nouveau siège sépare les censiers de 1408 et 1418. Le taux annuel de mutation atteint 4,1 % entre 1400 et 1408 et « seulement » 3,3 % entre 1408 et 1418. A ce rythme, tous les patronymes de 1400 disparaîtraient en 18 ans et ceux de 1408 en 20 ans. Ce changement brutal de taux de mutation semble lié aux crises. A Étampes, nous pouvons tester la méthode pendant deux périodes où nous pouvons croiser les résultats avec d'autres données.

Ainsi, deux siècles plus tard, alors que les sépultures sont enregistrées de façon sélective, nous pouvons estimer les conséquences du siège de 1652. Entre 1600 et 1615, le taux de mutation annuel est

35. CAZELLES R., « La peste de 1348-1349 en langue d'oïl, épidémie prolétarienne et infantine », *Bulletin philologique et historique (jusqu'en 1610)*, 1962, p. 293-305 ; L. STOUFF, « Trois dénombrements de la population arlésienne aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles », *Ibid*, p. 275-292.

36. DUPARC P., « Évolution démographique de quelques paroisses de Savoie depuis la fin du XIII^e siècle », *Ibid*. 1962, p. 246-274.

37. BILLOT C., *Chartres à la fin du Moyen Age...*, *Op. cit.*, p. 34.

passé à 1,53 %, car les Étampois aisés ont acheté de nombreuses propriétés engendrant ainsi une nette augmentation des mutations par changement de locataires. Le taux de mutation annuel est de 1,77 % de 1615 à 1657. L'augmentation atteint 15,6 %, elle pourrait traduire la mortalité entraînée par le siège de 1652. La variation est très voisine de la baisse du nombre de baptêmes (13,9 %), vérifiant apparemment le bien-fondé de la méthode. La crise des années 1661-1662 semble amortie par les conséquences de la précédente, nous l'avons vu. Le taux vaut 1,23 % au lieu de 1,53 %, en nette diminution de 1657 à 1686, semblant aussi conforter notre hypothèse.

Entre 1634 et 1738, nous pouvons encore vérifier la validité de ces estimations à Saint-Pierre. D'après le terrier du Prieuré, nous connaissons la plupart des propriétaires taillables du faubourg en 1634 et 1685, puis les rôles de tailles sont disponibles en 1717 et 1738. En 1717, le taux de mutation atteint 1,85 % soit une augmentation de 45,6 % $\{([1,85-1,27^{38}]/1,27) \times 100\}$. L'augmentation moyenne des décès annuels de 1690 à 1694 et pendant le « grand hiver » est de 28,5 %. Les crises des années 1690 puis le « grand hiver » ont fait au moins 180 victimes, parmi elles des hommes adultes dont le patronyme a pu disparaître, et surtout multiplient les successions avec le même résultat. De 1717 à 1738, le taux de mutation vaut seulement 1,38 %, en baisse par rapport au taux moyen précédent ; il pourrait traduire l'absence de crise grave.

Le renouvellement de la population

Lorsque les registres paroissiaux enregistrent toutes les sépultures, les vides causés par les crises alimentaires semblent comblés assez vite, mais après une catastrophe comme celle de 1652, il est légitime de s'interroger, la reprise démographique, qui n'est d'ailleurs pas prouvée par les données actuelles, serait-elle liée à une quelconque immigration ?

Nous avons vu que les vides créés par les crises de 1693-1694 et de 1709-1710 sont comblés en moins de 10 ans, ce n'est manifestement pas le cas après 1652, puisque La population semble au mieux se maintenir de la fin des années 1650 aux environ de 1690, suggérant une chute démographique plus importante. Mais en 1738, après 25 ans de croissance, la population d'Étampes a très probablement dépassé son niveau de début 1652, 86 ans après le siège. Un apport

38. Taux de mutation des propriétaires enregistré sur la censive entre 1634 et 1685, période incluant le siège de 1652.

migratoire important semble devoir être écarté avant la décennie 1711-1720 ; examinons toutefois plus en détail la situation.

S'il y a immigration, elle est perceptible au travers des registres paroissiaux et des minutiers notariaux. Les immigrations sont enregistrées dans les actes de mariage et les contrat de mariage (le contrat est quasi automatique lorsqu'il s'agit de l'union avec un immigré d'après les minutiers locaux) alors que les émigrations apparaissent aléatoirement uniquement dans ces derniers, lors du règlement d'une succession.

L'immigration et la démographie

La réponse est sans appel. Dans les actes de sépulture, nous rencontrons des errants et des voyageurs morts par hasard à Étampes, ce ne sont pas des immigrés, nous rencontrons aussi des garçons et commis employés par les commerçants et artisans de la ville. Parmi ces derniers, de nombreux Limousins participent à la vie économique. Ce sont des ouvriers du bâtiment plus ou moins saisonniers en Île-de-France et à Paris. Certains ont trouvé une opportunité avant la grande ville. Ces travailleurs acceptent tout travail qui leur convient, comme ce maçon limousin moissonneur à Erceville (45) en 1710, dont rien n'indique cependant la fixation locale ³⁹.

Les travailleurs saisonniers ou provisoirement fixés localement n'interviennent pas dans la démographie, sauf s'ils se marient sur place et ont des enfants. Ne parlons pas des petits parisiens mis en nourrice dans la région étampoise et morts sur place, ce ne sont pas des immigrés décidés à s'installer localement.

Les hommes qui trouvent une épouse « étampoise » endiguent quelque peu l'endogamie, mais leurs épouses auraient probablement découvert un mari « étampoise » si elles étaient décidées à ne pas rester célibataires, ces migrants ont écarté des géniteurs locaux, mais il faut être très clair : biologiquement ce sont les femmes qui assurent le renouvellement de la population, or les femmes immigrées ne sont pas nombreuses. Ainsi sur les douze immigrés venus à Étampes de plus de 100 km recensés dans les contrats de mariage entre 1672 et 1678 ⁴⁰, nous rencontrons trois femmes, Jeanne Gueuldée, une fille de manouvrier de Châtillon-sur-Marne (51), qui épouse un tonnelier de Saint-Pierre en 1674, Catherine Buchet, originaire de Sainte-Marie-du-mont (50), qui épouse un manouvrier étampoise en 1675 et Marguerite Neumery, originaire de Verdun (55), mariée à un maréchal l'année suivante ⁴¹, soit 0,9 % des épouses du pays d'Étampes

39. Arch. dep. Essonne, B/1556.

40. Arch. dep. Essonne, 2 E 66/104 (1677), 66/98 (1675) et 66/108 (1688).

41. Arch. dep. Essonne, 2 E 66/94, 66/98 et 66/103.

mariées sous contrat, et moins encore par rapport à la totalité des épouses. Parmi les hommes, le trompette Arnaud Boizé, fils d'un marchand de Châteauroux (36), en quartier d'hiver à Étampes, épouse Jeanne Roger, la fille du premier huissier-audiencier au bailliage en 1677. En 1688, Jacques Chaperon, le boulanger de Chalo-Saint-Mars est né à Alençon (61). Les registres paroissiaux fournissent d'autres données ; le 23 avril 1708, Jeanne Lelieu à Saint-Gilles épouse Jean Gougeon de Chatellerault (86). Autour de Méréville, de 1600 à 1699, les maçons limousins représentent plus de la moitié des époux étrangers à la région⁴². Parmi les 313 mariages célébrés à Saclas de 1686 à 1723, période pendant laquelle l'immigration aurait pu contribuer au redressement démographique, nous enregistrons 6 mariages « d'étrangers » venus de plus de 25 km (1,9 %). Ces immigrés proviennent des couches populaires et les femmes sont très minoritaires, négligeables démographiquement par rapport aux épouses autochtones. Les congés font aussi apparaître presque uniquement des unions locales.

À Étampes, où l'artisanat est bien plus développé⁴³, nous pourrions espérer trouver plus de migrants. Mais de 1650 à 1699, d'après les minutiers, l'immigration n'apparaît pas sensiblement plus importante au chef-lieu du bailliage⁴⁴. Les actes de mariages ne sont pas plus probants. De 1653 à 1754, le bilan migratoire de la paroisse Saint-Martin est éloquent⁴⁵. Sur 1188 mariages 1132 (95,2 %) se font dans un rayon inférieur à 30 km (une journée de marche) et encore 1085 (86,7 %) dans un rayon inférieur à 15 km. Il y a plus important : les femmes immigrées sont très rares. En plus d'un siècle nous découvrons huit femmes originaires de plus de 30 km mariées à Saint-Martin, seulement 0,6 % des épouses. Le renouvellement de la population dépend des femmes de la paroisse et du voisinage à plus de 99 %.

**Origine des époux « étranger » (plus de 100 km)
mariés dans la paroisse (1653-1754)**

Limousins	Berrichons	Bretons	Nordistes	Poitevins	Jurassiens	Normands	Lorrains
5	2	1	1	1	1	1	2
Auvergnats	Champenois	Blésois	Rouergats	Lyonnais	Tourangeaux	Vendéens	total
3	1	1	1	1	1	1	23

42. MARTIN M. et B. BINVEL, « Immigration et émigration au pays d'Étampes du XIII^e au XVIII^e siècle », *Bull. de la société historique et archéologiques de l'Essonne et du Hurepoix* (désormais *SHDH*), 2007, n° 76, p. 50.

43. MARTIN M. et F. DOSNE-MARTIN, « Le commerce et l'artisanat entre la vallée de l'Orge et la vallée de la Juine entre 1660 et 1789 », *Bull. SHDH*, n° 51, 2006, p. 2-24.

44. MARTIN M. et B. BINVEL, *Op. cit.*, p. 50-51.

45. MARTIN M., « La paroisse Saint-Martin du XV^e siècle à la Révolution, limites, population et activités agricoles », *Cahiers d'Étampes Histoire*, n° 9, 2007, sous presse.

**Origine des épouses étrangères (plus de 30 km)
mariées à Saint-Martin (1653-1754)**

Parisiennes	Normandes	Beauceronnes	total
4	2	2	8

En raison de la forte croissance démographique de Saint-Martin entre 1711 et 1738 analysons les mariages d'immigrés de ce quartier pendant ces 27 ans.

**Époux et épouses originaires de plus de 25 km à Saint-Martin
(1711-1737)**

Parisiens	Limousins	Auvergnats	Jurassiens	Poitevins	Origine
3	2	1	1	1	Nombre
Champenois	Normands	Beucerons	Lorrains	Total	Origine
1	1	1	1	12	Nombre

Douze « étrangers » se marient à Saint-Martin. Pour cinq d'entre eux les relations professionnelles sont établies. Nous découvrons seulement deux femmes parmi eux, Élisabeth Goubier, la fille d'un maître papetier parisien, qui épouse un maître papetier étampoïse et Marguerite Méry de Fresnay-l'Évêque (28). Les difficultés causées par la langue, les coutumes et les habitudes sont probablement moindres pour cette dernière que pour beaucoup d'autres.

Pierre de Loménie, un garçon papetier limousin, épouse Françoise Bieret en 1722. Mais le couple ne s'installe pas forcément sur place car leur premier enfant baptisé à Saint-Martin est mentionné seulement en 1731.

Les « étrangers » qui se marient au pays d'Étampes proviennent surtout de deux milieux, celui des commerçants et artisans, et celui des couches populaires modestes au sein desquelles des travailleurs plus ou moins saisonniers s'unissent à des femmes de la même classe sociale (d'après la valeur de la dot et des apports de veuves).

A l'exception des dots des filles d'officier, de celles de quelques marchands ou artisans et des filles de marchands-laboureurs les dots sont limitées. Les épouses immigrées apportent de faibles dots tandis que les immigrés épousent des femmes de milieu assez modeste ; près d'une fois sur deux des veuves qui ne sont plus toujours fertiles, comme Anne Léthévê, mère du premier enfant du Troyen Claude Brunet en 1725 qui, devenue veuve, se remarie en 1745 à Urbain Galoche de Saint-Hilaire de Tours. Parfois ce sont des « incasables », comme, en 1714, cette fille-mère d'Ormoy-la-Rivière, Marguerite Boulommier, qui épouse Léonard Granchot, un Limousin⁴⁶. Aux extrêmes nous rencontrons d'une part Pierre Raynaud, fils de tanneur

46. DE WEVER P. *et al.*, *Op. cit.*, p. 283.

qui épouse Catherine Simonneau, fille de tanneur en 1744, et d'autre part les maçons limousins. Certains mariages unissant des Étampois à des étrangers au pays d'Étampes semblent étroitement liés à des intérêts professionnels ou à des relations professionnelles. En particulier des veuves se remarient pour maintenir l'entreprise en activité. C'est évident pour les veuves de papetiers qui épousent leurs employés entre 1675 et 1720.

Dots en livres tournois des immigrées et des épouses d'immigrés (plus de 25 km) ⁴⁷

année	cote ADE	Nom	dot ⁴⁸	année	cote ADE	nom	dot
1670	2 E 66/79	Louis Paumier*♦	800	1676	2 E 66/100	Pierre Mazotte*♦	674
1672	2 E 66/85	Noël Regnault	1000	1676	2 E 66/102	François Gallois♦	91
1673	2 E 66/89	Madeleine Sergent*	400	1676	2 E 66/103	François Duval	500
1673	2 E 66/89	François Grignon	4000	1677	2 E 66/104	Arnaud Boizé	1600
1673	2 E 66/89	Nicolas Trochard	400	1677	2 E 66/105	Marguerite Neumery	400
1673	2 E 66/90	Jeanne Barreau	160	1677	2 E 66/106	Louise Peigné	300
1673	2 E 66/91	Henri Desboeuf*	2000	1677	2 E 66/106	Charles Pasquier♦	150
1673	2 E 66/91	Nicolas Manjou	400	1678	2 E 66/107	Anne Caboche*	800
1674	2 E 66/93	Urbain Desfond	600	1688	2 E 66/108	André Fiquet*	3000
1674	2 E 66/93	Jacques Petit	400	1688	2 E 66/108	Jacques Chaperon♦	200
1674	2 E 66/92	Jacques Claudet	225	1688	2 E 66/109	Jean Pitoin*	2000
1674	2 E 66/94	Jeanne Gueuldée	160	1688	2 E 66/110	Jacques Doué	250
1674	2 E 66/94	François Quevillier*	200	1717	2 E 66/195	Pierre Lamy*	1000
1674	2 E 66/95	Julien Dumortous	2000	1727	2 E 66/206	illisible	700
1674	2 E 66/96	Claude Chevreux♦	1500	1744	2 E 66/224	Pierre Raynaud*	3000
1675	2 E 66/98	Catherine Buchet	60	1772	2 E 66/252	Gabriel Grugeon	800
1675	2 E 66/98	Nicolas Mignot	150	1773	2 E 66/253	Louise Lapareillé*	1350
1675	2 E 66/99	Catherine Sergent ^{49*}	400	1773	2 E 66/253	Marguerite Angot ⁵⁰	2400

Influence du milieu socioprofessionnel certaine ou probable * ; apport de veuve ♦

Classement des mariages concernant des « étrangers » (plus de 25 km)

Minutier d'Étampes (y compris hors d'Étampes)				
	%	intérêt socioprofessionnel	population modeste	inclassables
1652-1699	31/499 = 6,2 %	8-25,8 %	20-64,5 %	3-9,6 %
1717-1782	7/166 = 4,2 %	4-57,1 %	1-14,2 %	2-28,5 %
Registres paroissiaux étampois ⁵¹				
1652-1699	23/455 = 5 %	2-8,6 %	17-73,9 %	4-17,3 %
1700-1755	104/1095 = 9,4 %	12-11,5 %	74-71,1 %	18-17,3 %
Minutier de Méréville				
1600-1649	16/525 = 3,0 %	0	16-100 %	0
1650-1699	6/164 = 3,6 %	0	5-83,3 %	1-16,6 %
1700-1749	9/147 = 5,4 %	0	9-100 %	0

47. Les noms masculins sont ceux des maris immigrés et les noms féminins ceux des épouses immigrées.

48. Ou apport de veuve.

49. Sœur de Madeleine, mariée en 1673.

50. Fille majeure résidant à Étampes, son père est maître chaudronnier à Paris

51. Sauf pour Saint-Martin il s'agit de sondages.

Nous ne mentionnons pas les mariages au sein de la caste des fermiers-laboureurs colonisant les grandes exploitations d'Île-de-France, les enfants se marient au sein du groupe dès le XVI^e siècle. Les couples unissent parfois des époux originaires de villages éloignés, mais dont les familles sont déjà alliées par des cousinages ⁵².

Influence professionnelle certaine ou probable sur les mariages lointains

Année	époux	Métier ⁵³	Origine		Source
1670	Louis Paumier	Maitre serrurier	Touraine		ADE 2 E
	Françoise Bruant	veuve de serrurier		Étampes	66/79
1673	Nicolas Guérin	Maitre corroyeur ⁵⁴	Étampes		ADE 2 E
	Madeleine Sergent	Maitre serrurier		Orléans (45)	66/89
1674	François Quevillier	Maitre tisserand	Picardie		ADE 2 E
	Anne Reffet	tisserand		Étampes	66/94
1675	Alexandre Chasles	boisselier	Étampes		ADE 2 E
	Catherine Sergent ⁵⁵	serrurier		Orléans (45)	66/99
1675	Pierre Mazotte	garçon papetier	Dreux (28)		ADE 2 E
	Noëlle Legendre	veuve de papetier		Saint-Martin	66/100
1678	André Baudet	épiciier-mercier	Saint-Martin		ADE 2 E
	Anne Caboche	marchand		Orléans (45)	66/107
1688	André Fiquet	tanneur	Chevreuse (78)		ADE 2 E
	Catherine Duclos	tanneur		Étampes	66/108
1688	Jean Pitoin	marchand de vin	Paris (Saint-Paul)		ADE 2 E
	Jeanne Desforges	hôtelier		Saint-Gilles	66/109
1711	Henri Rose	Maitre papetier	Saint-Martin		acte de mariage
	Élisabeth Goubier	Maitre papetier		Paris	
1715	Antoine Androdias	garçon papetier	Clermont-Ferrand (63)		acte de mariage
	Élisabeth Goubier	veuve de papetier		Saint-Martin	
1719	N Laplace	Maitre papetier	Besançon (25)		acte de mariage
	Élisabeth Goubier	veuve de papetier		Saint-Martin	
1717	Pierre Lamy	poulaillier	Paris		ADE 2 E
	Marie Boivin	poulaillier		Étampes	66/195
1744	Pierre Raynaud	tanneur	Mesterieux (33)		ADE 2 E
	Catherine Simoneau	tanneur		Étampes	66/224
1745	François Rousseau	Maitre maréchal	Paris (Saint-Sulpice)		acte de mariage
	Marie Prieur	Maitre maréchal		Saint-Martin	

Des immigrants travaillant localement se marient sur place. S'ils ne sont pas suivis de naissances, les mariages indiquent l'émigration probable de l'épouse. Des familles avec enfants peuvent s'installer, leur arrivée apparaît dans l'acte de mariage des enfants mentionnant le diocèse d'origine. Ainsi en 1740, lors du mariage de son fils, nous apprenons que la famille du maréchal Fauger de Saint-Martin est

52. MORICEAU J.-M., *Les fermiers de l'Île-de-France, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1994, p. 156-160.

53. Du père pour les épouses.

54. Son père est Maître serrurier.

55. Sœur de Madeleine, mariée en 1673.

originaire de la paroisse Saint-Roch de Nancy (54), il s'agit du seul cas enregistré. Seules les femmes immigrées interviennent dans la croissance démographique, mais elles sont excessivement rares. Le mariage a lieu dans la paroisse de l'épouse, ce qui pourrait fausser l'étude, mais nous doutons fort que la totalité des sources disponibles entre Poitiers et Guéret fournisse autant d'époux du pays d'Étampes mariés au loin que de Marchois, Limousins et Poitevins mariés à des « Étampoises ». L'influence de la route royale menant à Paris n'est pas mince, parfois on s'arrête en chemin.

L'absence presque totale de femmes immigrées réduit presque à néant l'influence de l'immigration sur la croissance démographique. A Saint-Martin, la forte croissance enregistrée entre 1711 et 1738 semble entièrement le fait de la population féminine locale. Les immigrées, venues de plus de 25 km (généralement au delà des limites du bailliage et une petite journée de marche par beau temps), représentent seulement 0,6 % des épouses à la fin du XVIII^e siècle⁵⁶. Il n'y en avait pas plus auparavant dans les classes populaires. Entre 1711 et 1738, une période d'essor démographique, nous en avons rencontré deux à Saint-Martin. Après la Régence, le nombre des immigrants, quoique toujours modeste, semble légèrement augmenter dans le faubourg.

Époux venus à Saint-Martin de plus de 25 km de 1653 à 1754

1653-1721		1729-1753		années
> 25 km	> 100 km	> 25 km	> 100 km	
1334		684		total des mariages
12	18	14	11	nombre de mariages
0,8 %	1,3 %	2,0 %	1,6 %	%

Un modèle purement local pour Saint-Martin

La population de la paroisse croît environ de 750 habitants entre 1711 et 1790, pouvait-elle y parvenir uniquement à partir de la population féminine de 1711 ? L'examen théorique du problème permet après confrontation avec la réalité fournie par les registres paroissiaux d'écarter ou d'accepter une immigration féminine importante non identifiée par ailleurs.

Nous pouvons estimer le nombre de filles nées entre 1701 et 1720 atteignant l'âge du mariage et de la reproduction (24 ans⁵⁷) par rapport au nombre de baptêmes, puis vérifier si cette population

56. GÉNY C., *Op. cit.*, p. 104.

57. MARTIN M., *Op. cit.*, sous presse.

féminine autochtone peut biologiquement assurer le maintien et la croissance démographique. D'après les données assurées, nous calculons le nombre de survivants des classes d'âges concernées d'après les décès de défunts âgés de moins de 24 ans d'âge connu. Le comptage, apparemment plus précis, provoquerait une erreur trop importante car plus de 44 % des épouses viennent des paroisses voisines et une proportion inconnue de paroissiennes quitte Saint-Martin après mariage. Les comptages ne nous sont d'aucun secours, sauf pour évaluer les pourcentages de décès et confronter le modèle et la réalité.

Décès des moins de 40 ans de 1701 à 1744

	moins d'un an		de 1 an à moins de 20		de 20 ans à moins de 24		de 24 à 39 ans		A + B + C
		A		B		C			
1701-1710	100 %*	146	31 %*	211					146 + 66 = 212
1711-1720	100 %*	111	69 %*	123					111 + 84 = 199
total		291							411
1721-1730			69 %*	136	8 %*	64			93 + 6 = 9
1731-1740			31 %*	200	8 %*	62			62 + 5 = 67
1741-1743					8 %*	23			2
1724-1759	nombre d'adultes morts entre 24 et 39 ans				25 % x 233				59
total									548

Pourcentage de défunts parmi la classe d'âge atteignant 24 ans entre 1724 et 1744 *

Le 1^{er} janvier 1721, 257 des 1158 enfants nés entre 1701 et fin 1720 sont déjà morts à moins d'un an ; la mortalité des enfants et adolescents ajoute 150 décès parmi les nouveau-nés qui ont vu le jour entre 1701 et fin 1720. Entre 1721 et début 1744 disparaissent encore 166 des membres de ces classes d'âge et 13 jeunes de 20 à 23 ans. Une naissance sur deux étant masculine, le renouvellement de la population reposera sur 305 femmes ([1158-548]/2) en âge d'être mariées entre 1724 et fin 1744, les plus âgées et les premières mariées d'entre elles commençant à accoucher en 1724 et les plus jeunes en 1744.

Nous admettons une durée moyenne de fécondité de 15 ans d'après les moyennes calculées. Nos 305 mères correspondent à une moyenne de 15,25 génitrices arrivant à l'âge d'accoucher chaque année, la seizième année commencent à disparaître du stock 15,25 génitrices âgées de 39 ans, En 1745 le stock est épuisée et la contribution de nos mères à la démographie diminue et cesse à la fin de la trente cinquième année, en 1759.

Nombre de génitrices du stock primitif participant au renouvellement de la population (N)

Année	1724	1725	1726	1727	1728	1729	1730	1731	1732	1733
N	15,25	30,5	45,75	61	76,25	91,5	106,75	122	137,25	152,5
Année	1734	1735	1736	1737	1738	1739	1740	1741	1742	1743
N	167,75	183	198,25	213,5	228,75	244,8	244	244	244	244

Entre 1739 et 1743, alors que notre population fournit toutes les génitrices, se produisent 303 naissances, soit 1,241 enfants par femme en 5 ans ; nos mères provenant de 1158 naissances peuvent théoriquement engendrer 1136 enfants en 15 années de vie féconde [$305 \times (1,241 \times 15/5) = 1136$] avec une moyenne de 3,72 enfants par mère, soit un déficit de 22 naissances. Ce modèle ne tient pas compte des décès des épouses fertiles, des stérilités définitives ou temporaires, du célibat ni des naissances gémellaires⁵⁸. Cependant nous nous trouvons placés dans un cadre contraignant du fait de la saignée de 1709-1710 et de la mauvaise décennie 1739-1748. La période 1739-1743 imposée pour ce calcul est loin d'être la plus brillante pour la natalité. De 1734 à 1738, surviennent 336 naissances et 309 de 1744 à 1748, soit une moyenne de 4,13 et de 3,79 enfants par mère. Une moyenne de 4,13 enfants par mère fournit un total de 1178 naissances pour 305 génitrices, un excès de 20 naissances, mais certaines mères n'appartiennent pas à notre échantillon et elles peuvent être plus de 244.

A la fin du siècle, dans les familles complètes, la durée de fécondité des femmes mariées entre 20 et 24 ans (c'est notre cas) est de 15 ans et 6 mois (nous avons retenu un peu moins pour faciliter les calculs : 15 ans) et elles donnent le jour à 6,46 enfants⁵⁹, bien plus que dans notre modèle. Ces données tardives montrent la faible natalité des années 1739-1748. Sans apport féminin extérieur, la population s'accroît légèrement avec un total de 1220 naissances si nos 305 génitrices donnent chacune le jour à 4 enfants. Avec un taux de célibat de 10 % chaque mère doit avoir 4,3 enfants pour maintenir la population, c'est à dire que 64 (23 %) d'entre elles doivent donner le jour à 5 enfants et les 210 autres à 4, conditions qui n'ont rien d'extraordinaire dans l'ancien régime démographique.

Nous pouvons vérifier avec une légère approximation le nombre moyen d'enfants par mère, en effet l'expérience montre que l'indice fourni par le quotient de la division du nombre de mariages par celui des baptêmes approche la moyenne du nombre d'enfants par femme de 2 à 3 %, or cet indice vaut 4,95 (2342/473) de 1724 à 1759 ; les femmes auraient donc eu entre 4,80 et 5,10 enfants, soit pour notre stock ramené à 274 génitrices un minimum de 1356 enfants, largement suffisant au maintien de la population de départ ; ce qui semble le cas d'après les bilans annuels et le rôle de taille de 1738 signalant 383 feux au lieu de 330 dans le registre paroissial de 1710. Malgré la mortalité infantile et juvénile ainsi que les décès de femmes fertiles (environ 30 entre 1724 et 1759, dont potentiellement 15 décès

58. Généralement au moins l'un des deux jumeaux ne survit pas.

59. GÉNY C., *Op. cit.*, p. 128.

périnataux et 7 primipares), la population croît même sans apport extérieur.

Pour obtenir le maintien de la population le taux de nuptialité doit atteindre 90 %. Or il n'y a que deux filles majeures (célibataires) dans la paroisse en 1738. Quelques femmes peuvent être religieuses et des célibataires peuvent vivre dans leur famille ou avoir quitté le quartier, mais le taux de nuptialité paraît très élevé. Les conditions semblent réunies pour obtenir une croissance démographique à partir de la population locale malgré la réduction de la population de départ causée par les crises du début du XVIII^e siècle et la natalité réduite de 1738 à 1746.

Conclusions

Au Pays d'Étampes, le siège de 1652 engendrant le pillage des récoltes et une épidémie dévastatrice constitue la catastrophe démographique majeure de l'Ancien Régime. Les crises alimentaires des années 1661-1662 puis du début de la décennie 1790 paraissent moins graves que dans d'autres régions, probablement amorties par la disparition des plus pauvres et des plus vulnérables dès 1652. En revanche le « grand hiver » et la crise alimentaire de 1710 creusent fortement les rangs de la population, mais très probablement beaucoup moins qu'en 1652. Les mauvaises années suivant 1740 sont plus ou moins sensibles selon les paroisses, mais rapidement compensées. Au moins à Étampes, les bilans annuels négatifs se raréfient considérablement entre 1750 et 1789. D'après les sondages dans les contrats de mariage et les actes de mariage, le renouvellement de la population, voire sa croissance, repose à 99 % sur les femmes de la région, les immigrées venues de plus de 25 km ne représentant que 06 % des épouses. Les crises alimentaires bloquent la croissance démographique, si elles disparaissent la croissance se manifeste et persiste sans apport migratoire. L'évolution de la paroisse de Saint-Martin constitue un bon exemple.

Remerciements : nous remercions chaleureusement le personnel municipal des communes où nous avons consulté les registres paroissiaux, et en particulier Clément Wingler, pour leur accueil et leur collaboration.

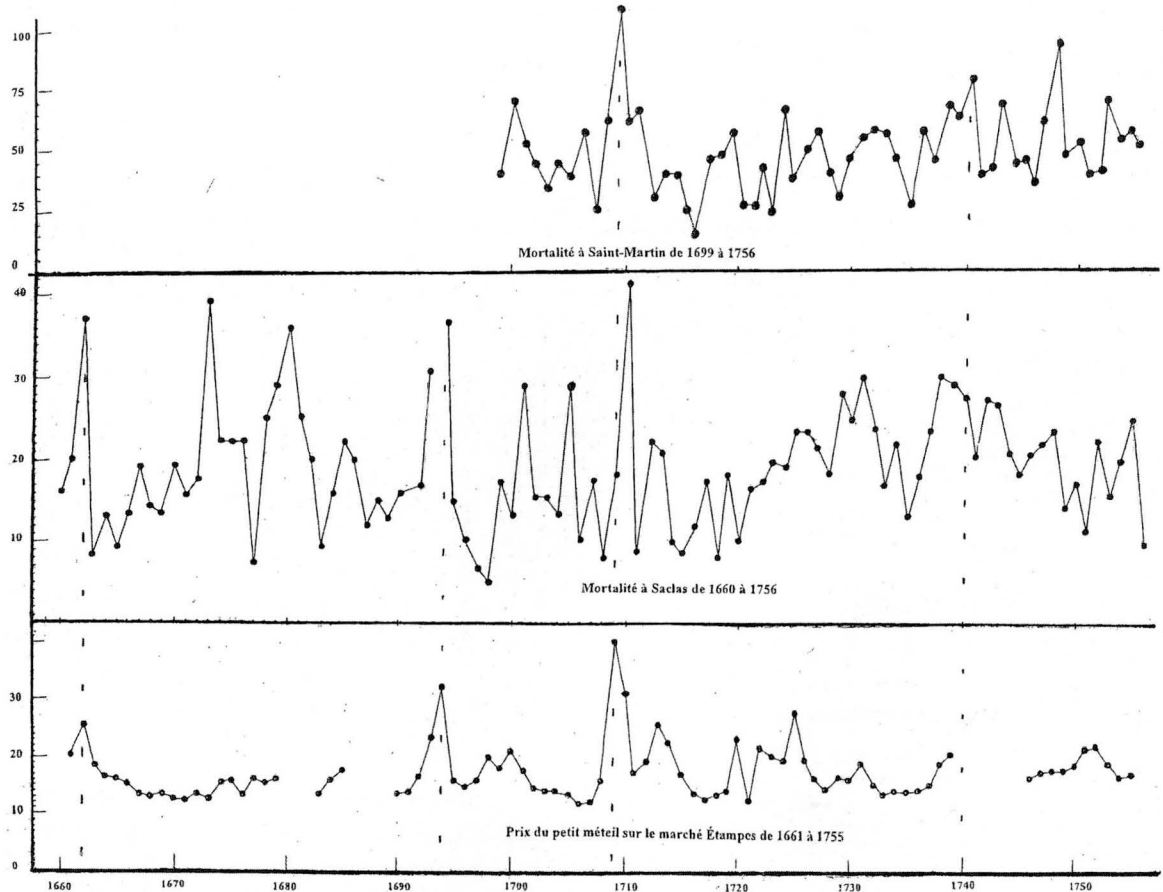
ANNEXE

L'estimation de la population et les études démographiques durant la période pré-statistique

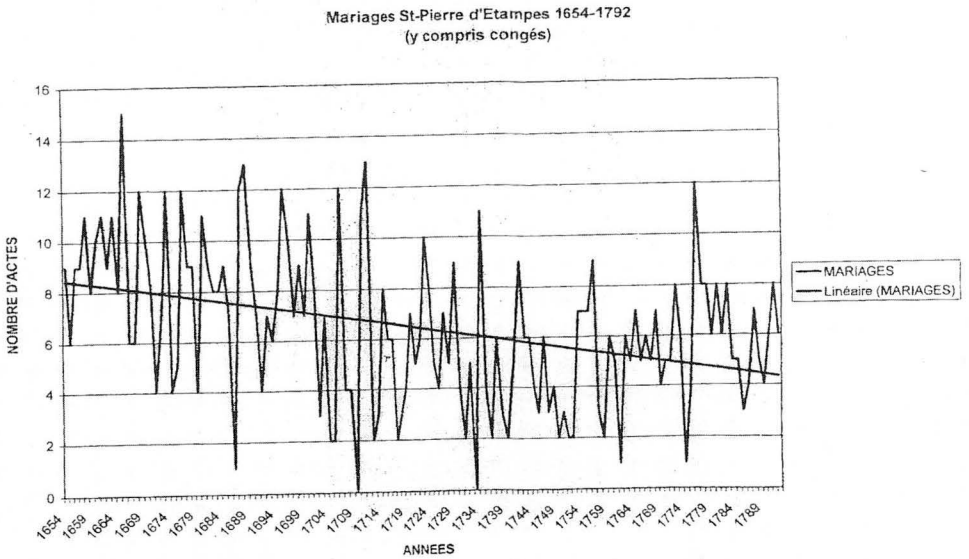
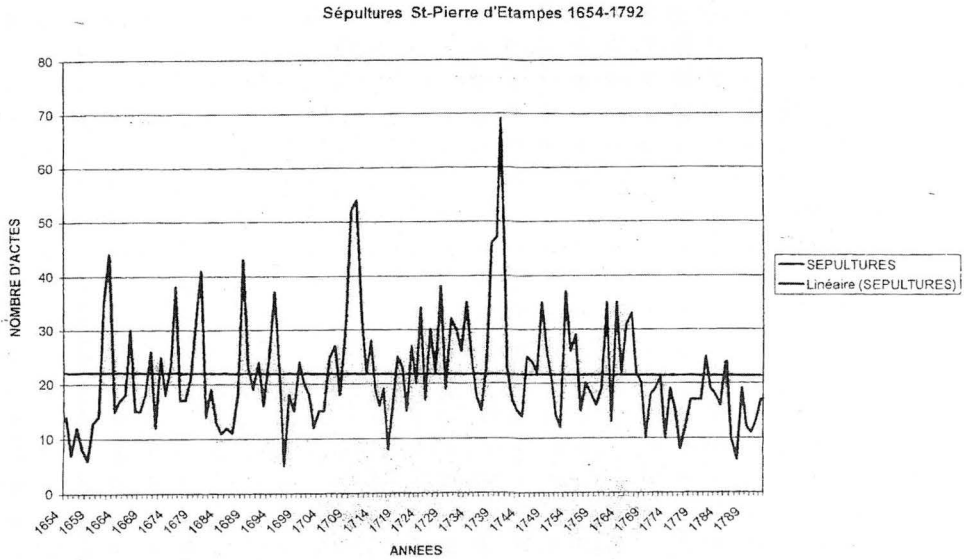
Les données statistiques fiables apparaissent au XIX^e siècle, auparavant nous pouvons nous fonder sur les registres paroissiaux conservés pour estimer avec un minimum de confiance la population en nombre de feux (foyers), parfois dès le XVI^e siècle, mais souvent pas avant le XVII^e. Par comparaison du nombre de baptêmes enregistrés pendant une période donnée avec la moyenne annuelle des baptêmes entre 1704 et 1708, alors que les registres de catholicité fournissent le nombre de feux de la paroisse en 1710 (N = 326), nous pouvons estimer le nombre de feux au XVII^e siècle par la méthode régressive, par exemple dans la paroisse Notre-Dame. Nous supposons constante la moyenne annuelle des baptêmes par feu de 1704 à 1708 ($n = 67/326 = 0,2055$), ensuite nous calculons la moyenne annuelle des baptêmes pour des périodes *a priori* cruciales de l'histoire locale, nous pouvons alors calculer le nombre de feux (N') pour les séries d'années dont nous connaissons le nombre de baptêmes annuels (n') d'après la formule $N' = n' / 0,2055$ qui est fondée sur le nombre annuel moyen de baptêmes par feu entre 1704 et 1708.

Ceci suppose aussi que le pourcentage de feux stériles par rapport au nombre de feux fertiles demeure constant. Dans les conditions de vie de l'Ancien Régime où l'âge moyen au décès des survivants à 7 ans se situe entre 40 et 50 ans, le nombre de feux stériles demeure très limité et sauf crises épidémiques ou alimentaires ne varie guère. D'après nos vérifications, l'erreur lors de nos premiers comptages de baptêmes n'excède pas deux baptêmes par an, un cas sur 101 ans de comptages à Saint-Martin (naissances de jumeaux ou d'enfants ondoyés morts rapidement et n'apparaissant que dans les listes de sépultures et non parmi les baptisés) soit 2,9 %. L'incertitude sur le nombre de feux du quartier est plus importante potentiellement car le desservant peut avoir omis les feux pauvres de rendements fiscal nul comme à Saint-Gilles. Cela ne semble pas le cas à Notre-Dame puisqu'il enregistre environ 300 baptêmes de plus que de sépultures entre 1711 et 1737, l'équivalent d'au moins 65 à 75 feux, tandis que les rôles de taille de 1738 distinguent 38 feux exemptés, 63 feux pauvres et 269 feux taxés à plus d'un denier. La croissance démographique survenue entre 1710 et 1738 est compatible avec le dénombrement par feux de 1710. L'erreur potentielle portant sur nos estimations par feux par la méthode régressive est très faible à Notre-Dame.

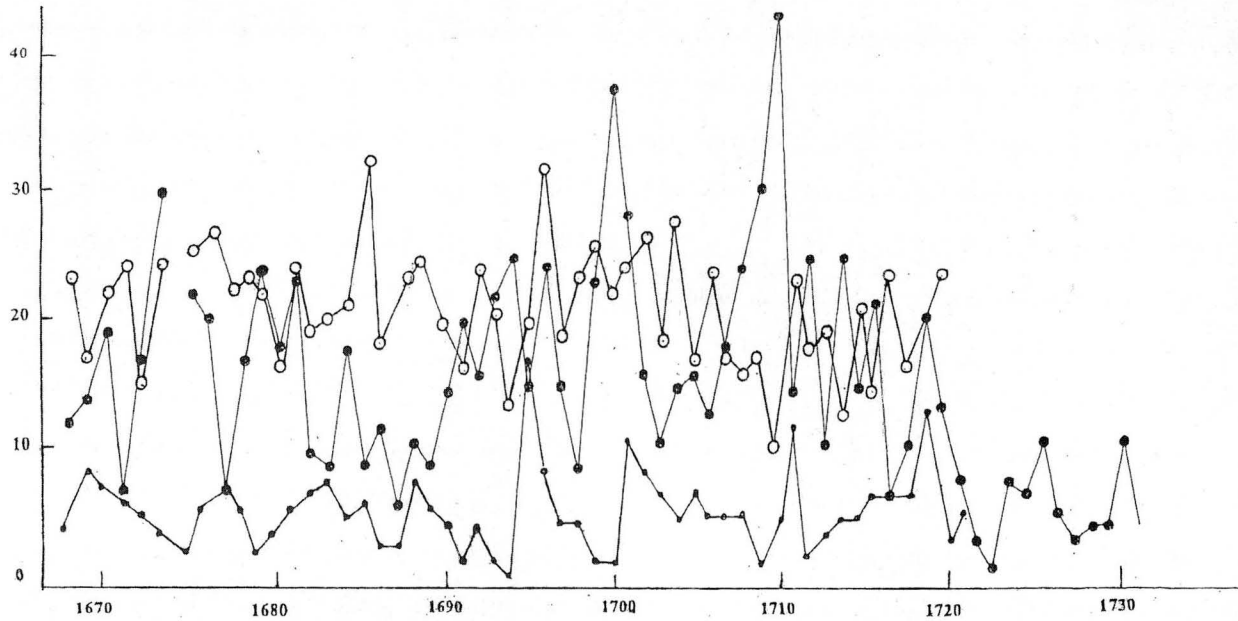
D'après les enregistrements de sépultures il est possible d'établir le nombre moyen de décès par tranche d'âge et par sexe. C'est sur ces données que nous élaborons le modèle proposé pour Saint-Martin.



Relation entre la hausse des prix due à la rareté des grains et les décès.

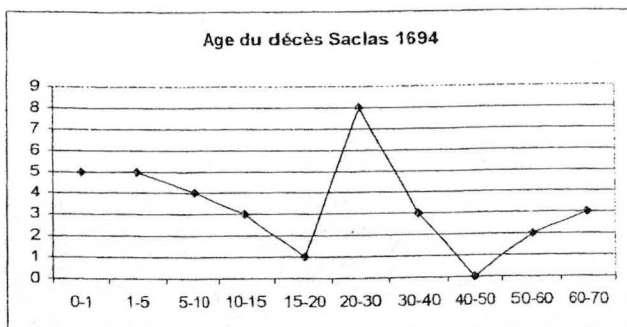
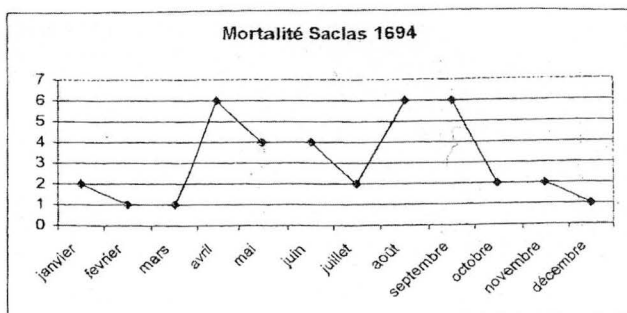


La mortalité et les mariages de 1654 à 1789 à Saint-Pierre d'Étampes

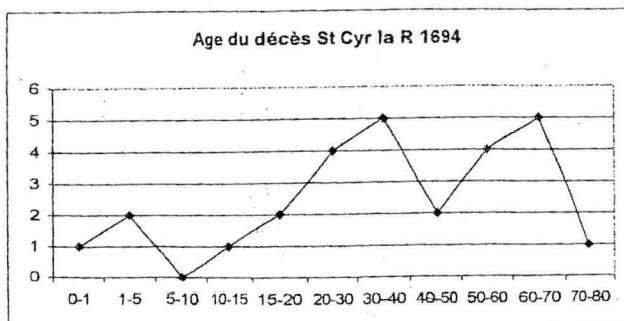
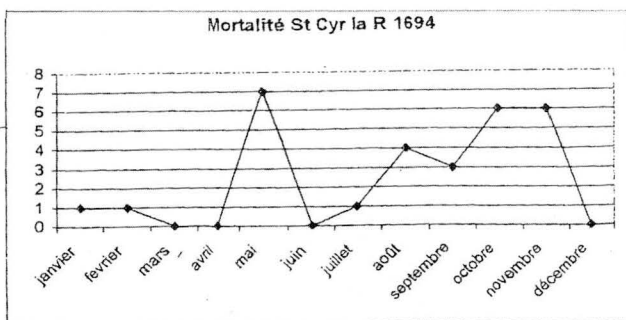


La démographie à Guillerval de 1668 à 1730.
Mariages —●— baptêmes—○— sépultures —●—

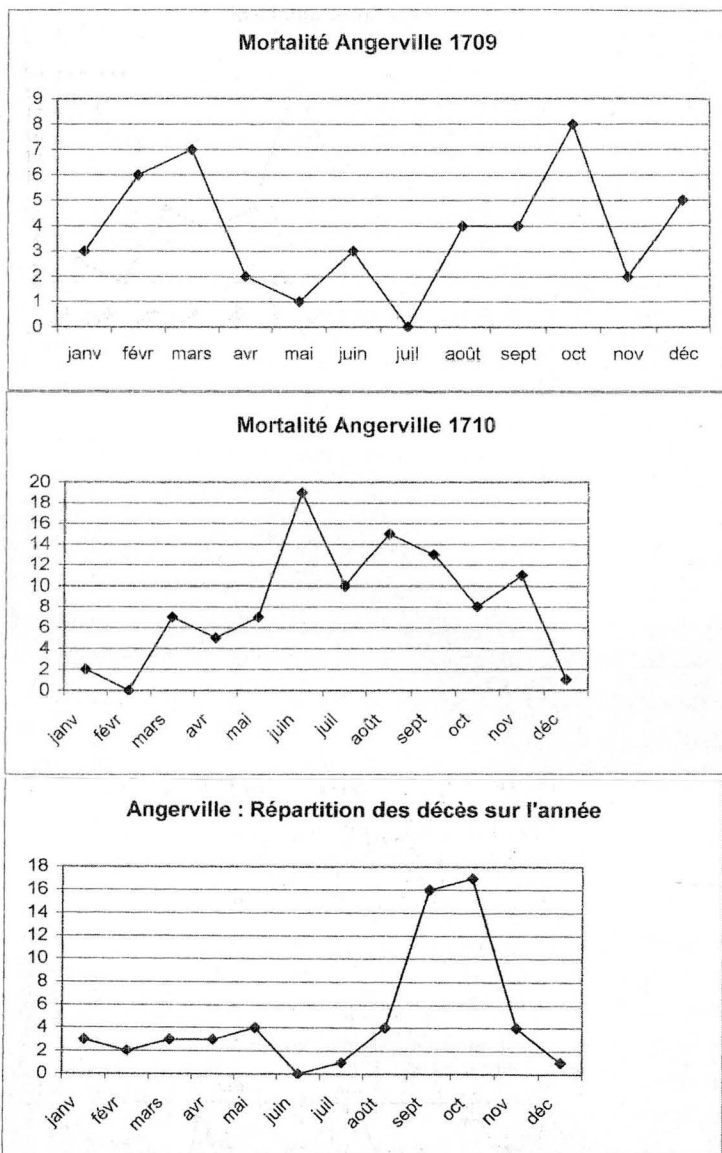
La démographie à Guillerval de 1668 à 1730.



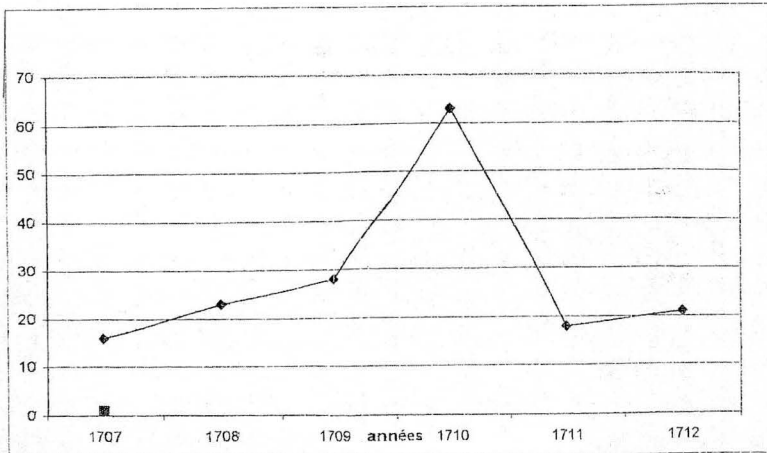
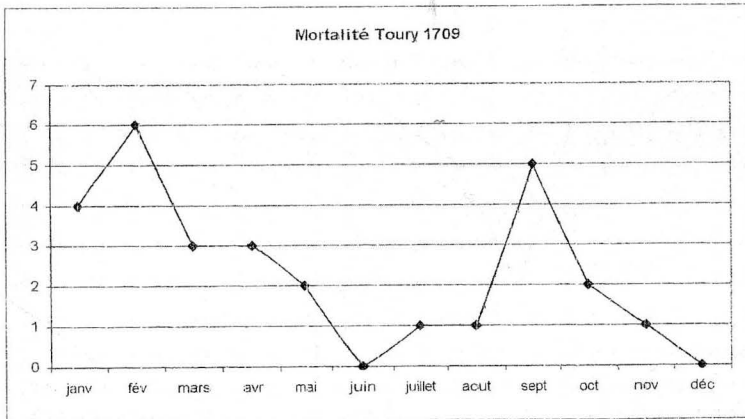
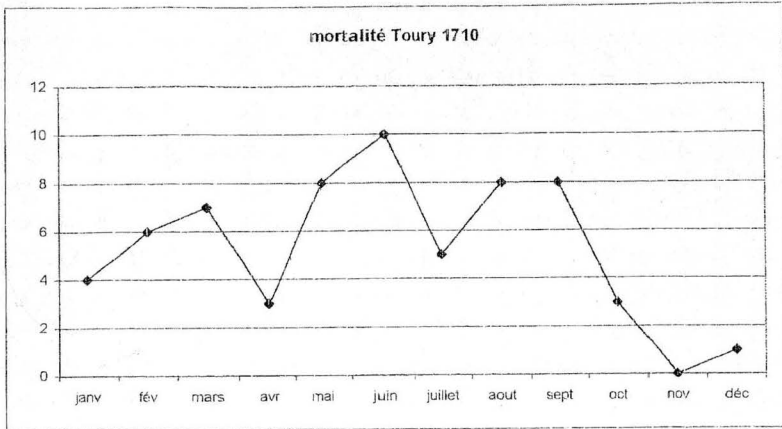
Mortalité mensuelle et âges au décès en 1694 à Saclas



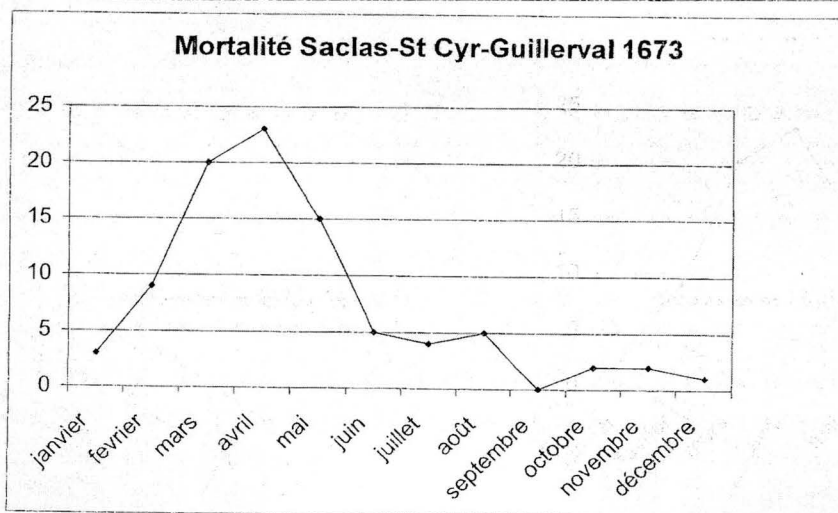
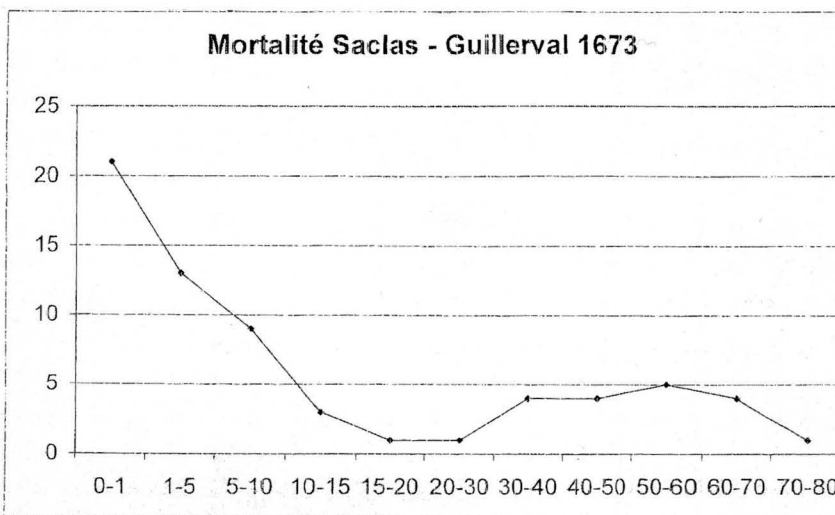
Mortalité mensuelle et âges au décès en 1694 à Saint-Cyr-la-Rivière.



Mortalité à Toury de 1707 à 1712 et mortalité mensuelle en 1709 et 1710.



Mortalité mensuelle à Angerville en 1709 et 1710.
L'épidémie de pourpre à Angerville en 1701



Mortalité mensuelle et âges au décès à Saclas, Saint-Cyr-la-Rivière et Guillerval en 1673.

L'église Saint-Saturnin de La Forêt-Sainte-Croix ¹

Analyse historique, architecturale et archéologique

Alain DEVANLAY

24 Grande rue 91150 La Forêt-Sainte-Croix
adevanlay@wanadoo.fr

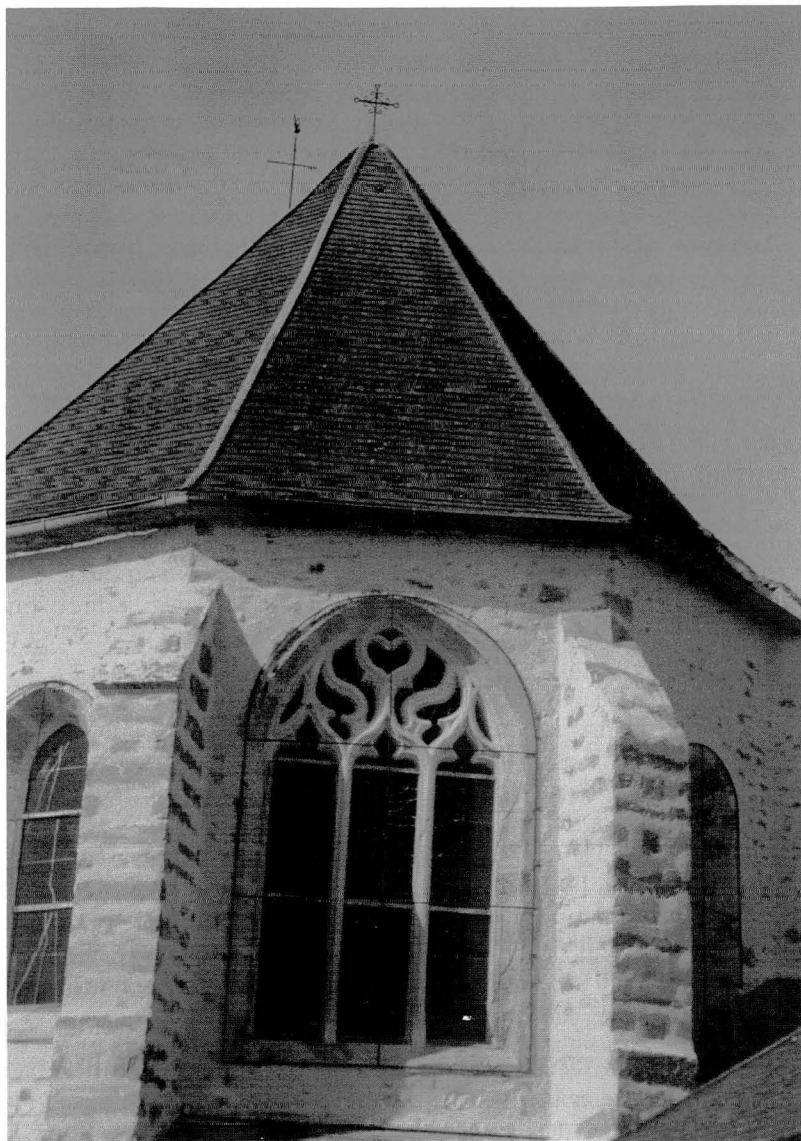
Le 30 juin 1907, pour sa sortie de l'été, la Société historique et archéologique du Gâtinais s'en alla visiter le château de Farcheville. Le compte rendu de cette journée indique : *En passant à La Forêt-Sainte-Croix, on jette un coup d'œil à l'église, monument du XV^e, de médiocre intérêt....* C'était aller un peu vite ! Mais les travaux de restauration, intervenus entre 1995 et 2004, nous ont permis d'en apprendre beaucoup plus sur l'histoire de l'édifice ².

D'abord, cette église ne date pas du XV^e, mais, plus précisément, du début du XVI^e, comme l'indique la date 1527, gravée sur le culot d'une des deux colonnes tronquées encadrant la grande baie axiale du chœur ; sur le culot de l'autre on lit *Deum time*, c'est la dédicace de l'église qui indique la fin des travaux.

Dans plusieurs églises de cette région on peut voir des dates voisines (par exemple, 1531 à La Forêt-le-Roi, 1539 aux Granges-le-Roi) indiquant la fin d'une campagne de travaux. Beaucoup d'églises de l'Île de France ont été remises en état après les destructions de la guerre de Cent Ans (les Anglais quittent la Normandie en 1450 et la Guyenne en 1453, seul, Calais...). Certes, la dégradation des églises ne doit pas être attribuée à la seule guerre de Cent Ans ; le temps, fait aussi des ravages, avec la foudre et la tempête. Mais le marasme économique qui a accompagné cette période ne permettait pas aux paroisses et aux seigneurs de financer les travaux d'entretien et de réparation. La

1. Essonne, arr. Étampes, cant. Méréville.

2. PRIEUR Louis, « La Forêt-Sainte-Croix, église Saint-Saturnin » in *Essonne et Hurepoix*, bull. SHAEH, 2002, n° 72 (2003) p. 176.



La grande baie du chevet avec son remplage gothique flamboyant.

prospérité économique n'est pas revenue, dans l'Étampois, avant le dernier quart du XV^e siècle, voire le début du XVI^e ³. Plus de la moitié des églises de l'Essonne ont alors été partiellement reconstruites ⁴. On en a profité, souvent, pour les agrandir par l'adjonction d'un bas-côté à la nef initiale.

Peu d'édifices ont été entièrement réédifiés à cette période. Mais il faut souligner le rôle tenu par les grands propriétaires terriens qui étaient, évidemment, intéressés à la renaissance du milieu rural ⁵. C'est, sans doute, le cas du Chapitre de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, seigneur du lieu et grand propriétaire dans l'Étampois. Bien que, selon la Coutume de Paris, l'entretien du chœur incombait au plus grand décimateur et celui de la nef à la fabrique, il est vraisemblable que Sainte-Croix d'Orléans ait pris l'initiative et la responsabilité des travaux, car la fabrique ne devait pas être en mesure de faire face à ses obligations, surtout pour une reconstruction complète, en une seule campagne ⁶, avec une belle unité, un chantier bien important pour un si petit village.

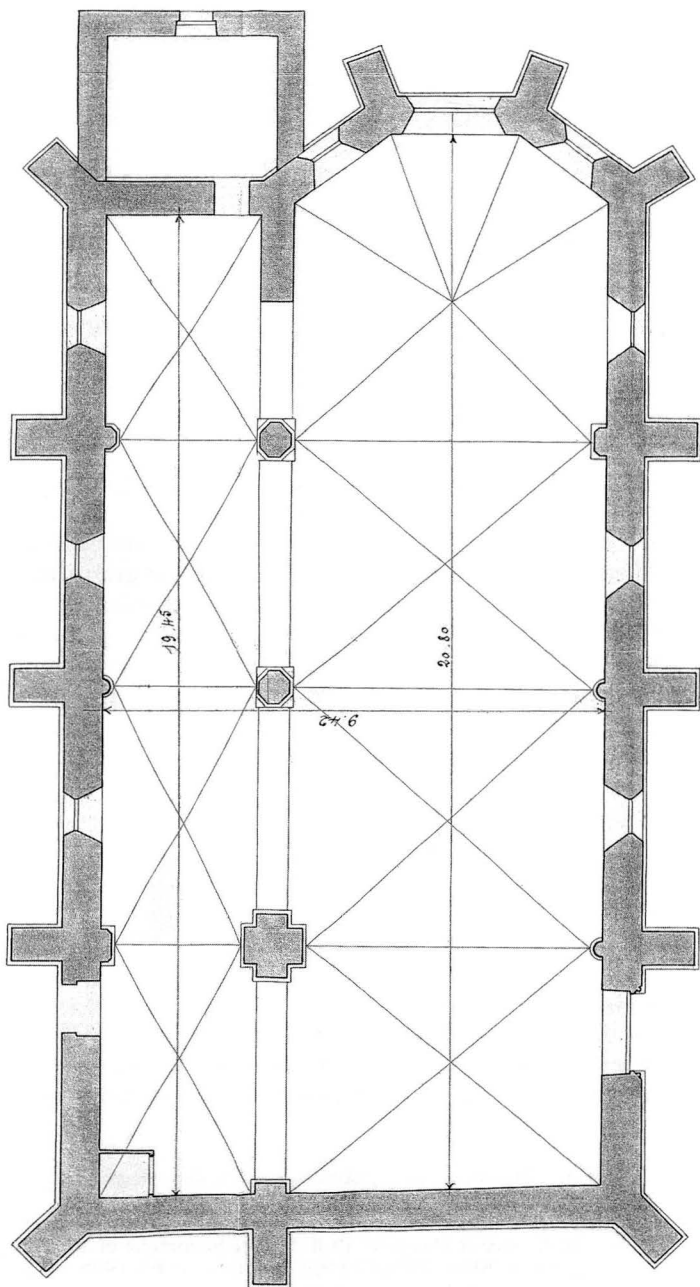
L'ensemble de l'édifice est, incontestablement, datable de cette époque, comme l'indique bien, vu de l'extérieur, le grand fenestrage du chevet, orné, dans sa partie supérieure, d'un magnifique remplage gothique « flamboyant ». Le larmier, en « parpaings » de grès, qui fait le tour de l'édifice et les contreforts, en grès également, sont typiques de la fin du XV^e siècle qui a vu la réutilisation de cette pierre dans les édifices religieux et civils de la région. La nef et le bas-côté sont couverts par quatre travées de voûtes, en pierre, sur croisées d'ogives, dont les nervures – qui présentent un profil caractéristique (deux cavets symétriques suivis d'un méplat) – pénètrent, le plus souvent, directement, sans l'intermédiaire de chapiteaux, dans les colonnes engagées, sur base prismatique, des piliers des murs gouttereaux et dans les piliers, de section octogonale, séparant la nef du bas-côté. Ces dispositifs sont caractéristiques de l'architecture de la fin du XV^e. Aucune trace de baies occultées n'étant visible, dans les combles, sur le mur séparant la nef du bas-côté nord, on peut en déduire que ces deux espaces ont été construits en même temps et que ce bas-côté n'est pas, ici, une adjonction à une nef existante. La nef est prolongée par un chœur rayonnant, couvert d'une voûte à six quartiers, éclairé

3. DUPAQUIER Jacques, *Histoire de la population française des origines à la Renaissance*, Paris, PUF, 1964, p. 451-462.

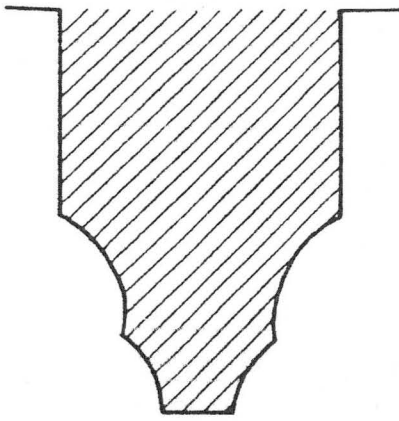
4. IMMEL Jean-Jacques, « La reconstruction des églises rurales après la guerre de Cent Ans au sud de Paris » in *Essonne et Hurepoix* – Bull. Société historique et archéologique de Corbeil, Essonne et Hurepoix (SHACEH), Corbeil-Essonnes, n° 65, 1996, p.75.

5. IMMEL, *op. cit.*, n° 63, Corbeil-Essonnes, 1994, p. 13.

6. « rares sont celles construites en une seule campagne », Immel, *Essonne & Hurepoix*, n° 63, *op. cit.*, p. 9.



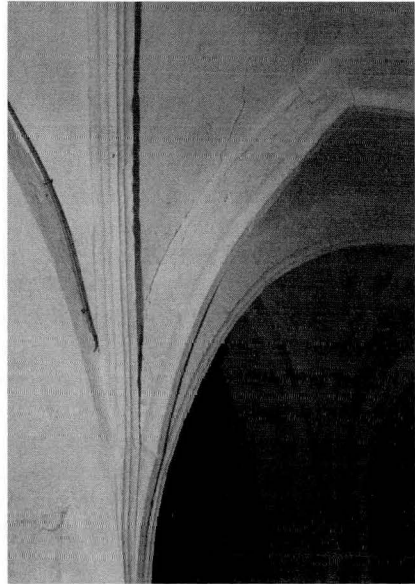
Plan de l'église (échelle : 1mm = 1m).



▲
Profil des arcs

(deux cavets symétriques et un méplat).

Les arcs pénètrent directement dans le ►
pilier.



par trois ouvertures en arc brisé dont le grand fenestrage axial. L'extrémité est du bas-côté était éclairée par une baie axiale qui a été bouchée lors de la construction d'une sacristie au XVIII^e siècle.

L'analyse dendrochronologique, réalisée en 2007⁷, démontre que les arbres, utilisés pour la charpente de la nef et du chœur et celle du bas-côté, ont été abattus entre 1511 et 1528. Rappelons que la charpente était posée avant la construction des voûtes. Ce résultat confirme donc que l'édifice a bien été entièrement construit, en une seule campagne, qui s'est terminée en 1527, et il n'y a aucune trace visible d'une église antérieure.

Pourtant, la construction d'un premier lieu de culte remonte certainement à la seconde moitié du XII^e siècle. En effet, ce village a été créé par le Chapitre de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, dans une forêt qui lui appartenait, en limite du finage de la paroisse de Puiselet-le-Marais et du hameau de Bois Herpin qui en dépendait alors. Le document attestant cette fondation, daté de 1155, figure dans le recueil des chartes du Chapitre⁸. On peut raisonnablement penser que l'édification d'une église, ou du moins d'une chapelle, fut une priorité pour lui.

7. PERRAULT Christophe et Olivier GIRARDCLOS, *Datation par dendrochronologie des charpentes de l'église Saint-Saturnin de La Forêt-Sainte-Croix*, Besançon, CEDRE, 2007.

8. THILLIER Joseph et Eugène JARRY, *Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans*, Paris, Picard, 1906, n^o 75, p. 146.

Ce qui est certain, c'est la présence d'un curé et l'existence d'une paroisse en 1199, comme le confirme un document ⁹ relatif à la fondation du prieuré voisin de Bois-Galon qui fait mention d'un « *Robertus de Foresta*, prêtre, réservant le droit paroissial » ¹⁰. L'église est, également, mentionnée dans le pouillé du diocèse de Sens, daté de 1350 ¹¹.

L'église est dédiée à saint Saturnin, titulature peu courante et unique en Essonne. Seulement treize des 33000 communes françaises portent le nom de Saint-Saturnin ce qui est peu, comparé à Saint-Michel, Saint-Pierre et surtout à Saint-Martin dont 500 villages portent le nom et à qui près de 4000 églises sont dédiées. Cinq églises de l'actuel évêché d'Orléans sont dédiées à saint Saturnin (Marignyles-Usages, Sceaux-du-Gâtinais, Montcorbon et Jouy-en-Pithiverais). Or, on sait qu'une église, placée sous la protection de saint Saturnin, a existé à Orléans avant l'an mil ¹². Ce patronage rare pourrait expliquer l'orientation de l'édifice qui ne regarde pas vers l'est mais vers le nord-nord-est, ce qui correspond, assez précisément, avec la position du soleil, à son lever, le jour de la Saint-Saturnin (29 novembre). L'orientation à l'est des églises d'Occident n'a pas toujours été une règle ne souffrant aucune exception, ce qui n'était plus le cas au début du XVI^e siècle ¹³.

Nous avons, peut être, ici un premier indice d'une réédification de l'église, à l'emplacement de l'édifice d'origine qui portait la même titulature. Les archives de l'archevêché de Sens, dont dépendait le doyenné d'Étampes, attestent que saint Saturnin était bien le saint protecteur de l'église de La Forêt-Sainte-Croix aux XIV^e et XV^e siècles ¹⁴.

À l'origine, l'église était, sans doute, une modeste chapelle, couverte par une simple charpente, sans voûte, mais le village étant une seigneurie ecclésiastique, elle a, vraisemblablement, bénéficié, très rapidement, de soins particuliers pour signifier le caractère spécifique des seigneurs du lieu.

Conséquence de la croissance du village, l'église fût, vraisemblablement, agrandie, au XIII^e siècle, en tenant compte des chemins et de la présence, contre son pignon ouest, de la grange champarteresse

9. BN, manuscrit latin, n°5482

10. DEVANLAY Alain, « Le prieuré de Bois-Galon (1199-1792) » in *Essonne et Hurepoix*, bull. SHACEH, 1997, n° 67(1998).

11. QUESVERS Paul et Henri STEIN, *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, Paris, Picard, 1894, p. 268.

12. Cette église est citée dans les possessions anciennes de Sainte-Croix d'Orléans, confirmées par Lothaire en 956 (*Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans*, op. cit., n° 376, p 519).

13. Par convention, on décrit une église "orientée", en considérant que le chœur est tourné vers l'est. Cette convention est conservée dans cet article pour la localisation des différentes parties de l'édifice.

14. AD Yonne G 298 à G 308.

(attestée en 1230¹⁵) où le Chapitre stockait la dîme et le champart qu'il prélevait sur les récoltes des serfs de son domaine.

Ainsi qu'on le constate pour de nombreuses églises rurales d'une certaine taille, de cette partie de la Beauce (par exemple Bouville, Puiset-le-Marais, Mespuits, Saint-Cyr-la-Rivière), on adjoignit, lors de cet agrandissement, un clocher extérieur à la nef initiale, dont témoigne, à la Forêt-Sainte-Croix, l'importance du premier pilier nord à l'arrière de la nef indiquant qu'il soutenait une charge importante (voir le plan p. 78). Les travaux ont permis de constater que, au niveau de la première travée, la base du clocher était fermée. En effet, on a trouvé, la trace de la première assise de pierre du mur est du clocher, imprimée en creux dans la terre au fond de la tranchée de fondation, très peu profonde. Ce clocher ne communiquait pas avec la nef et on y accédait par une petite porte (sans ébrasement, donc datable de bien avant le XVI^e) surmontée d'un linteau rustique ; un jeu d'échelles permettait d'accéder aux cloches.

Lors de la reconstruction des églises, le clocher fut, souvent, englobé dans un bas-côté, comme on le voit à Bouville et à Saint-Cyr-la-Rivière. À La Forêt-Sainte-Croix le bas du clocher est alors voûté et l'accès aux cloches ne pouvant plus se faire de l'intérieur, on pratique dans le pignon, au dessus de la voûte, une ouverture dont l'encadrement, avec ébrasement, montre une taille indiscutablement XVI^e.

L'antériorité de ce clocher sur le bas-côté est confirmée par un examen attentif de l'insertion des nervures de la voûte de la nef et du bas-côté dans les supports. Alors que, dans les trois autres travées, les nervures des arcs pénètrent directement dans des colonnes engagées ou des piliers, dans la première travée de la nef, les nervures viennent s'appuyer sur des culs-de-lampe. Il en est de même pour le coté ouest de la seconde travée. Cette disposition indique, clairement, que les murs du clocher étaient en place lors de la construction de la nef et du bas-côté au XVI^e siècle. Ces culs-de-lampe pourraient avoir été réemployés. De facture frustre, ils sont très différents de ceux qui se trouvent dans le chœur et du visage intégré dans la griffe¹⁶ au bas d'un des piliers de la nef, qui sont datent, assurément, de l'époque de la reconstruction.

Les traces de ce clocher et ces culs-de-lampe archaïques sont un deuxième indice de la préexistence sur le site d'une église antérieure.

15. *Cartulaire de Sainte-Croix d'Orléans, op. cit.*, n°225, p. 316

16. La griffe est un ornement traditionnel, apparu avec la période romane, qui est sculpté sur un angle de la base supportant la colonne. Elles comme une signature des tailleurs de pierre, un petit témoignage lisible de leur talent, lisible, parce que placé de telle sorte qu'il puisse être vu, et non en hauteur



Cul de lampe archaïque représentant un diable (pattes triglyphes).



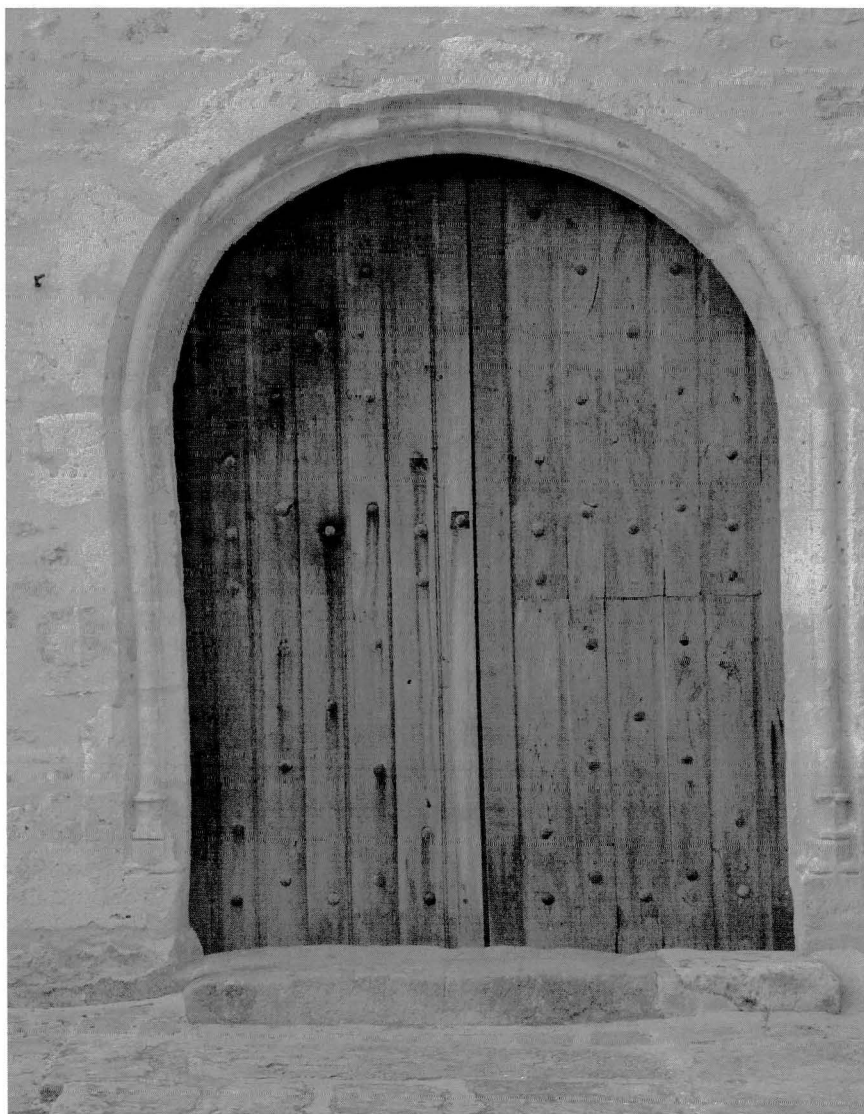
Griffe (XVI^e s.) au bas d'un pilier.

Le porche de l'église constitue un dernier indice de l'existence d'un édifice antérieur il est de style roman avec un arc en plein cintre alors qu'on pourrait s'attendre, pour une reconstruction à cette époque, à un arc en anse de panier. D'ailleurs, l'examen du porche montre bien que son encadrement extérieur ne fait pas partie de la masse du mur, mais que les pierres en ont été plaquées sur la surface du mur.

Des découvertes, faites à l'occasion de la dernière campagne de travaux sont venues confirmer l'existence d'un édifice précédent dont les vestiges auraient été, en grande partie, rasés avant l'édification de l'église que nous pouvons voir aujourd'hui

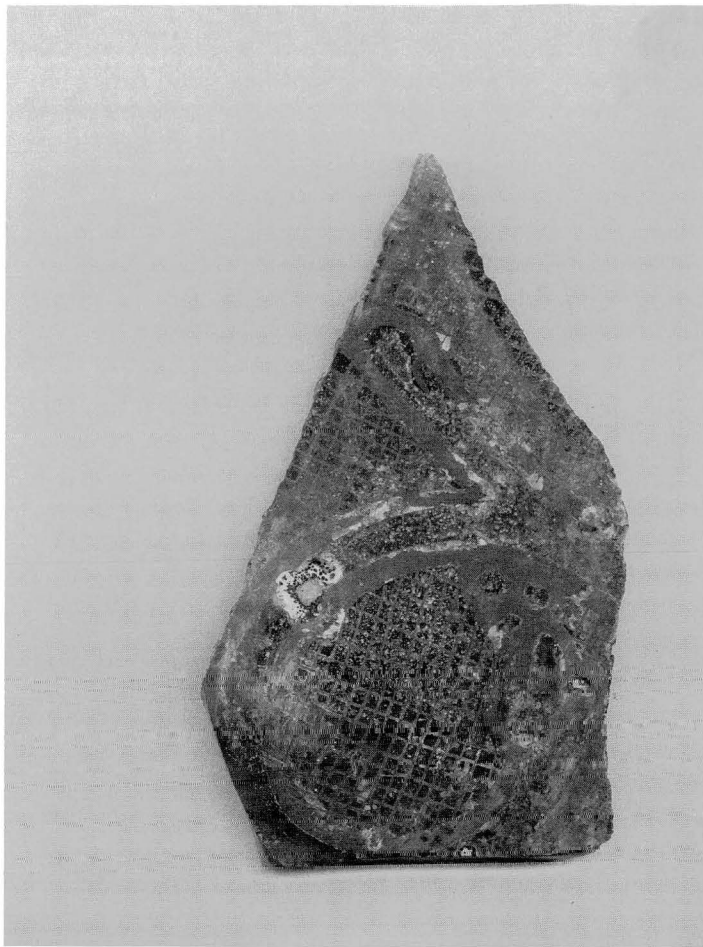
Avant la pose d'un carrelage sur le sol en terre battue, que recouvrait l'estrade placée devant le retable tridentin¹⁷ du chœur, la fouille

17. La mise en place de retable dans les églises fait suite au Concile de Trente (1545-1563), qui décida d'un certain nombre de changement dans les pratiques, instruments visibles de la Contre-Réforme. Ainsi fut décidé la systématisation du prêche en chaire et, lors de la messe, le changement de la position du célébrant, tourné vers le tombeau du Christ à Jérusalem, donc vers l'est, c'est-à-dire dos aux fidèles, alors que depuis le début du christianisme, le célébrant, derrière l'autel placé au centre du chœur ou du transept basilical, faisait face aux fidèles rassemblés. Pour dégager le chœur à l'élégante proportion, ce retable, qui occultait le tiers inférieur de la baie axiale, a été remonté sur le pignon occidental aveugle.



Le porche roman réemployé au XVI^e s.

préparatoire au coulage de la dalle a permis deux découvertes importantes ; d'une part, une pierre calcaire taillée en plein cintre, haut de l'encadrement d'une ouverture romane, sans doute étroite, dont le cintre était d'un seul bloc, selon une technique archaïque, utilisée de la fin du XI^e jusqu'au XIII^e siècle, et d'autre part, des morceaux de vitrail, épais, colorés, avec un motif caractéristique de décoration dit « grisaille en cage à mouche », qui ont été daté du XIII^e siècle par le Laboratoire de recherche des Monuments historiques de Champs sur Marne par comparaison avec un morceau de vitrail provenant de la cathédrale d'Évreux comportant ce même motif et daté de cette époque.



Morceau d'un vitrail avec décor de « grisaille en cage à mouche » (XIII^e s.).

Les travaux de restauration de l'intérieur de l'édifice ont donné lieu à d'autres découvertes.

Lors du démontage du retable et de la boiserie qui l'encadrait, d'autres découvertes ont encore été faites. D'abord, à l'intérieur de l'autel « tombeau » supportant le retable et son tabernacle, un massif polychrome, édifié avec des pierres de réemploi, portant des traces de peinture rouge, jaune, blanc ou noir, surmonté par une réserve eucharistique, caché par le retable. L'impossibilité pour le célébrant d'accéder à la réserve eucharistique sauf à devoir monter sur l'autel, indique que lors de la création de la réserve, c'est dire lors des travaux terminés en 1527, un autel de pierre ne pouvait se trouver à cet endroit. Lors de la mise en place du retable, au début du XVII^e, et pour lui servir d'appui, l'autel de pierre, qui se trouvait au centre du chœur, fut démonté et remonté (d'où le désordre de la polychromie) au fond du chœur, appuyé contre le mur. Cet autel, très simple, pourrait être l'autel d'origine, resté en place et conservé lors de la reconstruction de l'édifice au XVI^e siècle.

Mais après le démontage de ce massif de pierre, nous avons découvert sur la partie du mur qu'il masquait, et sur l'enduit d'origine (1527) des traces d'un feu de chauffage ou de cuisson, des graffitis dans une écriture datable du XVI^e siècle et des caricatures. Des traces de feu semblables ont également été observées, à l'opposé, au bas du mur pignon occidental, après enlèvement des premières couches d'enduit et de badigeon. Qui peut avoir osé faire des feux de bivouac dans une église ? Certainement pas de bons catholiques ! Ceci donne à penser que l'édifice a, peut-être, été occupé par les troupes protestantes, qui dévastèrent l'Étampois, à plusieurs reprises, lors des guerres de religion au long d'une période s'étirant sur une trentaine d'années, à partir de 1562. Cette année là, en novembre, les troupes de Condé envahirent Étampes. Pendant six semaines, elle fut occupée par les huguenots qui s'y livrèrent au pire excès. Ils avaient transformé les églises en écurie pour leurs chevaux, et s'il faut en croire une tradition fort vraisemblable, ce sont les reîtres allemands qui décapitèrent alors les admirables statues du grand portail de Notre-Dame du Port. Et ce sont, peut être, les mêmes qui martelèrent les motifs religieux des chapiteaux et clefs de voûte de l'église de La Forêt-Sainte-Croix ; à moins que ce soit les ligueurs qui pillèrent Étampes en 1589.

La société traditionnelle rurale a disparu et, avec elle, la plupart des activités des communautés paroissiales liées à l'église. Mais assurer la pérennité de ces monuments modestes relève d'un devoir civique où se mélangent le respect de la tradition et la conservation du patrimoine, en particulier dans le cas de cette église où, depuis huit siècles, les habitants de La Forêt-Sainte-Croix ont chanté leurs heurs et pleuré leurs malheurs.

ANNEXE 1 Cloches et clochers

Nous savons que l'ancien clocher du XIII^e, ou celui réédifié au XVI^e siècle sur la base de celui du XIII^e, existait encore en 1792, grâce au récit de l'astronome Jean-Baptiste Delambre, chargé par l'Académie des Sciences, dont il est membre, de vérifier la mesure de la longueur du méridien de Paris, entre Dunkerque et Perpignan, sur ordre de l'Assemblée Constituante. Delambre installa un instrument de visée dans le clocher de l'église de La Forêt-Sainte-Croix pour procéder à des mesures en visant quatre autres stations : la cheminée de la ferme de Malvoisine (près de Champcueil), les clochers des églises de La Chapelle-la-Reine et Pithiviers et la Tour Trajane à Méréville. Le texte ¹⁸ précise que, pour La Forêt-Sainte-Croix, *ce clocher est terminé par une pyramide quadrangulaire trop écrasée* (comme l'actuel clocher de Bouville) *pour y placer un instrument* et que Delambre installa sa plateforme *au dessous des cloches*. Il y avait deux petites cloches ; elles figurent sur l'inventaire des biens de la fabrique dressé en 1790 ¹⁹. Comme dans la plupart des églises, l'une fut réclamée par l'Assemblée nationale pour fabriquer des canons. Ce clocher s'effondra au milieu du XIX^e siècle. En effet, l'unique cloche restante, brisée dans la chute du clocher, fut refondue en 1858 ²⁰. Elle figure dans l'inventaire des biens affectés au culte réalisé en 1883 ²¹ ; pour son origine, il est indiqué : *avant le rétablissement du culte*, ce qui indique que, bien que refondue, elle était considérée comme datant d'avant la Révolution. Cette nouvelle cloche fut accrochée dans le nouveau clocher. Auparavant, il avait fallu reconstruire le pignon (on éleva sur l'ancien mur, conservé sur cinq mètres, un mur nettement moins épais, puisqu'il ne supportait plus le poids de la tour) et mettre en place le nouveau clocher, un petit clocher de charpente édifié à la pointe du toit, au dessus de la première travée de la nef. On fut donc obligé de modifier profondément le premier élément de la charpente pour la mise en place d'un beffroi, indiscutablement un travail du XIX^e. On accédait au beffroi par un escalier, avec un quart-tournant, qui descendait jusque dans le bas-côté. Comme il passait devant l'ancienne porte d'accès, on la mura et on boucha, également, l'ouverture permettant d'accéder aux combles et au clocher, devenue inutile ²².

18. Cahiers manuscrits conservés à l'Observatoire de Paris, rapport imprimé conservé au Conservatoire national des Arts et Métiers.

19. AD Yvelines, série Q

20. Document conservé dans les archives municipales.

21. *Idem*.

22. Ce clocher a été remanié lors des travaux de réfection de l'édifice commencés en 1902. Réinstallée dans ce clocher, la cloche se décrocha, à nouveau, en 1920, par suite de l'usure de la monture. Une cloche neuve fut livrée par un fondeur de Montargis (archives municipales) ; elle est encore en place.

ANNEXE 2
Une fresque

Une étonnante décoration murale a été mise à jour autour de la baie axiale éclairant le bas côté à l'est. Elle a, sans doute, été recouverte lors de la construction de la sacristie qui a entraîné l'obturation de cette baie. Il en reste un décor très difficile à dater, qui pourrait être le dessin préalable à une fresque non mise en couleur, sauf la tête de l'ange sommital²³.



Motif sommital de la fresque.



Décor de la fresque.

23. Pour en assurer la préservation, la fresque a été restaurée, en 2007, par Camille Falque.

Le site magdalénien d'Étiolles¹ en 2007

Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN,
Nicole PIGEOT et Yvette TABORIN
CNRS et Université de Paris I (UMR 7041)

I - Introduction

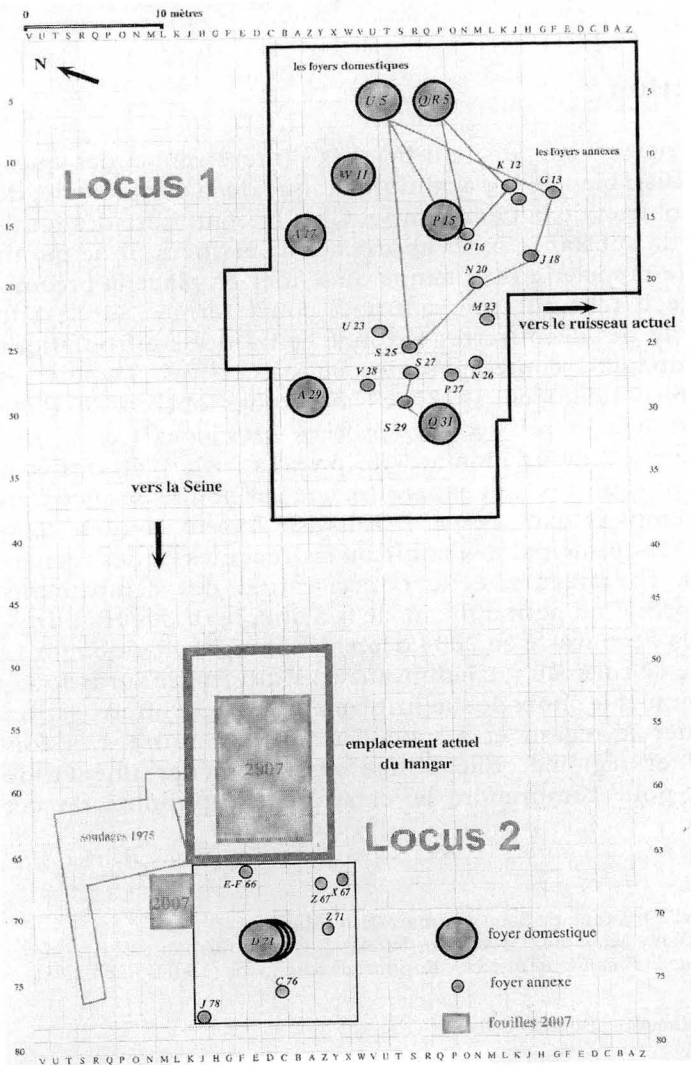
Les travaux récents sur le site d'Étiolles s'intéressent à des questions relevant aussi bien de la paléthnologie, que de la chronologie, de la paléogéographie et de la taphonomie. C'est la continuité des fouilles qui fournit la substance à ces approches diversifiées, il ne paraît pas inutile de le rappeler en ces temps où se met en place la prééminence d'une recherche sur programme à court terme. Sur le site même, la densité des découvertes a donné lieu à des confrontations entre des occupations contemporaines ou successives. Depuis les toutes premières fouilles en 1972, les recherches ont en effet été concentrées sur deux grands secteurs proches – les locus 1 et 2 – qui ont chacun livré un grand nombre de niveaux riches et stratifiés (fig. 1). Ces comparaisons font apparaître une variabilité des occupations dans le temps et dans l'espace. En saisir le sens (ou les sens) constitue l'objectif principal des publications récentes et des recherches en cours. Par ailleurs, cette concentration des campements magdaléniens près d'un petit affluent de la Seine, le ru des Hauldres, confirmée par la découverte en 2004 d'un niveau archéologique sur la rive opposée de ce ruisseau², conduit aussi à s'interroger sur la fonction de cet habitat et le choix de son implantation. Cette interrogation oblige à éloigner le regard et à travailler dans un cadre à la fois micro-régional et régional. Elle oblige aussi à mener une étude taphonomique pour comprendre le caractère exceptionnel de cet habitat.

1. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Saint-Germain-lès-Corbeil.

2. SAMZUN A., OLIVE M., CHRISTENSEN M., ROBLIN-JOUVE A., RODRIGUEZ P., *Étiolles (Essonne) « Avenue de la Fontaine au Soulier »*, Rapport de diagnostic (19/04-30/04 2004).

Les investigations en cours sur et autour d'Étiolles explorent différentes voies de recherche :

- deux études, centrées sur des unités du locus 1, prolongent des réflexions, déjà engagées dans des travaux antérieurs, sur la variabilité synchrone et diachronique des occupations. Il s'agit de l'analyse extensive du campement des habitations contemporaines U5 et P15 et de l'analyse de l'habitation W11.
- les thèmes abordés dans deux autres projets répondent à des questionnements plus récents : le premier concerne l'occupation de la vallée de la Seine autour d'Étiolles durant le Tardiglaciaire, le second l'exploitation des ressources animales.



L'emplacement des fouilles en 2007.

II - Les opérations de fouille

1 - La jonction des locus 1 et 2

L'année 2007 n'a pas démenti la densité de l'occupation dans le secteur en cours d'exploration sous le hangar. Plusieurs niveaux d'occupation y ont été découverts et étaient visibles durant cette campagne.

a - Des occupations récentes mieux conservées

En 2004 a été mis au jour un niveau appelé « niveau renne » (en raison de la présence d'ossements de cette espèce). Depuis l'année de sa découverte, nous inscrivons la poursuite de son décapage au programme de chaque campagne. Jusqu'à présent, cette opération s'est faite très progressivement car nous avons été freinés dans cette recherche par la mise au jour de niveaux sus-jacents. Cette année n'a pas fait exception.

Dans son état actuel, le niveau « renne » comprend des amas de silex associés à quelques pierres chauffées et aussi à quelques ossements

Cette situation a peu évolué en 2007. L'ensemble s'est tout de même enrichi de quelques pièces supplémentaires dont de nouveaux ossements. La présence de vestiges de faune, relativement nombreux et bien conservés (y compris des pièces fragiles comme des vertèbres), est une caractéristique de ce niveau. Elle laisse augurer de nouvelles potentialités d'études sur la chasse, domaine fort peu documenté jusqu'à présent³.

Le long de la coupe est de ce secteur a été décapé un nouvel ensemble qui se trouve à une vingtaine de cm au-dessus du niveau « renne ». Il est composé de plusieurs concentrations de silex, associées elles aussi à des ossements. Cet ensemble a également livré quelques outils en silex dont un fragment de pointe à dos. Cette armature s'ajoute aux 4 autres, de même type, découvertes les années précédentes dans des niveaux supérieurs de ce même secteur de fouilles. Ce nouvel exemplaire conforte donc l'intérêt de ce locus dans une problématique diachronique.

Toujours dans l'objectif de mieux cerner l'originalité de ces ensembles, une analyse ADN a été tentée sur un fragment de colonne vertébrale de cervidé découvert dans le niveau « renne ». Cette analyse avait pour but de préciser l'identification de ces vertèbres en connexion : renne ou cerf ? Rappelons que l'analyse isotopique, réalisée par D. Drucker⁴, et la datation de ce témoin osseux (la plus

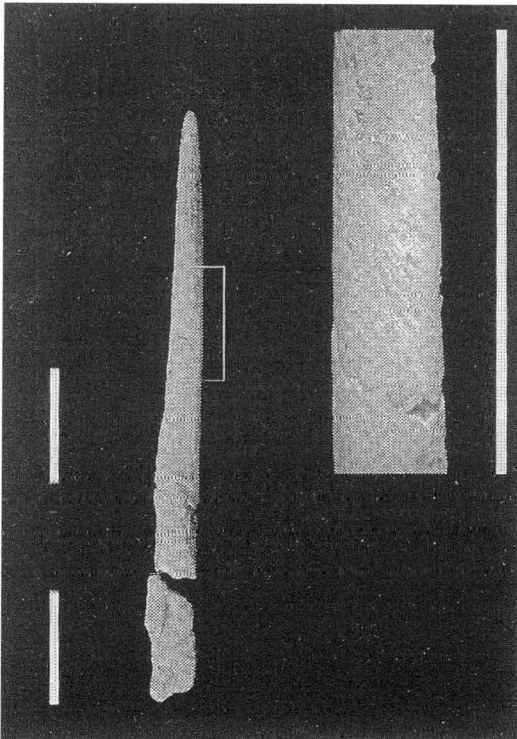
3. Voir *Infra*, chapitre IV/2.

4. *Bull. SHAEH*, 2006, p. 114-118.

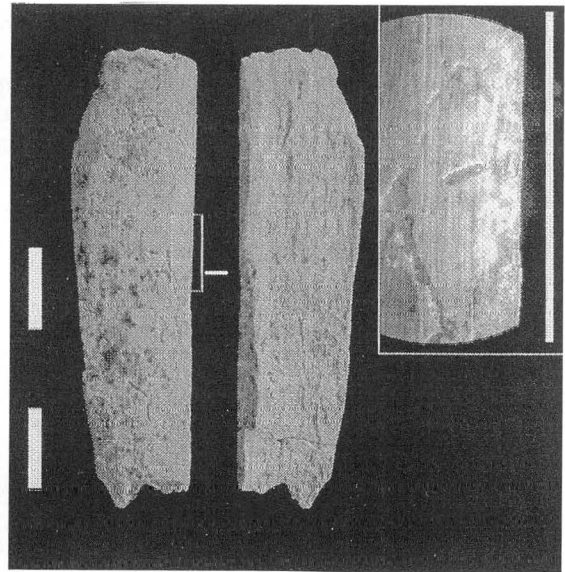
récente obtenue sur un niveau d'Étiolles : 11790 ± 60 BP) plaident plutôt en faveur de la seconde hypothèse. L'enjeu scientifique était donc de taille mais le résultat s'est avéré décevant car l'ADN ne s'est pas conservé malgré une bonne préservation du collagène. La présence du cerf dans ce niveau reste donc à démontrer.

b - De nouveaux témoins d'une activité mal connue à Étiolles : le travail des matières osseuses

D'autres découvertes ajoutent un intérêt supplémentaire à la poursuite des fouilles dans ce secteur. Il s'agit d'outils en os qui attestent décidément des meilleures conditions taphonomiques existant dans le locus 2. En effet, une présence plus abondante des restes de faune nous oblige à accorder une attention particulière à ce type de vestiges, depuis leur découverte jusqu'à leur traitement (fouille, nettoyage et consolidation). Ceci nous a permis d'observer la présence de fragments d'os travaillés, même s'ils sont encore peu nombreux (4 au total dans le locus 2).



Pointe osseuse trouvée en 2007 et détail macroscopique des stigmates de raclage
(cl. A. Barroche, M. Christensen)



Fragment d'hémi-côte avec des traces de raclage appuyé près du bord
(cl. A. Barroche et M. Christensen)

Deux nouveaux témoins ont été découverts en 2007 dont, pour la première fois, un outil. Il s'agit d'un fragment d'objet appointé fabriqué sur un petit os, probablement un stylet de petit mammifère. Cet os présente une extrémité naturellement fine qu'il suffisait de régulariser pour obtenir une pointe. Cet objet (B58 23), réduit à sa partie mésio-distale, mesure 41,4 mm de long pour une largeur maximale de 3,9 mm. Très fragile comme tous les os découverts sur le site, il a été cassé, lors du démontage, en 5 fragments dont 4 ont pu être raccordés. L'extrémité distale subcirculaire est fracturée à quelques millimètres de la pointe et présente une petite languette qui pourrait résulter de son utilisation comme objet perforant. Le fût, de section plus ou moins quadrangulaire, est couvert de nombreuses stries de raclage distribuées irrégulièrement sur les 3 faces de l'objet ; la quatrième semble être une surface naturelle sur les deux tiers, mais c'était aussi la face en contact avec le sol et elle est quelque peu altérée. La partie proximale est absente et la cassure est ancienne. Afin d'assurer une bonne conservation de cet objet en os unique à Étiolles, il a été décidé de le faire restaurer par la société "Archéomuse".

L'autre pièce est moins spectaculaire (pour Étiolles !) : il s'agit d'un fragment mésial d'hémicôte (B58 20) qui mesure 55,8 mm de long et 9,7 mm de large. Elle est cassée en 3 morceaux de dimensions inégales qui ont été recollés. Sur une des faces, elle présente quelques traces de vermiculations qui n'empêchent aucunement la lecture des stries de raclage, dont certaines témoignent d'un geste assez appuyé. Sur la face opposée, en contact avec le sol, le tissu spongieux subsiste à peine probablement pour des raisons taphonomiques liées à la position de l'objet. Malheureusement, étant donné l'état fragmentaire de cet objet, il n'est pas possible d'aller plus loin dans son analyse.

c - Une nouvelle datation au sommet de la séquence sédimentaire

En 2005, nous avons découvert un fragment de bois de cerf, juste en dessous du sol actuel, au sommet des limons beiges. Ce fragment avait été déterminé par A. Averbouh et identifié comme une base de bois de chute⁵. Un échantillon de ce bois a été envoyé pour datation 14C. La date obtenue est : Lyon-3722(GrA) 8565 ± 45 BP (âge calibré : 7604 à 7541 av. J.C.). Cette date, qui place ce témoin durant le Boréal, appelle quelques commentaires. En effet, ce résultat pourrait surprendre car les niveaux magdaléniens affleurent en surface par endroits (c'est grâce à cela que le site a2 été découvert) mais son explication reste pour l'instant très ouverte. Voici les éléments de discussion disponibles :

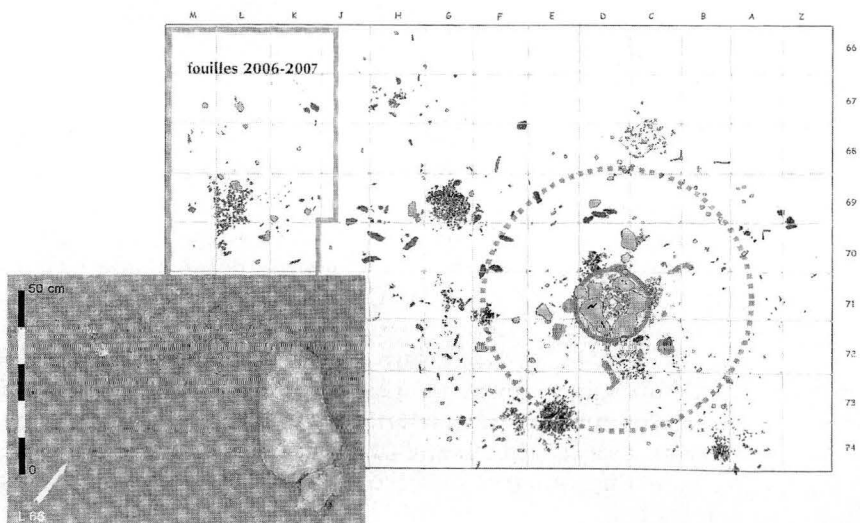
– ce bois de cerf est situé près du sol actuel, ce qui a pu entraîner un rajeunissement par pollution.

5. *Bull. SHAEH*, 2005, p. 162-165.

- il est isolé, raccordé à aucun niveau superficiel connu.
- il repose au sommet du comblement du chenal le plus récent qui a été repéré en stratigraphie. Rappelons que le niveau « renne », situé au fond de ce chenal, a été daté de 11800 BP environ.
- vers la transition fin Tardiglaciaire/début Holocène, la surface correspondant aux locus 1 et 2 a été aplanie, et les niveaux magdaléniens les plus hauts ont été tronqués. Il est donc plausible de retrouver des vestiges d'époques différentes sur cette même surface d'érosion.

2 - L'espace périphérique des habitations D71

Cette année, comme en 2006, la fouille a été concentrée sur le secteur ouest de ces habitations. On se trouve là sur un sol en fort pendage qui correspond à la berge d'un chenal, les trois habitations superposées étant installées au fond de ce chenal abandonné. Cette partie de l'unité s'avère être un secteur d'activités assez dense pour les différents niveaux D71 avec la présence d'amas de silex, de supports laminaires, d'outils, de nucléus, d'ocre et de quelques fragments d'os. Le fait remarquable cette année est le dégagement d'une grande dalle ocrée dont le sommet apparaissait l'an dernier. Cette dalle en calcaire, aux faces très régulières, porte des traces d'enlèvements à l'une de ses extrémités. Elle était associée à deux outils (1 grattoir et 1 burin).



L'espace extérieur de l'habitation D71-1 avec la dalle en calcaire fouillée en 2007.

III - Les activités de recherche

Comme cela a été rappelé en introduction, plusieurs études sont menées conjointement sur Étiolles. Nous rendons compte dans cette partie de leur état d'avancement et de leurs perspectives d'évolution. Les contributions des chercheurs impliqués dans ces différentes analyses, qui figurent au chapitre IV, complètent les résultats de ces travaux.

1 - La taphonomie des sites tardiglaciaires dans la vallée de la Seine aux environs d'Étiolles

a - Un élément d'explication de la bonne conservation du site d'Étiolles

La première phase de cette recherche menée à l'échelle micro-régionale se concluait sur le constat suivant : « À l'échelle de la vallée, une étude de terrain s'avère nécessaire pour préciser et conforter les conclusions de l'analyse archéogéographique et stratigraphique. L'étape suivante consistera donc dans une simple campagne de sondages à la tarière qui pourra combler les lacunes, notamment dans les secteurs où aucune information stratigraphique est actuellement disponible. ».

Cette seconde étape est actuellement en cours. Les premières prospections à la tarière réalisées cet été par Yann Le Jeune aidé d'Antoine Chabrol ont mis en évidence l'existence d'un dôme d'époque pléni-glaciaire, à peine visible en surface, qui a été repéré entre le site archéologique et le chenal actuel de la Seine⁶. Cette ride a en quelque sorte servi de piège à sédiments et a protégé les limons tardiglaciaires. Voilà au moins un élément qui peut expliquer la puissance de cette séquence à Étiolles et la conservation des niveaux magdaléniens.

Les prospections seront poursuivies l'an prochain pour préciser la cartographie de la terrasse tardiglaciaire.

b - Un nouvel indice d'une occupation tardiglaciaire

Un nouveau résultat vient apporter un indice supplémentaire d'une occupation tardiglaciaire dans la vallée de la Seine. Il s'agit de la datation d'un niveau archéologique mis au jour lors d'un diagnostic AFAN effectué au milieu des années 90, au lieu-dit Étiolles « Les Coudray », en aval des fouilles programmées⁷. Ce niveau avait été découvert dans une tranchée d'exploration, à 2 m. de profondeur environ, au sein d'une couche humifère. Une zone de 4 m² avait livré

6. Voir *Infra*.

7. LEGRAND Y., BRUNET P., *Étiolles Les Coudrays*. D.F.S. de diagnostic archéologique, Service régional d'archéologie d'Ile-de-France, 994, 20 p.

des silex taillés (175 artefacts) associés à des charbons de bois et à quelques esquilles osseuses brûlées. Ce sont ces restes osseux qui ont servi à la datation.

À l'époque, cet ensemble, composé de nombreux éclats, de 2 nucléus et quelques outils (3 lamelles à dos, 1 burin, 2 lames retouchées, 1 perçoir, 1 éclat retouché) avait été attribué par Y. Le Grand à un « mésolithique ». Il s'agissait d'une attribution par défaut et cet auteur insistait bien sur l'absence de caractère affirmé de cet assemblage faute d'éléments clairement diagnostiques. La matière première – des petits galets alluviaux – était bien différente des grands blocs de silex tertiaire exploités par les Magdaléniens d'Étiolles.

Or, la datation obtenue, LY-3723(GrA) : 10620 ± 50 BP [cal BP 12650-12785 à 1 sigma], vieillit ce niveau et le situe fin Allerød/ début Dryas récent. L'intérêt de cette date est double, à la fois local et plus général :

- comme nous le précisions plus haut, il ajoute un point supplémentaire sur la carte des occupations tardiglaciaires dans la vallée de la Seine autour d'Étiolles,
- les sites rattachés à la phase ultime du Tardiglaciaire sont peu nombreux et, dans ce contexte, toute nouvelle donnée est bonne à prendre. Ajoutons à cela que le matériel lithique récolté bénéficie de bonnes conditions de conservation comme l'attestent l'aspect des pièces, la réalisation de remontages et l'état des charbons.

Cette nouvelle information confirme donc l'importance de ce secteur de la vallée de la Seine pour l'étude du Tardiglaciaire. Elle signifie que des possibilités de découverte existent encore aux environs d'Étiolles (le sol dans lequel se trouve ce niveau a été repéré sur une surface de près de 2000 m²) et souligne l'utilité de poursuivre cette recherche taphonomique.

2 - *L'exploitation des ressources animales*

La meilleure conservation des vestiges osseux dans le locus 2 de fouilles ouvre de nouvelles perspectives d'étude sur l'ensemble de la chaîne de traitement des ressources animales. La reprise de l'analyse de la faune de ce locus par O. Bignon fait état de ces meilleures conditions taphonomiques et de ce qu'elles autorisent⁸. Les découvertes de cette année montrent que le contexte est autant favorable dans le secteur en cours de fouilles. Les ossements y sont bien plus abondants et, aussi, on commence à trouver des traces plus nombreuses du travail des matières osseuses. Le bilan est encore modeste mais il

8. Voir *Infra*.

devient maintenant possible de consacrer un paragraphe plus consistant à une activité jusque là très discrète sur le site.

Par ailleurs, A. Averbouh et M. Christensen ont entrepris une analyse technologique de l'ensemble des bois de renne découverts à Étiolles. Une étude préliminaire a été présentée dans le rapport de l'année 2005⁹. La lecture des pièces qui portent des stigmates techniques nécessite une restauration préalable qui est en cours. Les premiers résultats de ce travail effectué sur 3 pièces du locus 1 sont exposés en seconde partie¹⁰. Ils confirment la présence de traces techniques sur ces bois et en précisent la nature.

Ces interventions apportent aussi une information fort intéressante puisqu'il s'agit d'une indication de saisonnalité : un des bois restaurés pourrait en effet appartenir à un animal abattu entre la fin de l'été et le début de l'automne. Deux données étaient jusqu'à présent disponibles, obtenues à partir de restes de jeunes chevaux provenant d'autres niveaux. Ces chevaux donnaient une même indication saisonnière : fin hiver-début printemps.

Ainsi l'interprétation faite à partir du bois de renne – si elle se confirme – soulève une série d'interrogations sur cet habitat :

- les occupations pouvaient-elles s'étendre sur plusieurs saisons (début automne-fin hiver, voire plus longtemps encore) ?
- correspondre à des saisons différentes (comme à Pincevent¹¹ par exemple¹²) ?
- les stratégies de chasse différaient-elles selon les saisons ?

La réponse est pour l'instant prématurée. On peut espérer que la meilleure conservation de la faune dans le locus 2 apportera de nouveaux éléments de discussion.

3 - L'analyse du campement des habitations U5 et P15

Après la campagne de fouilles, une dizaine de jours ont été consacrés à la réalisation de remontages de silex appartenant à ce niveau. Cette étude est effectuée par M. Olive et N. Pigeot. Nous procédons de proche en proche et, cette année, ce travail a débuté par les remontages des concentrations situées au sud-ouest du foyer S25 (bandes de mètres 26-30) qui est l'une des unités annexes de ce campement (fig. 10).

9. *Bull. SHAEH*, 2005, p. 162-170.

10. Voir *Infra*.

11. Seine-et-Marne, Montereau-Fault-Yonne.

12. JULIEN M., « À la recherche des campements d'hiver dans le Magdalénien du Bassin parisien », in M. Olive, B. Valentin (dir), *Variabilité des habitats tardiglaciaires dans le Bassin parisien et ses alentours : quelles significations ?* Actes de la table-ronde, Séance de la SPF du 23 novembre 2005, 2006, p. 695-709.

Les ensembles remontés les plus importants (une douzaine) révèlent que ce secteur était surtout un lieu de mises en forme de nucléus parmi lesquelles se trouvent plusieurs tentatives peu efficaces qui montrent des traces de percussions très violentes.

Ce travail sera poursuivi l'an prochain avec les remontages des mètres carrés entourant le foyer S25.

4 - L'analyse de l'habitation W 11

Stratigraphiquement, cette habitation du locus 1 succède à l'unité U5 (déjà publiée par N. Pigeot, 1987) dont elle n'est séparée que par une vingtaine de centimètres de sédiments. Elle présente une structuration générale de l'espace très comparable, avec un cercle de dalles, un grand foyer pierreux central et des amas extérieurs. La qualité des débitages laminaires est un autre élément de rapprochement entre ces unités. Cependant, son organisation apparaît plus clairement lisible comme si elle correspondait à une occupation de plus courte durée. La comparaison des données quantitatives est plus ambiguë : un nombre inégal de produits lithiques (13 000 silex en W11 pour 21 600 en U5) pour un nombre identique de nucléus (70 nucléus en W11 pour 71 en U5) et un fort contraste dans l'outillage façonné puisque W11 se caractérise par une quasi-absence de supports façonnés (alors que U5 en a livré 500 dont la moitié de lamelles à bord abattu).

L'analyse des nombreux débitages effectués dans cette habitation (une cinquantaine de nucléus remontés) est achevée. La synthèse des résultats est en cours.

IV - Résultats des études récentes

1 - Étude de l'environnement stratigraphique du site d'Étiolles

Yann LE JEUNE et Antoine CHABROL
SRA Nantes

a - Objectifs

Le site d'Étiolles se place dans une séquence tardiglaciaire limono-sableuse dont la datation reste encore difficile à préciser et dont la qualité de conservation, liée semble-t-il à un très fort taux de sédimentation, reste à expliquer. Pour comprendre la taphonomie du site, il convenait dans un premier temps de replacer la séquence tardiglaciaire d'Étiolles dans un cadre stratigraphique plus large et notamment de décrire sa relation avec les dépôts et les incisions holocènes.

b - Méthodes

Nous avons réalisé une prospection à l'aide d'une tarière à main sur les terrains se plaçant entre le site et la Seine (fig. 1). Ces observations ponctuelles ont ensuite été replacées dans l'espace afin d'établir une coupe schématique permettant d'appréhender les relations topologiques entre le fleuve, la séquence holocène et la séquence tardiglaciaire.

c - Résultats

Trois ensembles sédimentaires distincts ont été identifiés.

– La grave supposée pléniglaciaire

Ces niveaux de graviers décimétriques ont constitué nos surfaces d'arrêt lors de nos prospections à la tarière. Cependant, lorsque ces niveaux sont proches du sol actuel, beaucoup de graviers se retrouvent en surface. Aussi, la localisation du contact entre cet ensemble et la surface est-elle facile à repérer dans les champs proches du site. Les niveaux de grave situés immédiatement sous les séquences limoneuses tardiglaciaires sont classiquement attribués au pléniglaciaire.

– La séquence limoneuse tardiglaciaire

Ce sont les limons qui contiennent les niveaux magdaléniens. Il s'agit de limons sableux pulvérulents, présentant parfois des lentilles de graviers plus ou moins importantes, souvent riches en poupées de calcites et autres formes de calcitisations.

– La séquence limono-argileuse de la fin de l'Holocène

Cette séquence principalement limono-argileuse est typique des faciès de limons de débordement que l'on rencontre couramment dans les fonds de vallée. On observe ici deux variations typiques dans ces dépôts : un faciès plus oxydé (débordement) et un faciès plus réduit indiquant un dépôt en eau. Lors de nos investigations, nous avons repéré au sein de cette séquence plusieurs paléosols holocènes, parfois riches en charbons, qui mériteraient un meilleur échantillonnage. Cette séquence est limitée au nord par la ride pléniglaciaire qui semble avoir, telle une « digue », en partie protégé la séquence tardiglaciaire.

d - Perspectives

Lors des prochaines campagnes, nous allons poursuivre l'exploration des séquences identifiées et tenter de les spatialiser en utilisant les données topographiques à notre disposition (MNT). En effet, bien que la « terrasse » tardiglaciaire soit ici fort peu marquée, il semble possible d'en estimer la superficie en couplant des vérifications à la tarière et des mesures altimétriques serrées.

2 - Premières observations sur la faune du locus 2 d'Étiolles

Olivier BIGNON
UMR 7041

Introduction

Cette étude fait suite à un premier examen global réalisé par F. Poplin¹³ sur les vestiges de faune des habitations D71 du locus 2. Cette étude prend en compte les vestiges appartenant aux trois niveaux d'occupation, organisés autour du foyer D71 (D71-1, D71-2, D71-3), ainsi que ceux rapportés à un autre niveau sous-jacent (niveau « inférieur », initialement nommé « lucarne »). Les objectifs de nos observations préliminaires, développées ci-dessous, se concentreront essentiellement sur :

- la représentation de la faune chassée des Magdaléniens ;
- les caractéristiques taphonomiques globales de ces ensembles fauniques.

a - Représentation animale

Analysant la teneur du spectre de faune pour l'ensemble des niveaux D71-1, 2 et 3, on note, d'emblée, que la diversité des taxons représentés est très faible, mais que l'on retrouve les deux animaux systématiquement découverts dans les faunes magdaléniennes du Bassin parisien¹⁴ (Bignon, 2006) : le renne (*Rangifer tarandus*) et le cheval (*Equus caballus arcelini*, sensu lato). Aux côtés de ces grands herbivores, on retrouve un vestige de lièvre et quelques rares témoins d'un rongeur non déterminé. Ce spectre faunique est très largement dominé par les témoins de renne, ce que l'on retrouve logiquement dans les trois niveaux

D71, comme nous le verrons plus loin. Le cheval n'est représenté que dans le niveau D71-1, mais il l'est de façon exceptionnelle avec la découverte des quatre premières vertèbres cervicales en connexion, posées à l'intérieur du foyer D71.

Autre point remarquable : le taux de détermination spécifique est significativement élevé puisqu'il dépasse 57 % des témoins osseux découverts. En outre, les 18 témoins de faune rapportés au niveau « inférieur » confirment la forte présence du renne dans l'ensemble des niveaux d'occupations du Locus 2.

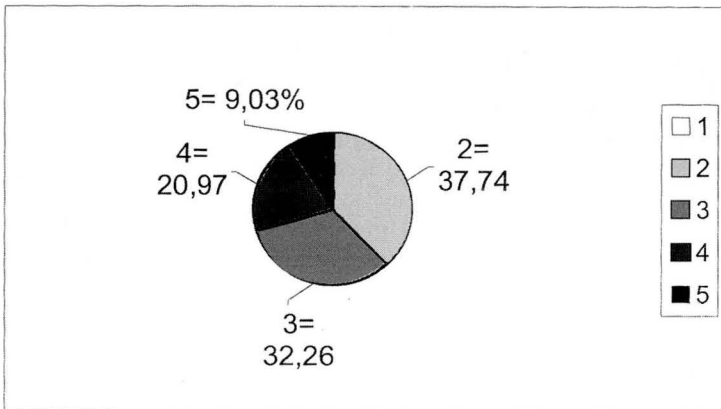
13. POPLIN F., « La faune », in Y. Taborin, M. Olive, N. Pigeot, M. Christensen. *Étiolles. Rapport triennal 1998-2000*, SRA Ile-de-France, 2000, p.18-19.

14. BIGNON O., « De l'exploitation des chevaux aux stratégies de subsistance des Magdaléniens du Bassin parisien », *Gallia préhistoire*, 48, 2006, p. 181-206.

b - Observations taphonomiques générales des niveaux D71-1, 2 et 3

Nous traiterons, à l'aide des principaux descripteurs taphonomiques, des processus de préservation (qui interviennent principalement avant enfouissement) et de conservation (qui opèrent après enfouissement). Le détail de nos observations pour chacun des niveaux nécessitant plus d'approfondissement, ce rapport s'attachera à décrire un bilan taphonomique global de ces ensembles. Contrairement à ce qui a été observé dans le locus 1, la taphonomie de la faune des niveaux D71 du locus 2 est bonne, comme le taux de détermination pouvait déjà le laisser penser.

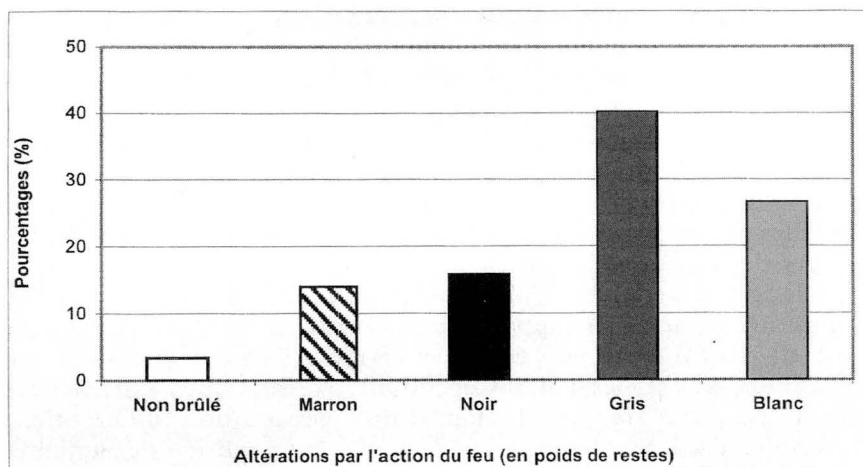
On peut tout de suite signaler qu'aucune trace d'activité des carnivores n'a été identifiée sur ces témoins de faune. Commençons l'étude de la préservation des vestiges fauniques par les traces de *weathering*. De telles traces correspondent à la décomposition des matières osseuses par des phénomènes physico-chimiques, intervenant notamment lors de leur exposition à l'air libre, et aussi lors de l'enfouissement. S'agissant des témoins rapportés aux niveaux D71, il faut noter que seul un tiers d'entre eux est assez significativement altéré, ce qui correspond aux stades 4 et 5. Cependant, il ressort que l'essentiel des traces de *weathering* est le fait d'une dessiccation différentielle provoquée par l'action du feu, et donc de l'intervention des activités anthropiques liées à l'activité du foyer D71.



Proportions des stades de weathering dans les niveaux D71-1, 2 et 3.

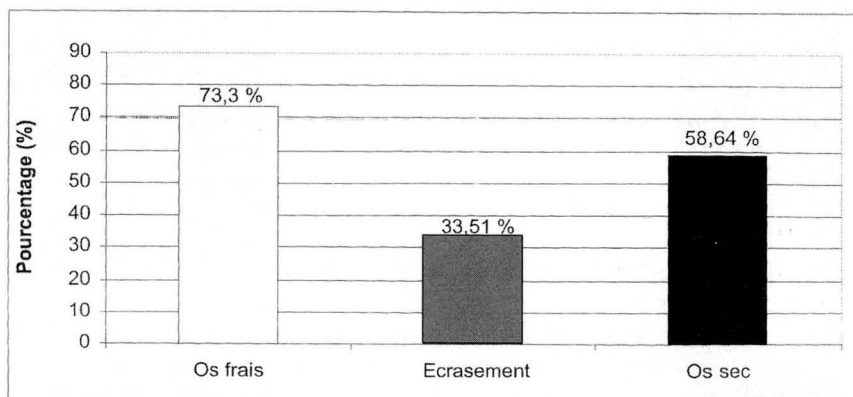
Cette observation est confirmée par la présence presque systématique de traces de l'action du feu sur les témoins osseux (fig. 4). Seuls 3,4 % des témoins de faune ne semblent pas avoir été soumis à ce type

d'altération. Au contraire, 66,67 % (ceux qui sont grisés ou blanchis) ont subi une chauffe soit très intense et brève, soit au contraire particulièrement prolongée. Au regard de ces données, les altérations limitées à une dessiccation, relevées plus haut, peuvent apparaître comme relativement modérées.



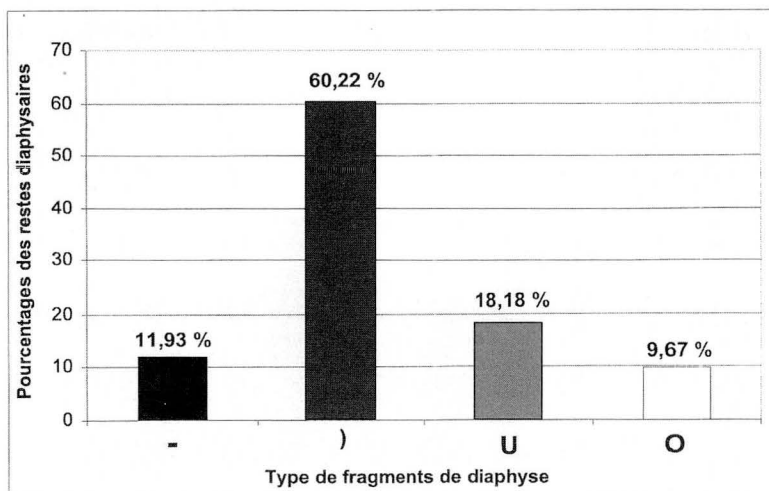
Altérations des différentes traces liées à l'action du feu dans les niveaux D71-1, 2 et 3 (en poids de restes).

Parallèlement, ces phénomènes ne semblent pas avoir entraîné une réduction importante des témoins osseux (fig. 5). Selon les classes de taille que nous avons appliquées, plus de la moitié des restes fauniques appartiennent au moins au module C (3x6 cm) et seuls 15 % sont de taille très réduite (A). Presque les trois quarts des fragments de diaphyse (n=191) portent les stigmates d'une fracture sur os frais (fig. 6) ; pour autant, presque 60 % présentent aussi des caractéristiques de fragmentations sur os sec et un tiers d'entre eux ont été écrasés. On peut se demander si l'importance de la pression sédimentaire ne serait pas à l'origine de ce dernier phénomène. Ces fragmentations ne semblent que très modérément liées à la fouille et au prélèvement des témoins puisque seuls 14,6 % de l'ensemble des ossements portent des marques de fragmentations fraîches.



Fracturation-fragmentation des témoins osseux des niveaux D71-1, 2 et 3.

L'intégrité relative des témoins de faune souligne la bonne conservation généralement constatée. Seuls 11,93 % des fragments de diaphyse ont une morphologie de type « baguette » (« - », sur le tableau) qui accompagne le plus souvent une altération prononcée en terme de *weathering*. Au contraire, 18 % des témoins ont conservé au moins la moitié de la circonférence des diaphyses (« U ») et presque 10 % ont des circonférences entières, le plus souvent des extrémités proximales ou distales (« O »). Ainsi, 60 % des fragments de diaphyses sont représentés par des éléments n'ayant qu'une courbe partielle de la circonférence initiale («) »). S'ajoute à cela une altération par les racines des surfaces osseuses significativement très faible : plus de 75 % des ossements ont tout au plus quelques rares traces.

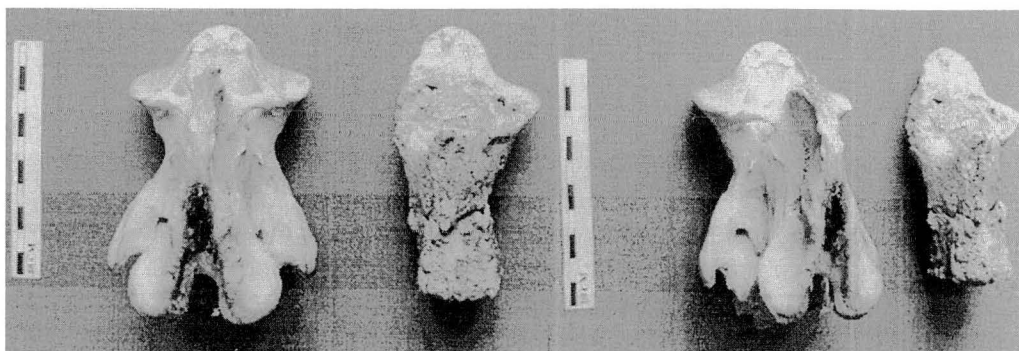


Intégrité relative des fragments de diaphyse.

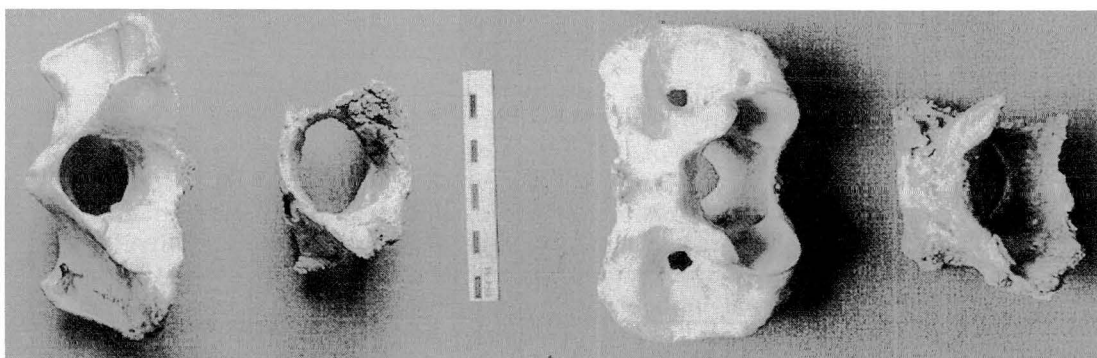
c - Restauration des vertèbres cervicales de cheval du niveau D71-1

La découverte des vertèbres de cheval en connexion, à l'intérieur du cercle de pierre qui délimitait le foyer D71, est tout à fait spectaculaire et remarquable. Spectaculaire d'abord, parce que ces éléments du squelette sont composés essentiellement d'os spongieux et que leur conservation témoigne de conditions taphonomiques particulièrement favorables. Ensuite, cette découverte révèle un geste singulier, inédit dans le Bassin parisien. Ce geste peut être qualifié de dépôt, terme qui laisse l'interprétation ouverte. En effet, la question qui se pose immédiatement celle d'un possible lien entre la présence de ce cou de cheval et les gravures désormais célèbres de chevaux et de rennes sur l'une des pierres du foyer D71. Quelle que soit la nature de cette relation (fortuite ou non) avec le galet gravé, on reste tenté de voir dans ce dépôt une volonté particulière dont le sens est cependant délicat à déterminer. Signalons tout de même qu'il a été effectué après que le foyer a cessé de fonctionner et postérieurement à l'occupation de l'habitation D71-1 puisque le cou de cheval reposait sur une épaisseur de sédiment stérile au sein de la cuvette. Cet intervalle temporel, probablement de courte durée, n'invalide pas cependant l'hypothèse d'une corrélation entre ces deux témoins singuliers puisque les plus grandes dalles de bordure du foyer restaient tout de même visibles.

Afin de sauvegarder ces témoins et de les analyser plus en détail, nous avons entrepris de dégager et de consolider ces pièces osseuses. Notons tout de suite que la consolidation a été effectuée en utilisant le polyvinyle Rhodopas, dilué à environ 20 % avec de l'acétone (1 volume de billes de Rhodopas pour 4 volumes identiques d'acétone). Effectivement, depuis leurs prélèvements en bloc qui datent de plusieurs années, ces éléments fauniques ont eu le temps de se dégrader en raison d'un conditionnement insuffisant et des multiples transports dont ils ont fait l'objet. Pour l'atlas et l'axis, la méthode qui a été mise en place fut une consolidation par étapes successives de toutes les surfaces fraîchement dégagées du bloc sédimentaire, jusqu'à la disparition totale de ce dernier. La comparaison avec des pièces anatomiques homologues (Cheval de Przewalski) témoigne de l'altération qu'ont pu subir ces témoins archéologiques depuis leur découverte.



Photographie de l'atlas de cheval du foyer D71 (1^{ère} vertèbre cervicale) et un atlas d'un cheval de Przewalski (*Equus przewalskii*) : vue dorsale (à gauche), vue latérale gauche (à droite).



Photographie de l'axis de cheval du foyer D71 (2^e vertèbre cervicale) et un axis d'un cheval de Przewalski (*Equus przewalskii*) : vue caudale (à gauche), vue ventrale (à droite).

Cette démarche n'a pu aller jusqu'à son terme pour les autres vertèbres cervicales 3 et 4 car ces éléments étaient particulièrement fragiles. Dans la mesure du possible nos travaux de restauration se sont limités à nettoyer les surfaces émergentes du bloc sédimentaire et leur consolidation. C'est au cours de ces opérations qu'il est apparu qu'un fragment de processus articulaire crânial de la 5^e vertèbre était toujours en connexion avec son processus articulaire caudal de la 4^e ! Malheureusement, le bord de fracture de ce processus articulaire crânial est trop dégradé pour identifier l'action technique qui a permis de séparer ces vertèbres en connexion du reste du rachis (sciage ou coup lancé avec un tranchant robuste). Toutefois, cette observation invite à une petite discussion pour tenter d'expliquer ces connexions

anatomiques. En effet, cette encolure de cheval, avec ces quatre premières vertèbres cervicales en connexion, associées à ce processus de la 5^e également en position anatomique, semble indiquer qu'elles étaient toujours reliées entre elles par des tissus organiques, vraisemblablement jusqu'au moment de l'enfouissement. Mais, ce dépôt était-il une encolure de cheval « entière », c'est-à-dire avec toute sa viande, ou bien la connexion anatomique était elle seulement assurée par les seuls ligaments après prélèvement des tissus musculaires ?

Malheureusement, les actions techniques ne peuvent être identifiées sur ces témoins archéologiques car notre restauration est intervenue trop tard. Malgré tout, il faut remarquer que chez le cheval, l'encolure est le segment anatomique le plus riche en viande avec la région du haut de cuisse (coxal et fémur). Ainsi, qu'il ait été ou non encore recouvert de toute sa masse musculaire, les Magdaléniens ont clairement fait ici le dépôt d'une pièce « riche » d'un point de vue alimentaire.

d - Perspectives

Les conditions taphonomiques qui ont présidé à la conservation des témoins de faune des niveaux des habitations D71 peuvent être considérées comme favorables. Nos observations semblent indiquer que ces niveaux sont assez clairement les mieux conservés du gisement d'Étiolles, du point de vue archéozoologique. Cette conclusion ouvre, de ce fait, d'importantes perspectives pour l'étude de ces ensembles archéologiques, mais plus généralement pour les futures découvertes du locus 2, décidément plus généreux que le locus 1 pour les vestiges osseux.

Ainsi, pour les niveaux D71-1, 2 et 3, nos objectifs à venir s'intéresseront à mieux saisir les dynamiques spatiales liées au traitement des rennes dans l'espace de l'occupation. De cette manière, pour la première fois à Étiolles, l'étude de la faune aura sa place dans l'interprétation de ces occupations. Cela est d'autant plus intéressant que les niveaux D71 montrent une bipolarisation fonctionnelle de l'espace de part et d'autre du foyer domestique central, semblable à celle mise en évidence dans d'autres habitations d'Étiolles. Ces recherches sur l'analyse spatiale des témoins de faune devraient donc autoriser une certaine modélisation, tenant compte de la variabilité des niveaux 1, 2 et 3, et applicable potentiellement à d'autres unités domestiques. Finalement, ces travaux pourraient être comparés aux analyses de même type, réalisées dans d'autres sites magdaléniens du Bassin parisien, notamment les différentes configurations observées à Pincevent.

Également dans une perspective comparatiste, l'aspect économique de l'abattage des rennes sera plus particulièrement intéressant à

mettre en évidence. Les questions d'âge, de sexe-ratio (équilibre entre les individus mâles et femelles), de saisonnalité et du nombre d'animaux abattus doivent permettre d'aborder les questions de tactiques de chasse. A l'issue de ces études, il sera intéressant de voir comment ces pratiques de chasse s'articulent avec les stratégies socio-économiques mises en oeuvre par les Magdaléniens du Bassin parisien¹⁵. Certaines étapes relatives aux processus de traitement des carcasses semblent même être en mesure d'être décrites, au moins partiellement, à partir des traces de désarticulation et des points d'impact laissés sur les os longs. Enfin, sur le plan paléoécologique, les analyses de micro-usure dentaire des rennes (pour reconstituer le régime alimentaire) et l'analyse biométrique de ces individus devront être comparées avec d'autres collections magdaléniennes importantes du Bassin parisien, comme celles de Pincevent et de Verberie¹⁶.

3 - Restauration des bois de rennes : bilan des premières interventions

M. CHRISTENSEN, C. ABALLEA, A. AVERBOUH
(CNRS – UMR 6636), M. BOUCHARAT

Trois fragments de bois ont été confiés aux restauratrices M. Boucharat et C. Aballéa afin d'améliorer la lisibilité des surfaces susceptibles de présenter des stigmates techniques liés à leur transformation. En effet, celle-ci est aujourd'hui rendue très difficile. La composition et la structure des pièces sont très altérées. Leur état de conservation a nécessité l'emploi de consolidant pour permettre leur démontage. La résine est souvent présente en épaisseur à la surface et a localement aggloméré des sédiments. De plus, elle a pris un aspect brillant et jauni, masquant totalement ou partiellement des stigmates techniques.

Cette première intervention, qui a eu lieu en décembre 2006, avait pour but d'améliorer la lisibilité et la consolidation des pièces pour permettre leur analyse technique. Ce travail fastidieux et long est malheureusement coûteux, nous avons par conséquent fait le choix, en collaboration avec C. Aballéa et M. Boucharat, de ne pas restaurer ces objets dans leur totalité, mais de cibler l'intervention sur des zones considérées sensibles à l'issue des premières observations technologiques de ces pièces. L'ensemble des pièces provient des fouilles du Locus 1. Il s'agit du bois P31.22 (niveau Q31), de la partie basilaire Y33.1 (niveau A29) et d'une baguette T28 1024 (niveau U5/P15).

15. BIGNON O., *op. cit.*

16. Oise

Les opérations de restauration

Celle-ci a consisté à nettoyer les surfaces, en éliminant les épaisseurs de la résine et les amas de sédiments agglutinés, au moyen de compresses d'un solvant à base d'acétate d'éthyle. Le temps d'application était au minimum de 15 minutes. Cette étape a été suivie d'un nettoyage aux cotons-tiges imbibés du même solvant, opération faite sous loupe binoculaire. En outre, et pour la baguette uniquement, il a été procédé à l'élimination des anciennes traces de collage à l'aide de compresses d'éthanol afin de ramollir la colle qui a ensuite été supprimée mécaniquement à l'aide d'un scalpel. Les objets ont ensuite été consolidés, partiellement ou totalement dans le cas de la baguette, à l'aide d'une résine (Rhodopas M, polymère à base d'acétate de vinyle, concentré à 5 % dans l'acétate d'éthyle) qui ne modifie pas leur aspect, et reste stable dans le temps. Les fragments de baguette ont été recollés au Paraloid B44 (résine synthétique à base de méthacrylate de méthyle) dilué dans l'acétate d'éthyle.

L'analyse technologique

- La matrice P31 22

Lors de la première analyse, il a été mis en évidence un débitage d'au moins une large baguette sur la face latérale interne de ce bois. Les stigmates techniques étaient masqués par les sédiments et altérés, mais la conformation générale de la zone d'arrachement du support évoquait une extraction par rainurage longitudinal convergent, procédé classiquement utilisé au Magdalénien. Il est possible qu'une deuxième baguette ait été en cours d'extraction sur la face externe, mais l'état de conservation de cette matrice ne permet pas de l'affirmer.

Sur ce bois cassé en deux, il a été décidé de limiter la restauration à deux zones sensibles technologiquement : la première sur la face latérale interne au niveau des stigmates vestigiels de rainurage et la deuxième sur la face latérale externe où une possible rainure avait été localisée. L'intervention a permis de confirmer l'existence d'une extraction de baguette sur la face latérale interne par rainurage convergent (fig. 1). Une seconde extraction avait été envisagée sur la face latérale externe : en fait la dépression s'est révélée correspondre à une empreinte de vaisseau d'irrigation du velours.

- Le déchet basilair Y33 1

Cette pièce présentait sur la perche A, au-dessus de l'andouiller d'oeil, des stigmates d'un tronçonnage par entaillage bifacial ou périphérique en percussion lancée tranchante. Le nettoyage et la

restauration de cette zone ont permis de confirmer l'existence de ces stigmates, et surtout de préciser qu'il s'agit d'un entaillage bifacial conduit à partir des faces latérales interne et externe (fig. 2). Sur la face postérieure du bois, on observe une nette interruption entre les deux gorges. La perche a ensuite été détachée par une percussion probablement diffuse comme en témoignent les pans de fracture en dents-de-scie. Ces précisions ne permettent pas pour autant de connaître l'objectif de cette opération : soit elle correspond à un débitage par segmentation dont l'objectif est de produire un ou des supports en volume, soit il s'agit seulement de séparer le bois du crâne sans autre objectif. De possibles signes de nécrose annonciateurs de la séparation du bois (au niveau du médaillon) et du crâne (au niveau du pédicule) semblent présents même si la ligne de nécrose reste encore difficile à voir. Malgré une petite incertitude, cette observation est intéressante, dans le cas des occupations d'Étiolles, car elle permet d'apporter une indication saisonnière. En effet, la présence d'une ligne de nécrose signifie que les animaux qui portaient ces bois ont été, s'il s'agit bien de mâles, – ce qui pourrait être le cas de ce bois de moyen-gros module – abattus entre la fin de l'été et le début de l'automne selon le calendrier établi par Bouchud (1966).

- *La baguette T28 1024*

Il s'agit sans doute d'un support type baguette cassé en 4 fragments. Les bords de cette pièce étaient assez peu lisibles, mais un sillon présent sur le bord gauche pouvait correspondre à un sillon de rainurage. Une des extrémités de ce fragment présente une délinéation irrégulière en dents-de-scie qui pouvait correspondre à des traces d'arrachement du support en fin d'extraction. Étant donné la petite dimension de cette pièce, elle a été entièrement restaurée.

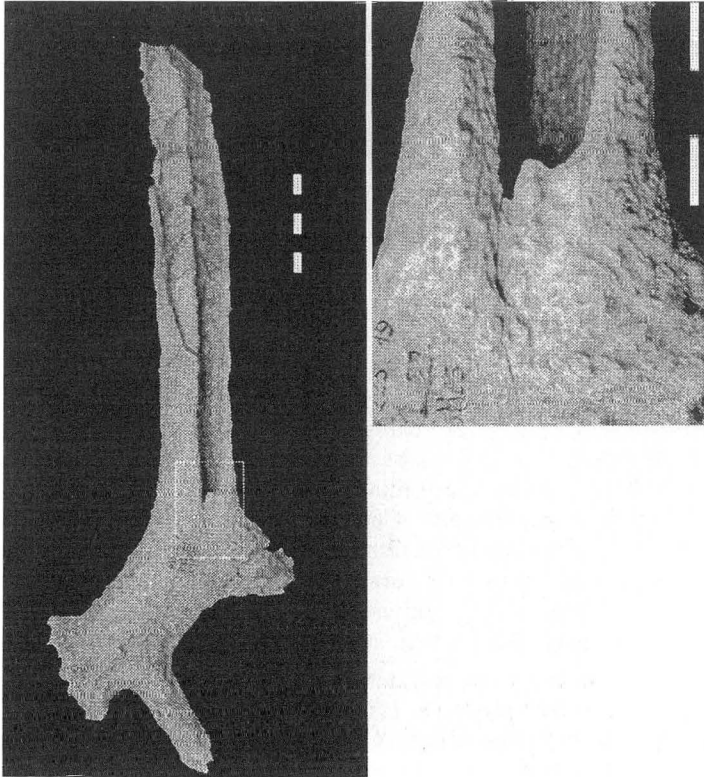
Techniquement, la présence d'un sillon de dérapage a été confirmée par cette intervention qui a aussi permis de mettre en évidence des stigmates insoupçonnés d'entaillage à l'extrémité en dents-de-scie qui étaient invisibles auparavant. Cette nouvelle observation permet de confirmer que cette baguette est issue d'un débitage par extraction par un procédé de double rainurage parallèle et que le détachement a été fait par une percussion tranchante, insuffisamment creusée, avant de procéder à l'arrachement du support de sa matrice.

Cette première restauration des vestiges en bois de renne d'Étiolles a été une action très positive. L'intervention a permis une meilleure lecture technique de ces objets. Cette restauration ponctuelle n'assurera malheureusement pas leur conservation totale ; ils resteront fragiles en raison leur constitution et devront être manipulés avec attention. Espérons que le futur nous permettra de trouver les moyens

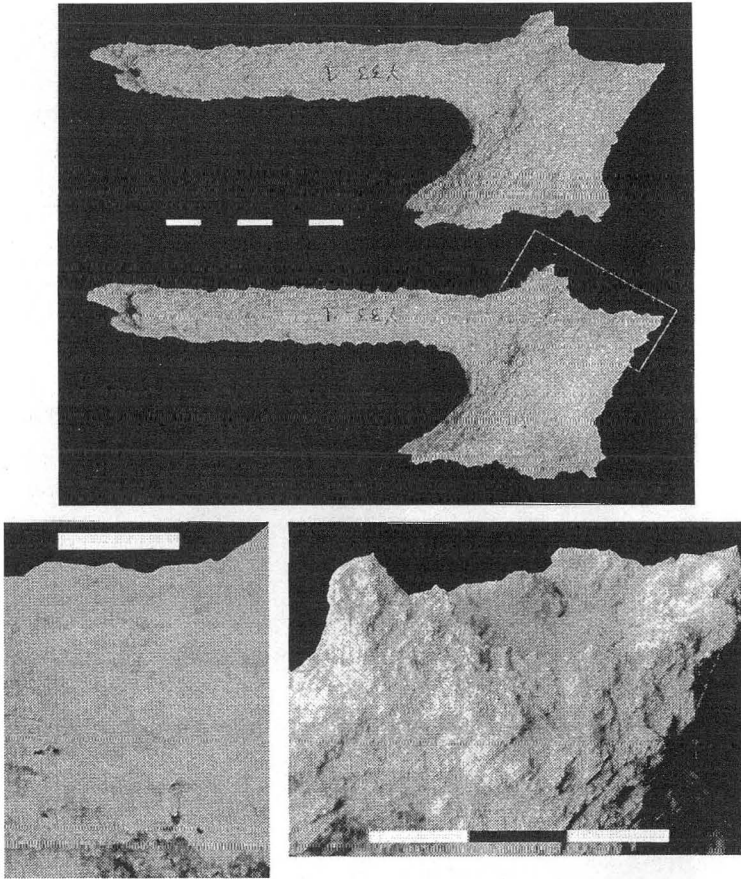
financiers pour mener à bien une conservation plus importante des bois de renne d'Étiolles.

En attendant, et toujours dans une perspective de compréhension technique, nous continuerons ces restaurations ponctuelles sur d'autres pièces. Il a été décidé de continuer l'intervention :

- sur la matrice P31 22 afin de vérifier la présence éventuelle d'une zone d'arrachement sur la face supérieure à la base de l'andouiller de glace ; de stigmataes d'un débitage par segmentation au niveau de l'extrémité de l'andouiller d'oeil ainsi qu'une éventuelle ligne de nécrose à la limite du pédicule et la base du bois.
- sur le déchet basilaire W14 9 présentant de probables stigmataes d'entaillage sur la perche A, ainsi qu'une possible ligne de nécrose.
- sur l'outil appointé trouvé lors de la campagne 2007 et qui s'était fracturé en 5 morceaux lors du démontage, afin d'assurer sa conservation.



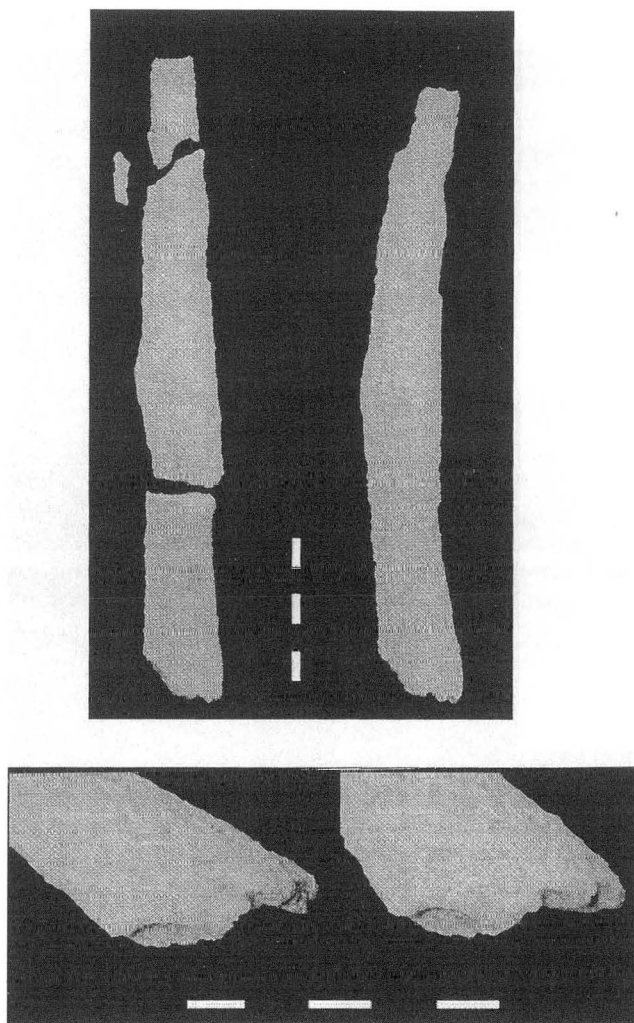
Matrice d'extraction P33 22 et détail de la zone restaurée permettant de confirmer l'identification des stigmataes de rainurage sur la face latérale interne (cls : MB, CA)



Partie basilaire avant (en haut) et après restauration (en bas).

En bas, à droite : le détail des stigmates d'entailage après restauration montre la présence de deux gorges sur les faces interne et externe.

En bas, à gauche : détail de la zone sous l'andouiller d'oeil mettant en évidence ce qui pourrait correspondre à une trace vestigielle de ligne de nécrose (cls : MB, CA).



Baguette T28 1024 avant (en haut, à gauche) et après restauration (en, haut, à droite) et détail de la zone d'arrachement avant (en bas, à gauche) et après restauration (en bas, à droite), mettant en évidence des stigmates très vestigiels d'entaillage (cls MB, CA).

Notes archéologiques*

*Arrancourt*¹

Nous signalions, sommairement, en 1977, la découverte par René Lahousse, d'un site néolithique dans ce village². L'étude des vestiges, menées par Nelly Guguin-Thevenet et Bernard Binvel de la Société historique et archéologique du canton de Méréville, permet d'en préciser la datation. De la poterie épaisse à gros dégraissant du type « pot de fleur » doit être rattachée au Néolithique final, (groupe du Gord), d'autres tessons de céramique sont datables du second Âge du Fer (La Tène), l'occupation est établie jusqu'au IV^e siècle, il ne s'agit probablement pas d'une *villa* à cause de l'exiguïté du site, le matériel recueilli ou observé consiste en pierres de maçonnerie équarries, débris de tuiles (*tegula* et *imbrex*), des tessons érodés de céramique commune, de sigillée datables de la fin de l'atelier de Lezoux, un fragment de Chenet 323 (Jaulges-Villiers-Vineux) ainsi que des éléments de sigillée d'Argonne décorée à la molette. La fin de la période d'occupation peut actuellement être datée du troisième quart du IV^e siècle.

*Boigneville*³

Un bel abri orné découvert dans les bois d'Argeville par Christian Marchive, en 1996, et dont les gravures abondantes étaient en partie masquées par des dépôts de ruissellement, a été, partiellement, dégagé. L'ampleur du travail nécessitera plusieurs campagnes. L'un des panneaux gravés, objet d'une première opération de dégagement,

* Ces notes sont réunies par Paulette CAVAILLER avec la collaboration d'Alain SENÉE.

1. Essonne, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

2. Bull. SHACEH, n° 47 (1977), 1978, p. 41.

3. Essonne, arr. d'Étampes, cant. de Milly-la-Forêt.

présente, outre un très riche ensemble de motifs schématiques non figuratifs caractéristiques de l'art rupestre de Fontainebleau, trois figures animalières, deux chevaux et un troisième zoomorphe dont l'identification pose problème. Avons-nous un animal mythique « fantastique » compte tenu de sa morphologie composite ? Dans tout les cas, ce motif est, très probablement, postérieur à l'ensemble non figuratif voisin.

GERSAR

*Étampes*⁴

Les travaux de rénovation du centre ville se sont poursuivis tout l'été. À cette occasion, une équipe de l'INRAP, dirigée par Steve Glisoni, a dégagé près d'une centaine de sépultures près des églises Notre-Dame, en juillet, et Saint-Basile, en août ; les corps étaient ensevelis dans des linceuls, mais sans trace de cercueils. En l'absence de datation au C¹⁴, la datation des sépultures reste imprécise ; elle pourrait s'échelonner de la fin du XI^e au début du XIII^e siècle, mais il n'est pas impossible que celles de Saint-Basile soient antérieures.

Ces travaux ont également permis de retrouver, rue de la République, le prolongement du fossé de l'enceinte du XI^e siècle qui entourait le *castrum*, premier noyau urbain médiéval de la ville qui avait été mis à jour lors des fouilles de l'Hôtel Dieu en 2005.⁵

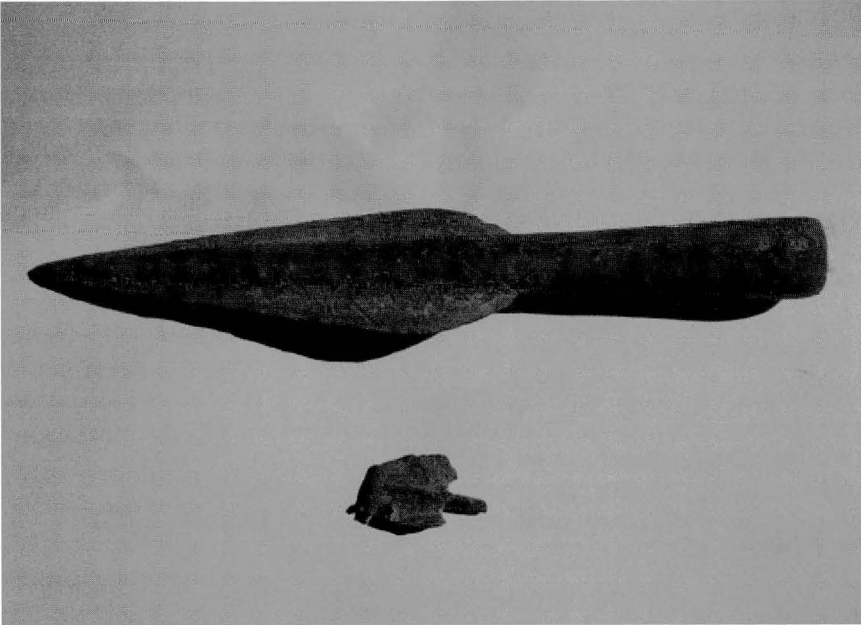
*La Forêt-Sainte-Croix*⁶

Une pointe de lance et une pointe de flèche en bronze ont été découvertes, lors de prospections de surface, par Alain Greichgauer. Ces objets ont été datés, de l'âge du Bronze moyen ou du début du Bronze final, par Alain Bénard et Daniel Simonin, directeur du Musée de préhistoire de l'Île de France de Nemours. Notons que les découvertes d'objets de ce type sont assez rares dans le sud du département.

4. Essonne, chef lieu de cant. et d'arr.

5. *Les Cahiers d'Étampes-Histoire* n° 9, 2008.

6. Essonne, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.



La Forêt-Sainte-Croix : Pointes de flèche et de lance de l'âge du Bronze.

*Les Granges-le Roi – abbaye de l'Ouÿe*⁷

Un groupe d'étudiants de la faculté d'Orsay a réalisé une série de mesures gravimétriques sur le site de l'abbaye qui a permis de détecter une salle et des passages souterrains.

*Marcoussis – château*⁸

Les travaux de restauration se poursuivent. En octobre, le pont dit "du Seigneur", situé sur l'allée qui reliait le château au couvent des Célestins, a été remis en état, par l'Association historique de Marcoussis. Un chantier est prévu en juillet 2008.

7. Essonne, arr. d'Étampes, cant. de Dourdan.

8. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Montlhéry.

*Méréville – parc du château*⁹

Avant les travaux de restauration, programmés pour 2008, l'INRAP, sous la direction d'Olivier Labat, a réalisé un diagnostic archéologique. Il a permis de mettre au jour des fondations de l'ancien village qui se trouvait dans l'enceinte de la forteresse (transformée en château à partir de 1768) et d'une portion des remparts et du fossé, antérieurs au XV^e s., qui l'entouraient. Il a aussi mis en évidence des structures horticoles du XVIII^e s. montrant l'existence d'un potager avec réseau d'irrigation antérieur à l'aménagement du parc¹⁰.

*Mondeville, lieu-dit Les Barillets*¹¹

Un deuxième abri orné a été signalé par M. Barroué. Il s'agit d'un abri géodique, difficile d'accès, présentant un ensemble gravé, peu abondant, mais classique de l'art rupestre de Fontainebleau, attribué au Mésolithique, avec un grand cruciforme cerclé entouré de grands sillons parallèles. L'abri renferme également des graffitis anciens dont « C. Bouchard 1776 ».

GERSAR

*Saclay, le plateau*¹²

En juillet 2007, dans le cadre de l'exposition *De la ferme gauloise au Synchrotron Soleil*, l'INRAP a fait le point sur 2000 ans de transformation du paysage et de l'habitat du plateau de Saclay, à la suite de la fouille d'une centaine d'hectares de cette zone entreprise par ses équipes depuis sept ans. Elles ont ainsi mis au jour des vestiges permettant d'enrichir la connaissance de l'histoire du plateau, et de mettre en évidence la permanence de son occupation au cours des millénaires. Jusqu'alors l'état des connaissances dépendait, essentiellement, des fouilles et de prospections réalisées auparavant par le groupe archéologique de l'Association culturelle du centre d'études atomiques, animé par Daniel Giganon. Ces travaux ont été complétés par les sondages de diagnostic et les fouilles récentes, sur la partie du plateau comprises entre les communes actuelles de Palaiseau, Saint-Aubin et Saclay : à Palaiseau, fouilles du site de « Les Trois Mares »¹³ et diagnostic sur le site de l'École Polytechnique¹⁴ ; à Saint-Aubin,

9. Essonne, arr. d'Étampes, chef lieu de canton

10. *Essonne, le magazine du conseil général*, n° 87, novembre 2007.

11. Essonne, arr. d'Étampes, canton de La Ferté-Alais.

12. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Bièvres.

13. Voir Bull. de la SHAEH, 2002, p. 171.

14. *Ibidem*, 2002, p. 172.

fouille du site de « L'Orme des Merisiers »¹⁵ ; à Saclay, découverte d'un enclos gaulois sur « Les Terrains Razel » et fouille du site gaulois et gallo-romain du « Val d'Albian »¹⁶ ; à Gif-sur-Yvette, fouille du « Rond-point de Corville » (plateau de Moulon)¹⁷ ; Les résultats de ces différentes interventions montrent un plateau densément occupé, au paysage déjà très organisé, au plus tôt dès le II^e siècle avant J.-C.. Pour les périodes plus récentes, en particulier au Moyen Âge, les fouilles de « L'Orme des Merisiers » ont apportées des informations inédites en mettant au jour les premiers éléments du terroir mérovingien de cette partie du plateau (VI^e-VII^e siècles) et les vestiges d'un petit hameau regroupé autour d'un habitat fortifié des X^e-XII^e siècles. Les cartes confirment la vocation rurale et agricole de ce terroir dont l'occupation bâtie, peu dense, est restée très dispersée entre le Moyen Âge et l'époque actuelle. Les éléments bâtis sont essentiellement des fermes : La Vauve, La Hunière, Les Moulons, Le Mesnil, dont l'implantation en rebord de plateau s'inscrit dans la continuité des *villæ* gallo-romaines, mais, également, la ferme de Villeras, au toponyme évocateur, la maison forte et ferme de La Martinière et les quelques hameaux et principaux villages dont la fondation remonte au Moyen Âge (Vibois, Saclay, Saint-Aubin, Villiers...).

INRAP

15. *Ibidem*, 2001, p. 100 et 2002, p. 172.

16. *Ibidem*, 2001, p. 99.

17. *Ibidem*, 2005, p. 178.

Patrimoine architectural

Bièvres – bergerie du Château de Vauboyen

Le Château de Vauboyen a été élevé dans le premier quart du XIX^e siècle, dans le style de Percier et Fontaine. Il est accompagné de communs comprenant une ferme, à l'architecture inspirée de l'Italie, et une bergerie. Cette dernière, constituée de deux pavillons et d'un corps central aux parements décorés au moyen de petits moellons et d'une modénature en fausses briques, est d'une indéniable qualité architecturale et surtout, dans un parfait état d'authenticité.

L'état de la bergerie, d'une conception maladroite, était devenu extrêmement préoccupant : couverture partiellement effondrée, maçonneries lézardées... L'objet des travaux menés était d'assurer le sauvetage de la couverture et de la charpente ainsi que celui de ses matériaux. Un versant du corps central était en effet encore couvert en tuiles Courtois, le premier modèle de tuile à emboîtement (créé en 1890), dont la rareté imposait d'en assurer la conservation. Rien ne permet cependant d'affirmer qu'il s'agisse du matériau d'origine. Les autres versants étaient couverts de tuiles plates 17x27cm dont certaines présentaient des traces de glaçures. Ce matériau, sans doute de récupération et mis en place postérieurement, était inadapté aux faibles pentes des toitures. L'état très préoccupant de la charpente et de la couverture était en grande partie dû à ce défaut de conception.

Les travaux d'urgence de mise hors d'eau et de consolidation des superstructures ont compris la pose de tirants métalliques pour assurer le chaînage des façades (déséquilibrées par la poussée d'arcades intérieures), et la restauration des charpentes et des couvertures.

Les pièces maîtresses de charpente ont été restaurées par remplacement et par greffe de bois de chêne et de peuplier, respectant les essences des bois conservés. Les chevrons ont été remplacés en totalité par du bois de sapin parementés au rabot rond.

Enfin, la tuile Courtois, après tri et apport de compléments, a été reposée. A la tuile plate a été substituée une tuile à emboîtement contemporaine, adaptée aux faibles pentes.

Reste que si la couverture a été sauvée, le bâtiment n'est pas complètement tiré d'affaire, celui-ci étant bâti sur un terrain instable du fait de la présence de sols sableux traversés par des sources.

A. MADELENAT, architecte,
agence Dominique LARPIN, ACMH

Itteville – église Saint-Germain de Paris

L'église Saint-Germain d'Itteville est un édifice de style gothique très homogène, composé de trois vaisseaux, d'un chevet plat et d'un clocher situé à l'aplomb d'une travée médiane du bas-côté sud. L'analyse archéologique du bâti, complétée par une datation par dendrochronologie des charpentes (réalisées à l'occasion d'une étude préalable à la restauration en 2003) ont révélés que cet état résulte d'importants travaux d'embellissements menés, sur un édifice très ancien, aux XV^e et XVI^e siècles.

L'église, dont la charpente et les structures d'arc-boutant ont été partiellement consolidées depuis une trentaine d'année, souffre d'un vieillissement notable de ses composants. Les voûtes en particulier, constituées de moellons hourdés au plâtre, sont d'une minceur remarquable (5-8cm). Elles se sont déformées au cours du temps, suite au déplacement de la partie supérieure des murs gouttereaux, sous l'action de la poussée de la charpente du haut comble (dont les entrails étaient rompus) et aggravée par une défaillance des organes de contrebutement (absence d'arc-boutants au nord-est).

Bien que la cause de ces désordres ait été supprimée lors des travaux de consolidation, les voûtes, déformées de manière irréversible, ne travaillaient plus de façon normale (en compression), faisant craindre l'effondrement de voûtains en dépressions. De surcroît, des chutes de matériaux avaient lieu depuis des crevasses apparues entre les murs gouttereaux et la rive des voûtes. Une défaillance des supports ayant été écartée lors de l'étude préalable, un processus de consolidation / renforcement a été mis au point mêlant techniques anciennes et matériaux contemporains : une contre-voûte armaturée par un treillis en fibre de carbone a été coulée et connectée à l'extrados de la voûte ancienne, pour « ponter » les secteurs en dépression et leur redonner la résistance qu'ils avaient perdu. La souplesse de la fibre de carbone, en plus de sa résistance, permettait d'épouser au mieux l'extrados des voûtes et de conserver leur aspect depuis le comble. La contre-voûte a été réalisée en plâtre et chaux, à l'identique des voûtes anciennes après analyse des constituants de celles-ci en laboratoire.

A l'occasion de ces travaux, les supports des voûtes ont été consolidés pour assurer une meilleure répartition des charges : des sondages avaient en effet révélé que les tailloirs des chapiteaux des colonnettes, situées à la base de la naissance des voûtes, supportaient seuls tout le poids de celles-ci, du fait de l'absence d'arcs formerets et de tas de charge. Les colonnettes ont été consolidées par goujonnage aux murs-gouttereaux.

Ainsi, la nef de l'église, fermée au public depuis une décennie, a pu être de nouveau ouverte au culte.

A. MADELENAT, architecte,
agence Dominique LARPIN ACMH

Dendrochronologie

Pour compléter les datations de charpentes d'églises de l'Essonne données dans le n° 75 de notre bulletin¹, nous avons noté que de nouvelles analyses dendrochronologiques ont été réalisées, à l'initiative de Stéphane Berhault, architecte du Patrimoine.

La Forêt-Sainte-Croix – église Saint-Saturnin

La charpente est à fermes et à pannes, intégralement en chêne. Elle comprend, aujourd'hui, 7 fermes, notées F1 à F7, d'est en ouest, mais il en existait une huitième qui a été démontée lors de l'édification du beffroi (XIX^e) du clocher dans la partie ouest du comble. Les fermes F1, F3, F5 et F7 ont été mises en place entre 1511 et 1528, lors de la reconstruction de l'église, consacrée en 1527². Les arbres utilisés pour les fermes F2, F4 et F6 ont été abattus en 1701 et ces fermes ont été intercalées pour diminuer la trop grande portée des pannes de la première série qui avait entraîné d'importants désordres³. Cette datation scientifique est confirmée par une inscription à la première page du registre paroissial de 1703 : *Monsieur le curé qui a fait rebâtir l'église par ses soins se nommoie Nicolas Regnaud de Tavannes proche Clermont* (en Argonne).

1. BERHAULT Stéphane et Jean-Jacques IMMEL, « La datation des bois de charpentes » in *Essonne et Hurepoix*, bull. SHAEH, 2005, n° 75(2006), p. 181-186.

2. DEVANLAY Alain, « L'église Saint-Saturnin de La Forêt-Sainte-Croix, analyse historique, architecturale et archéologique » in *Essonne et Hurepoix*, bull. SHAEH, 2007, n° 77, (2008).

3. PERRAULT Christophe et Olivier GIRADCLOS, *Datation par dendrochronologie des charpentes de l'église Saint-Saturnin de La Forêt-Sainte-Croix*, Besançon, CEDRE, 2007.

Marolles-en-Beauce – église Saint-Nicolas

Les fermes constituant la charpente de la nef ont été mises en place entre 1276 et 1278⁴.

4. PERRAULT Christophe et Olivier GIRADCLOS, *Datation par dendrochronologie des charpentes de l'église Saint-Nicolas de Marolles-en-Beauce*, Besançon, CEDRE, 2007.

Bibliographie*

À propos de Soleil synchrotron. Saint-Aubin, Synchrotron Soleil, 2004, in-4°, 4 p.

Présentation du futur centre de recherche Soleil et du synchrotron de Saint-Aubin.

AURISCOTE (M.), *Guillevic, les noces du goéland*. Paris, L'Harmattan, 2007, 177 p.

La Forêt-Sainte-Croix et Méréville sont concernés.

BEAUHAIRE (Matthieu), *L'histoire, la mémoire et la pierre. Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale dans le département de l'Essonne*. Mémoire de master. Université d'Évry, 2007, 3 vol. in-4°, 442 + 442 + 293 p.

BEAULANDE (Véronique), *Le malheur d'être exclu ? Excommunication, réconciliation et société à la fin du Moyen Âge*. Paris, Publ. de la Sorbonne, 2006, 383 p.

Les principales causes d'excommunication sont l'hérésie, la non-communion pascale, l'usure, la violence contre les clercs et les affaires matrimoniales et sexuelles.

BODET (F.) et LACQUEMONT (K.), *Guidette Carbonell, céramiques et tapisserie*. Éd. Norma, 2007, 197 p.

Cette artiste avait acheté, en 1937, une petite ferme à Méréville.

BORDELAIS (Gareth), *Les policiers face aux événements de mai-juin 1968 en Île-de-France*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2005.

BORY (Jean-Louis), *Klein Yves (1928-1962) : corps, couleurs, immatériel*.

Réédition d'un texte paru dans *L'Express* le 24 mars 1960. Centre Pompidou, catalogue, 2007, p. 238.

* Cette bibliographie a été recensée par Paulette CAVAILLER avec la collaboration de Dominique BASSIÈRE, responsable de la bibliothèque aux Archives départementales de l'Essonne à Chamarande.

BRON (Céline), *Bondoufle pendant la Seconde Guerre mondiale : la vie quotidienne*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2007.

CACHAU (Philippe), *Étude historique de la Plaine des Coudrains à Étioilles*. Évry, Conseil général, 2007, 2 vol. in-4°, 160 p. + documents et ill. Excellente étude très bien documentée et tout à fait inédite. Outre les fiefs des Coudrains et des Hauldres, l'auteur s'intéresse aux îles, au port, à la RN 448 et aux personnalités les plus marquantes. Le deuxième volume, très important, donne la transcription des documents utilisés, ainsi que cartes, plans et photographies.

CARON (François), *Histoire des chemins de fer en France, 1883-1937*. Paris, Fayard, 2005, in-8°, 1029 p.

Après le premier volume paru en 1977, l'auteur nous propose la suite de cette somme, résultat de quarante ans de recherches.

Carte archéologique de la Gaule, Les Yvelines, 78, par Y. BARAT. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2007, in-4°.

CAVAIGNAC (François), *La culture théâtrale à Étampes au XIX^e siècle*. Paris, L'Harmattan, 2007, in-8°, 263 p., collection « Univers théâtral ».

Contexte historique local, fonctionnement du théâtre, répertoire, directeurs, comédiens et public. Voir l'étude de Romuald FÉRET dans notre Bulletin 1996, p. 69-90.

CHABROL (A.), *Ont-ils franchi le ru des Hauldres ? Étude technologique et attribution chrono-culturelle d'un assemblage lithique à proximité du gisement d'Étioilles*. Mémoire de master 1, Univ. Paris I, 2007.

CHARDON (Gérard), *Relevé des contrats de mariage des notaires de Maisse (XVII^e-XVIII^e s.)*. Chez l'auteur, 2007, in-4°, n.p.

Déposé aux AD 91 sous la cote GBr 3056.

CHARDON (Michèle), *Mondeville : paroisse Saint-Martin, diocèse de Sens. Mariages, relevés filiatifs (1674-1802)*. Chilly-Mazarin, Centre généalogique de l'Essonne, 2007, in-4°, 42 p.

Circuit des peintres et peintures à Vauhallan, village en Hurepoix. Vauhallan, S. I., s. d. [2007], dépliant 6 p., ill.

CIVEL (Nicolas), *La fleur de France. Les seigneurs d'Île-de-France au XII^e siècle*. Turnhout, Brepols, 2006, in-8°, 602 p.

Tentative d'étude d'ensemble de la société aristocratique d'Île-de-France, des environs de 1050 à 1225 : son pouvoir (surtout important à la périphérie, à distance des domaines capétiens), sa spécificité (proximité avec le roi), sa spiritualité. Malheureusement, le sud-est de la région – qui nous concerne – n'est étudié que superficiellement. 19 cartes, 22 groupes de tableaux

généalogiques, index des noms propres et multiples autres informations sont fort intéressants.

Civilisations (Les) du renne d'hier et d'aujourd'hui : approches ethno-historiques, archéologiques et anthropologiques. Actes des XXVII^{es} rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes (19-21 octobre 2006). Antibes, Éd. APDCA, 2007.

P. 223-241, « L'autre « civilisation du renne » pour une réinterprétation des stratégies cynégétiques au Magdalénien dans le Bassin parisien » par O. BIGNON.

CORMAN (Angélique), *Les fonds d'archives photographiques d'Étienne Drioton du musée municipal de Montgeron : les clichés de Medamoud (1925-1932)*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2005.

COUDRY (Pierre), *La Résistance à Corbeil-Essonnes : 1939-1944*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2004.

Davout, maréchal d'Empire. Catalogue d'exposition. Savigny-sur-Orge, mairie, 2006, in-4o, 90 p.

DELALAYE (M.-C.), *L'absinthe, dictionnaire des marques*. Auvers-sur-Oise, Musée de l'absinthe, in-8°, 356 p.

La boisson à base de cresson est présentée p. 211 à 234. De nombreux documents conservés par la Société historique et archéologique du canton de Méréville y sont utilisés.

De l'eau, de la terre et des hommes. Mèze (34140), Biotopie, 2007, in-4° oblong, 228 p., tr. nombr. ill. Collection Parthénope.

Très bel ouvrage destiné à faire prendre conscience de l'espace essonnien : vallée par vallée, les vues aériennes montrent la variété et la richesse du terroir. Textes brefs de patrice BUYENS, somptueuses images pleine page de Lionel ANTONI.

DELVOULLE (B.), *Vies parallèles de Blaise Cendrars et de Charles-Albert Cingriaz*. Les portraits de la bibliothèque éd., 2007, in-8°, 104 p.

Traite du séjour des deux artistes à Méréville en 1917.

Des rivières, des hommes, une longue histoire... Actes du colloque du SIARCE, Corbeil-Essonnes, 4-5 novembre 2005. Paris, Association pour l'édition et la diffusion des études historiques, 2007, in-4°, 230 p., ill.

Ce bel ouvrage, qui rend compte des travaux du colloque organisé par le Syndicat intercommunal pour l'aménagement des rivières et cours d'eau, est divisé en deux parties. Dans la première, « Le milieu et ses transformations », nous relevons : « Évolution hydrogéomorphologique de la basse vallée de l'Essonne au Quaternaire, de l'incision de la rivière aux paysages actuels » par Benjamin DEBAIL (p. 40-65) ; « Les poissons de la Seine, une histoire d'hommes » par Philippe BOËT (p. 79-90) ; « Les abords du ru des Hauldres

à l'époque antique : images d'un terroir » par Jean-Claude LEBLAY (p. 97-102) ; « La place de l'eau dans l'aménagement des fonds de vallée dans le bassin versant de la Seine en amont de Paris au Moyen Âge et à l'époque moderne » par Joséphine ROUILLARD (p. 103-120). Dans la deuxième partie, « L'équipement des rivières », nous signalons : « Anthropisation et industrialisation de la rivière Essonne de l'époque médiévale au XIX^e s. » par John DOUÉTIL (p. 153-168) ; « Transformation et gestion d'une rivière du Moyen Âge à nos jours, la Bièvre dans le Val-de-Marne » par Karine BERTHIER (p. 169-188) et « Corbeil-Essonnes, naissance et développement d'un site industriel sur la rivière » par Paul BENOÎT et K. BERTHIER (p. 189-198).

Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier, mouvement social, de 1940 à mai 1968, sous la direction de Claude PENNETIER, tome 3. Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2007, in-8°.

Ce volume est le troisième de la nouvelle série qui s'inscrit dans la continuité du MAÎTRON, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* qui comporte 44 volumes. Paru en novembre 2007, vingt ans après le décès de Jean Maïtron le 16 novembre 1987, le tome 3 comprend un volume papier réunissant 630 biographies et un cédérom (*DBMOMS 3*) proposant 1 777 notices de Ca à Cor. Le cédérom, version intégrale du tome 3, reprend les biographies du tome 3 et en développe certaines, qui ont pu faire l'objet d'une publication dans la série précédente et ne font l'objet que d'une brève présentation dans le volume papier. C'est notamment le cas de la biographie de Marcel Cachin.

L'Essonne y est présente à travers 11 notices et 6 biographies (Pierre Cadet, Pierre Chevrier, Roger Clavier, René Chaumette, Roger Combrisson, disparu depuis la publication, et Jean-Paul Comiti).

Le tome 1, paru en janvier 2006, couvre les biographies de A à Bek ; le tome 2, paru en novembre 2006, va de Bel à Bz.

Odile NAVE

Dictionnaire de biographie française, sous la direction de J. BALTEAU, M. PREVOST et J.-P. LOBIES, fasc. CXVII. Paris, Letouzey et Âné, 2007, in-4°.

Biographies de : Eugène-Louis-Jean LECOMTE (1803-1883), député de l'Yonne de 1852 à 1870, né à Guillerval ; Horace LECOQ DE BOISBAUDRAN (1802-1897), peintre et professeur de dessin, qu'il enseigne, un temps, en plein air, dans un jardin de Montrouge ; Jean-Maurice LE CORBEILLER (1859-1936), homme de lettres et député, né à Bourg-la-Reine ; Jacques LE CORDIER (1904-2003), professeur au séminaire d'Issy puis premier évêque de Saint-Denis ; Darius-Joseph-Germain LECORRE (1903-1956), militant communiste, élu député de la première circonscription de Corbeil en 1936, rallié en 1948 au Mouvement socialiste européen puis créateur du Mouvement communiste français indépendant ; Roger LECOTTÉ (1899-1991), folkloriste qui fut pensionnaire à l'école Saint-Nicolas d'Igny de 1910 à 1915 et fonda la fédération des groupements

folkloriques d'Île-de-France en 1938 et en fut président de 1957 à 1977 ; Julien LE COUËDIC (1890-1975), curé de Palaiseau en 1933 et de Corbeil en 1939 puis évêque de Troyes de 1943 à 1967 ; Claude-Jacques, comte LECOURBE (1759-1815), général de la Révolution et de l'Empire, ami de Moreau, propriétaire du château seigneurial de Soisy-sur-Seine ; Bénigne-Léon LE COUTEULX DU MOLAY (1810-1876), diplomate puis député du Loiret, mort à Gif-sur-Yvette ; Édouard LECOULTEUX (1819-1893), agronome, président de la Société nationale et centrale d'agriculture en 1887, organisateur d'un concours international de labour à Petit-Bourg (Évry) en 1867 ; Roger Raymond LECUREUX (1925-1999), dessinateur de bandes dessinées mort à Itteville ; Joseph LECUYER (1912-1983), théologien, professeur de 1940 à 1945 au scolasticat des spiritains de Chevilly-Larue où il revient quelques jours avant sa mort ; Victor-Alfred LECUYER (1814-1891), né à Corbeil, mécanicien à la fabrique de Chantemerle, membre puis président de la Société de secours mutuels de Corbeil, élu conseiller municipal de Corbeil en 1848, puis représentant à l'Assemblée constituante la même année ; Olivier LE DAIM, favori de Louis XI, vicomte de Corbeil, seigneur de Soisy-sur-Seine, propriétaire d'une partie de la forêt de Sénart, pendu en 1484 ; Edgar LEDERER (1908-1988), chimiste organicien autrichien, réfugié en France en 1935, puis en URSS en 1935-1937, naturalisé français en 1938, directeur de l'Institut de chimie des substances naturelles du CNRS à Gif-sur-Yvette en 1963 et de l'Institut de biochimie d'Orsay ; Auguste-Louis-Charles LEDOUX (1816-1869), peintre d'histoire mort à Montrouge ; Nicolas-Philippe LEDRU (1731-1807), physicien mort à Fontenay-aux-Roses ; François-Roch LEDRU DES ESSARTS (1770-1844), soldat de la R-évolution devenu général de division qui fit toutes les campagnes de l'Empire jusqu'à Essonnes, où il protesta contre la défection de Marmont, mort à Champrosay (Draveil) ; Alexandre-Auguste-Philippe LEDRU dit LEDRU-ROLLIN (1807-1874), illustre homme politique mort à Fontenay-aux-Roses ; René LEDUC (1898-1968), ingénieur et constructeur d'avions, né à Saint-Germain-lès-Corbeil, d'abord mécanicien dans un garage de Corbeil, puis commis aux fonderies de Chantemerle à Essonnes, marié en 1922 avec sa cousine Suzanne Leroy, d'Étiolles, autodidacte devenu ingénieur chez Bréguet, puis constructeur à son compte ; Michel LE FAUCHEUR (1582-1657), prédicateur protestant qui prêcha à Charenton pour la première fois en 1636, puis fut nommé ministre de l'Église de Paris. Son « Traité de l'action de l'orateur » fut revu, corrigé et publié par Valentin Conrart en 1657 ; Camille LEFEBVRE (1853-1922), sculpteur né à Issy-les-Moulineaux, à qui l'on doit les décors intérieurs et extérieurs des mairies d'Issy et d'Ivry-sur-Seine ; Denis-François-Étienne LEFEBVRE (1796-1867), maître de poste à Rambouillet, représentant de la Seine-et-Oise de 1848 à 1849 ; Richard-Joseph-Eugène-Charles LEFEBVRE DES NOUETTES (1856-1936), officier qui se consacra, après une retraite anticipée, à l'histoire des techniques, mort à Bièvres ; Charles-Hugues LEFEBVRE DE SAINT-MARC (1698-1769), historien janséniste auteur du « Supplément au nécrologe de l'abbaye Notre-Dame de Port-Royal-des-Champs ».

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, sous la direction de R. AUBERT, fasc. 172-173. Paris, Letouzey et Âné, 2007, in-4°.

Biographies de Léon-Hubert LABAUCHE (1871-1955), sulpicien, professeur de théologie à Issy en 1901-1902 ; Simon-Hervieux de LA BOISSIÈRE (1707-1777), curé de Corbeil où il mourut, mêlé à la controverse contre les convulsionnaires jansénistes ; Georges de LA BONNINIÈRE DE BEAUMONT (1872-1934), spiritain, chargé d'enseignement au scolasticat de Chevilly puis évêque de la Réunion ; Juste-Adrien Lenoir de LAFAGE (1805-1862), organiste, pionnier du retour au plain-chant, mort à l'hôpital de Charenton ; Charles de LA FONT DE SAVINE (1742-1814), évêque de Viviers qui fut, à la demande de sa famille, interné à Charenton comme « fou non dangereux » de 1802 à 1807 ; Henri LALANDE (1882-1943), jésuite, aumônier général de l'ACJF, qui fut, de 1915 à 1919, infirmier à l'hôpital d'Ivry ; Daniel-Joseph LALLEMENT (1892-1977), prêtre, professeur de philosophie qui participa à la fondation des cercles thomistes de Meudon dont il devint aumônier, très influencé par Maritain ; Pierre-Joseph-Antoine LALOUX (1797-1853), sulpicien, théologien retiré en 1852 à Issy où il mourut.

DOBLER (Jean-Pierre), *Jardins et parc du château de Boissy-le-Sec dans l'Essonne*. Boissy-le-Sec, chez l'auteur, 2007, in-4°, 13 p.

Histoire et évolution du XVIII^e s. à nos jours.

Éclats de mémoire par un groupe d'enfants de Saint-Vrain... Saint-Vrain, mairie, 2007, in-4°, 15 p.

Souvenirs d'enfance et d'école de quelques anciens du village (années 1920-1930).

École (L') à Videlles. Videlles, Groupe de recherche d'histoire locale, in-4°, 41 p., ill.

Utilisation de la monographie d'instituteur de 1889 et des registres de délibérations et d'État Civil.

Église (L') Notre-Dame de La Ferté-Alais. La Ferté-Alais, Les Histoires au fil de La Ferté-Alais, 2007, in-8°, 8 p.

Réédition de la brochure publiée en 1988.

Esprit (l') des lieux. Chamarande, domaine départemental, 2007, in-4°, 9 p.

Présentation du patrimoine « d'hier et d'aujourd'hui ».

Essentiels (les), l'Essonne en une centaine de livres. Athis-Mons, Maison de banlieue et de l'architecture, 2007, in-4°, 8 p.

Bibliographie sommaire du département.

FAUVET-BUFFET (Simone), *Châlo-Saint-Mars, village de Beauce. Histoire et contes*. Paris, Éd. Les Indes savantes, 2007, in-8°, 194 p.

Très intéressante étude malheureusement dépourvue de références bibliographiques.

FRANCE (Anne-Laure), *Les comportements sociaux des vigneronns d'Athis-Mons à travers le mariage, 1720-1820*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2004.

FRÉROT (Roxanne), *Études des activités économiques le long de la Seine (jusqu'à Corbeil-Essonnes) et de ses affluents en amont de Paris à l'époque pré-industrielle (1750-1830) à travers leurs représentations dans la peinture et la gravure*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2005.

GILLIER (Sœur Marie-Christine), *L'abbaye Saint-Louis du Temple. Les relations entre l'État et un monastère*. Supplément au n° 152 (oct. 2007) du *Bulletin des Amis des monastères* (83-85 rue Dunot, 75015), 32 p.

Longue lutte des Bénédictines du Saint-Sacrement, de 1814 à 1951 (installation à Vauhallan) et à 2006 (décret de reconnaissance légale).

Guide des sources de la Commune de Paris et du mouvement communaliste (1864-1880). Paris et Île-de-France. Paris, La Documentation française, 2007, in-4°, 731 p., ill.

HAMDANI (Bakar), *Création, évolution et dynamique du réseau de bibliothèques de lecture publique en ville nouvelle d'Évry de 1975 à 2002*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2004.

HANTRAYE (Jaques), *L'ascension de la famille Lambert (XVII^e-XIX^e siècle)*, 2007, 44 p., Cormeilles-en-Parisis, Musée du Plâtre. Du plâtre aux *Ciments Lambert*...

HERBLOT (Gérard) et alii, *Le temps des bâtisseurs catholiques à Ris-Orangis, 1940-2007*. Ris-Orangis, Union paroissiale, 2007, in-8°, 232 p., 225 ill.

La première partie est consacrée à l'édification de l'église du Sacré-Cœur grâce aux bienfaiteurs et bénévoles de la paroisse. Les 2^e et 3^e parties traitent de la vie religieuse à Ris et des œuvres qui y sont organisées.

Il était une fois Génopole... 1998-2003-2008 à Évry. Évry-Génopole, 2008, in-8°, 41 p.

Historique de cet institut de recherche biologique installé à Évry en 1998.

Inhumations et édifices religieux au Moyen Âge entre Loire et Seine. Actes publiés sous la direction d'Armelle ALDUC LE BAGOUSSE. Caen, CRAHM, 2004, in-8°, 220 p., ill.

Actes d'une table ronde tenue à l'université de Caen en oct. 2003. Recherches sur les relations entre inhumation et édifices religieux. Toutes les communications intéressent la Normandie. On tirera des enseignements généraux des deux premiers articles : « Bilan d'une rencontre et pistes de réflexion » par Christian SAPIN et Cécile TREFFORT et « La mort des moines. Sources textuelles et méthodologie, XI-XII^e s. » par Véronique GAZEAU.

J'aime les lacs de l'Essonne... un art de vivre au fil du temps. Deuxième phase de travaux, 2006-2007. Viry-Châtillon, communauté d'agglomération « Les portes de l'Essonne », 2006, in-4°, n. p.

Travaux sur les berges des lacs de Viry et Grigny.

JANVIER (Jacques-André), *Le maréchal Davout et sa famille à Savigny-sur-Orge.* Paris, Éd. RCS, 2006, in-8°, 101 p., ill.

Réédition de l'étude publiée dans Bulletin de la SESAM en 1949 avec préface du maire de Savigny.

Jardins et châteaux autour de Paris. Des dimanches à la campagne du 29 avril au 25 novembre 2007. Paris, Comité régional du tourisme, 2007, in-8°, dépliant 12 p., ill.

Jardins secrets. Secrets de jardins du 1^{er} au 30 juin 2007. Soixante jardins exceptionnels vous ouvrent leurs portes. Évry, Conseil général, 2007, in-8°, 22 p.

Juvisy-sur-Orge. Un territoire, des réseaux. Lyon, Éd. Lieux-dits, 2007, in-4°, 264 p., ill., collection « Cahiers du Patrimoine », n° 88.

Très bel ouvrage, comme tous ceux de cette collection. Il apporte surtout, pour la période contemporaine (une grosse moitié du livre) des éléments tout à fait inédits. Textes d'Antoine LE BAS, photos très intéressantes de Philippe AYRAULT.

LAURENT-PERRIER (Julie), *La seigneurie rurale dans le sud de Paris à la fin du Moyen Âge.* Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2007.

LECLOU (Laurent), *Le circuit de Linas-Monthléry : enjeux, représentation et perspectives.* Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2007.

LE DIBERDER (Anne), *Foujita, le maître du trait. Exposition à l'orangerie du domaine de Chamarande, du 28 octobre 2007 au 3 février 2008.* Évry, Conseil général, 2007, in-4°, 74 p.

Foujita (1886-1968) vécut ses dernières années à Villiers-le-Bâcle.

LE SAUX (Ève), *L'entretien et la reconstruction des églises paroissiales dans l'Essonne au XVII^e s.* Mémoire de master 1, Univ. Paris I, 2007, in-4°, 92 p.

Le cadre géographique correspond au N-E de l'Essonne. Les paroisses étudiées sont : Bondoufle, Corbeil, Évry, Vauhallan, Wissous, Soisy, Bruyères-le-Châtel, Guigneville, Brétigny, Juvisy et Bouray. Travail réalisé à partir des comptes des fabriques. Mise en valeur du rôle des seigneurs, des curés et des marguilliers. Les recettes (rentes, loyers, quêtes et dons) permettent l'entretien des bâtiments, du mobilier, des ornements et des objets du culte (huile, cire, pain, vin, processions et fêtes).

LE TEXIER (Robert) et LUBIN (Alain), *Vigneux, ville ouverte*. Vigneux-sur-Seine, 2007.

Promenade au cours de laquelle un Vigneusien présente sa ville à un nouvel habitant.

LETURCQ (Samuel), *Un village, la terre et ses hommes*. Toury-en-Beauce, XII-XVII^e s. Éditions du CTHS, 2007, 588 p.

Concerne Guillerval, Monnerville et Angerville. L'auteur tente de démontrer l'existence précoce de la liaison Angerville – Saint-Martin d'Étampes par le plateau. Il semble, cependant, que, pendant le Haut Moyen Âge, la liaison se fait par Saclas et la vallée de la Murette.

LY (Stéphanie), *Histoire d'une entreprise française : Accor (1967-1997)*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2007.

Marcoussis, une heure de paysage. Catalogue de l'exposition, septembre 2005. Marcoussis, Ass. Hist., 2007, in-4^o, 3 p., ill.

Très beau catalogue, très illustré, donnant une bonne idée de la richesse de l'exposition.

MARTIN (Véronique), *L'engagement d'une municipalité pendant la Grande Guerre : Corbeil 1914-1922*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2004.

Mémoire industrielle. La chimie et la métallurgie. Un patrimoine vivant à Corbeil-Essonnes. Corbeil-Essonne, Mémoire et Patrimoine vivant, 2007, in-8^o, 23 p., ill.

Catalogue de l'exposition présentée à la commanderie de Saint-Jean du 3 mars au 8 avril 2007 réalisée par la Ville et l'association. Textes et photos de Karine BERTHIER.

MERLAUD (Julie), *La construction de la ville haute d'Étampes*. Mémoire de master, Univ. Paris I, 2007, in-4^o.

Naissance et développement de l'habitat sur le plateau de Guinette.

MUSI (P.), *Essai de détermination des aires céramiques*. Supplément à la *Revue archéologique du Centre de la France*, 2007, p. 83-110.

Extension et diffusion de la céramique de Dourdan.

Ordre (l') de saint Benoît et Port-Royal. *Chroniques de Port-Royal*, n^o 52, 2003, 392 p.

PÂRIS DE BOLLARDIÈRE (Bernard), *Joseph Pâris-Duvernay et ses frères, financeurs dauphinois à la cour de Louis XV*. Les Presses du Midi, 2006, in-8^o.

PASCAL (Camille), *Le goût du roi. Louis XV et Marie-Louise O'Murphy*. Paris, Perrin, 2006, in-8^o, 328 p.

Biographie de cette fille légère, maîtresse passagère de Louis XV dont la vie mouvementée est un vrai roman. Mariée en secondes noces à François-Nicolas Le Normant de Flahac, c'est sous ce nom qu'elle achète, en 1787, le domaine seigneurial de Soisy-sur-Seine qu'elle revendra en 1798.

PEREIRA (Christopher), *Histoire et évolution d'un quartier en ville nouvelle d'Évry : le parc aux Lièvres (1966-2001)*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2007.

POUSSINEAU (Cécile), *Le château de Villeroy du temps de la famille de Neufville*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2006.

PRÉVOST (P.), *Histoire des jardins*. Rennes, Sud-Ouest, 2006, 381 p. P. 363 et 367, le parc de Méréville.

RAFFIN (Charlotte), *Dourdan, laboratoire de l'hygiénisme ? La reconstruction de l'hôtel-Dieu de 1767 à 1772*. Mémoire de master 1, Univ. Paris I, 2007, in-4°, 102p.

Très bon travail qui nous apprend beaucoup sur l'hôtel-Dieu au XVIII^e s.

Regards sur la diversité des tissus résidentiels en Centre Essonne-Seine Orge en 2006. Morsang-sur-Orge, AUCESO, 2006, in-8°, 63 p.

Présentation et historique des types d'habitats collectifs et individuels dans le centre et l'est du département.

REGNIER (P.), *La bande d'Orgères, sur les traces des chauffeurs, 1790-2006*. Joué-lès-Tours, Alan Sutton, 2006, in-8°, 192 p.

De nombreux Essonniers figuraient parmi les chauffeurs. La bande a sévi dans le sud du département et a été capturée dans les bois de Méréville.

RIGORD, *Histoire de Philippe Auguste*. Paris, CNRS, 2006, in-4°, 499 p.

Rédition bilingue du texte du moine-médecin, de Saint-Denis. Fréquentes mentions d'Étampes.

Saint-Sulpice de Favières « la plus belle église de village de France ». Guide du visiteur. ARESULP (Ass. pour le rayonnement de l'église de Saint-Sulpice). S. d. [2008], in-8°, 8 p., ill.

Souvenirs strépiniaçois. Autrefois... les fermes à Étréchy. Étréchy, Ass. « Étréchy et son passé », 2007, in-4°, 169 p.

Sur les traces de Pierre Contant d'Ivry. Évry, Conseil général, 2006, in-4°, 32 p.

Catalogue d'exposition sur l'œuvre de cet architecte, notamment à Chamarande, au XVIII^e s.

Syndicat mixte de la vallée de l'Orge aval, rapport d'activité 2006 : l'environnement et la sécurité au cœur de nos métiers. Viry-Châtillon, SIVOA, 2007, in-8°, 67 p.

TESSIER (Philippe), *François-Denis Tronchet (1726-1806), un juris-consulte en révolution*. DEA, Univ. Paris I, 2005.

Ce célèbre avocat avait des biens à Palaiseau.

TOIHIR (Mmadi), *L'émergence des aspirations démocratiques dans une petite ville au sud de Paris : Corbeil (1788-1848)*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2005.

Victor, *Émile, Georges, Fernand et les autres... Regards sur le syndicalisme révolutionnaire. Actes du colloque de Nérac, novembre 2006*. Éditions d'Albret, 2007.

P. 235-258, « Les événements de Draveil-Vigneux » par Serge BIANCHI et Jacques MACÉ.

Villabé. *Un siècle d'images*. Dammarie-les-Lys, Éd. Amatteis, 2006, in-8°, 25 fiches.

Coffret orné d'une planche de la ville contenant 25 fiches portant, au recto, une photo récente et, au verso, la carte postale correspondante.

VILLES (A.), La céramique du Néolithique ancien de Ligueil, les sables de Mareuil (I.-et-L.). Cardial ou Villeneuve-Saint-Germain ? 27^e supplément à la *Revue archéologique du Centre de la France*, 2007, p. 67-94.

Sont cités pour comparaison les sites de Boissy-la-Rivière, Chalou-Moulineux et Ormoy-la-Rivière.

VINOT (L.) et MONTILLET (Philippe), *Monographies des instituteurs de Vauhallan et d'Igny*. Vauhallan, Association Essonne millénaire, 2007, in-8°, 47 p.

Reproduction des monographies rédigées à la fin du XIX^e s. par les instituteurs de ces deux communes avec mises à jour.

WALLON (Alain), *École d'horticulture Saint-Nicolas d'Igny. 1854-1995. Historique*. Igny, Éd. Horti-Igny, s.d., in-8°, 256 p.

WOLTER (Christophe), *Jean Cocteau et l'Allemagne. Mythes et réalité de la réception de son théâtre*. Paris, L'Harmattan, 2007, 520 p.

ZERBI (Samir), *Le centre culturel islamique d'Évry-Courcouronnes de 1980 à 1996*. Mémoire de maîtrise, Univ. Évry, 2005.

Périodiques

AMBROISE-RENDU (Marc), « Bièvre : les projets avancent, la rivière aussi » dans *Liaison, Île-de-France environnement*, n° 94, avril 2007, p. 7.

Multiples initiatives sur le parcours de la rivière, de Gentilly à sa source.

BARCON (F.), « La question de la localisation des halles, le cas de Méréville, aux marges du Gâtinais » dans *Bulletin de la Société historique de l'Yonne*, n° 23, 2006, p. 63-68.

BERNAGE (Georges), « Le château de Montlhéry » dans *Le Moyen Âge*, n° 60, sept.-oct. 2007, p. 19-37, ill.

BERTHEAU (Pierre) et ESSELINCK (Xavier), « Les « usines Bertheau », l'art de la reconversion en banlieue parisienne » dans *L'Archéologie industrielle en France*, n° 49, déc. 2006, p. 44-48.

Exemples à Ivry et Vitry.

DELAGE (R.), MORIN (J.-M.) et SELLÈS (H.), « Le vaisselier d'une maison gallo-romaine incendiée au cours des années 160-180 à Saint-Germain-la-Gâtine (E.-et-L.) » dans *Bull. Soc. Française d'étude de la céramique antique en Gaule*, 2007, p. 585-600.

Les ateliers de Dourdan et de Boissière-École sont cités.

DE ROUX (Emmanuel), « L'ancienne papeterie d'Essonnes devient un quartier urbain » dans *Le Monde* des 29-30 avril 2007.

FLONNEAU (Mathieu), « Lieux de course en péril » dans *Vieilles Maisons françaises*, n° 216, février 2007, p. 48-49.

L'autodrome de Linas – Montlhéry est évoqué.

GOURIC (N.), « Histoire de brins et brins d'histoire. Ruminations sur les gazons et faux gazons dans les jardins du XVIII^e s. » dans *Polia, revue de l'art des jardins*, 2006, p. 7-13.

Évoque le parc de Méréville.

KAMARA (Noumadi), « Métiers d'art et artistes : Charles Christofle « une seule qualité, la meilleure » » dans *Chambre et Sénat*, n° 54, 2007, p. 86-88.

Les Christofle possédaient une propriété à Brunoy.

MALLET (Franck), ALLONSIUS (Clotilde) et BESSON (Claire), « Dauphins et panthères bondissantes, étonnantes peintures de villae gallo-romaines rurales » dans *Archéologia*, n° 441, février 2007, p. 32-41, ill.

Villae de Longjumeau et de Charny (S.-et-M.)

MAROTEAUX (V.), « De Bonnes à Chamarande, naissance et développement d'un jardin (XVII-XVIII^e s.) » dans *Polia, revue de l'art des jardins*, 2006, p. 55-74.

MONNIER (Gérard), « La voiture et la maison » dans *Vieilles Maisons françaises*, n° 216, février 2007, p. 44-47.

Le rôle de Mallet-Stevens dans l'intégration des garages aux maisons.

PIERROT (Nicolas) et ANDRÉ (Louis), « La papeterie d'Essonnes » dans *L'Archéologie industrielle en France*, n° 47, déc. 2005, p. 14-23.

Étude de l'architecture des bâtiments en fonction de l'évolution des techniques, du XVIII^e s. à 1968.

RAVOIRE (F.), « Typologie raisonnée des céramiques de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne provenant du Beauvaisis, de Paris et d'ailleurs retrouvés sur les sites de consommation parisiens et franciliens » dans *Revue archéologique de Picardie*, 2006, p. 105-202.

« Sept questions à Jean Panhard » dans *Vieilles Maisons françaises*, n° 216, février 2007, p. 30-32.

Les Panhard, alliés des Courcel, ont possédé, jusqu'à ces dernières années, le château de Montceaux au Coudray-Montceaux.

SMITH (Paul), « Usines en région parisienne » dans *Vieilles Maisons françaises*, n° 216, février 2007, p. 34-39.

Il s'agit d'industrie automobile.

TESSIER (Philippe), « Tronchet et la réorganisation constituante des institutions judiciaires » dans *Annales historiques de la Révolution française*, n° 350, oct.-déc. 2007, p. 9-26.

THIRY (Albert), « Enfants en nourrice originaires de Paris et sa région décédés à Gometz-le-Châtel » dans *Stemma*, t. 23, n° 89, 2001, p. 2022-2024.

VILLES (A.), « Nouveaux éléments de discussion des rapports Nord-Sud du Néolithique moyen » dans *Revue Internéo* (Association pour les études interrégionales sur le Néolithiques), 2006, p. 131-151. Matériel découvert à Méréville, Saclas et Chalou-Moulineux.

La Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France a distribué le tome 58 de ses mémoires, *Paris et Île-de-France*, qui présente un grand intérêt pour nos recherches : p. 7-26, « Les sociétés savantes et leur rôle scientifique et social aujourd'hui » par Bruno DELMAS ; p. 27-60, « Le décor du sarcophage d'Agilbert dans les cryptes de Jouarre » par Gilbert-Robert DELAHAYE [seul vestige de l'architecture de style antique du VII^e s. dans la région] ; p.129-188, « Les prénoms entre Paris et Orléans, de Charlemagne à François I^{er} », important travail de dépouillement et de statistique par Michel MARTIN et Dominique BASSIÈRE ; p. 239-280, « La législation de l'exploitation des carrières de pierre à bâtir à Paris [et environs] sous l'Ancien Régime » par Ania GUINI-SKLIAR ; p. 317-346, « Des pêches de Corbeil à Montreuil-aux-pêches. Adaptation des procédures horticoles à la demande

parisienne (XVI-XVIII^e s.) » par Florent QUELLIER ; p. 375-412, « L'hospice de Vaugirard pour « les enfants gastés et les femmes grosses », un épisode de la syphilis à la fin du XVIII^e s. » par Gersende PIERNAS ; p. 413-477, « Une imprimerie centenaire à Sceaux, 1872-1972 » par Maud ESPÉROU [qui fait regretter l'absence d'une étude similaire sur Créteil à Corbeil].

Dans le *Magazine du Conseil général de l'Essonne*, n° 87, nous avons remarqué, p. 35, un article sur les fouilles pratiquées par Olivier Labat dans le parc de Méréville, qui ont mis au jour les fondations d'un village du XV^e s.

Le Groupe d'études, de recherche et de sauvegarde de l'art rupestre (GERSAR) a diffusé son bulletin, *Art rupestre*, n° 54 (mai). Nous avons noté : p. 14-25, « Les motifs zoomorphes dans l'art rupestre du massif de Fontainebleau » [Villeneuve-sur-Auvers, Rochefort-en-Yvelines, Maisse, Milly, Noisy, D'Huisson-Longueville] par Alain BÉNARD et p. 37-38, « L'os à moelle » [à Buno-Bonnevaux] par Alain DEVANLAY.

Dans les bulletins 113 à 116 du Centre généalogique de l'Essonne, nous signalons, outre les dépouillements des minutiers de Corbeil et des terriers d'Estouches et de Boutervilliers, les articles suivants : « Généalogie BLOT à Châlo-Saint-Mars (1596-1723) » par Bernard VENEAU et « Les ancêtres essonniers de Louis-Ferdinand Céline » par Pascal HERBERT (n° 113) ; « Les Essonniers morts à l'hôpital de Bicêtre » par P. HERBERT ; « Hordesseaux-Nolleau, étude descendante (XVI-XVII^e s.) » par Michel PILLIAS et « Les Essonniers morts à Saint-Sauveur-sur-École » (n° 115).

La Maison de Banlieue et de l'Architecture d'Athis-Mons a publié son cahier n° 13. Il comporte : p. 7-54, « Petite histoire de nos jardins de banlieue en nord-Essonne » par François PETIT ; p. 55-62, « Les domaines départementaux de Chamarande et Méréville. Liens entre les domaines et leur territoire » par C. BRUNE et A. GRIG ; p. 63-70, « Du jardin Renaissance au jardin d'agrément. Histoire du parc disparu de Limours » par Annie JACQUET ; p. 71-76, « Des parcs et jardins pour l'avenir » par B. JULIEN-LABRUYÈRE ; p. 77-82, « De la charité à l'entraide : la Société fraternelle des jardiniers de Brunoy et des environs » par A.-L. SAINT-CLAIR ; p. 83-85, « Dis Pépé, c'était comment quand tu étais petit ? » par C. GILBERT ; p. 88-95, « À la rencontre des « gens des jardins ». Les jardins familiaux de Dourdan » par S. TABOURY ; p. 96-100, « Le jardin Paul Jovet » [à Athis] par R. MORDENTE ; p. 101-104, « Jardins et tourisme » par C. CASSOT et p. 105-107, « L'invention des parcs et jardins du

département de l'Essonne » par B. JULIEN-LABRUYÈRE et X. DESTERNES.

L'association « Ballancourt au fil de l'eau » a publié trois numéros de son bulletin, *Si Ballancourt m'était conté*. Le n° 1 de septembre 2006 nous propose une « Balade le long de l'Essonne, d'un passage à niveau à l'autre » [sites naturels, eaux, moulins, ponts, établissements publics et privés]. Le n° 2 de mai 2007 s'intitule « D'une chapelle à l'autre » [de la chapelle de Palleau à celle de Saint-Blaise] et le n° 3 de décembre 2007, « Sur les pas de saint Martin », présente le village du nord au sud [Croix Boissée, fontaine, ancienne porte, chapelle du Petit-Saint-Martin, monument aux morts, four à chaux, château...].

« Bouray et son histoire » a diffusé son bulletin n° 28 (janvier). On y trouve, p. 3-10, « Les pompiers » par Charles DROUIN ; p. 11-17, « La baignade » par Henri SINEAU et, p. 18-37, « La boulangerie » par Frédéric MARTIN.

La Société d'art, d'histoire et d'archéologie de la vallée d'Yerres a distribué *Le Monmartel*, n^{os} 32 (déc. 2005) et 33 (déc. 2006). Voici le contenu du premier : p. 29-68, « Au fil des siècles, Brunoy et l'église Saint-Médard » par Jean GAUTIER ; p. 69-82, « Les Pâris de Monmartel en Berry » (2^e partie) par le même ; p. 83-122, « Brunoy au Moyen Âge à la fin du XV^e s. par Jacques GAUCHET ; p. 123-136, « Des princesses et jeunes filles russes à Brunoy et Quincy » par le même ; p. 137-140, « À Brunoy, une fête du 14 juillet peu ordinaire » par Jean-Pierre ALTOUNIAN ; p. 141-144, « La vie à Brunoy autrefois » par le même ; p. 145-159, « Le bureau de poste auxiliaire de la rue des Grès » par le même.

Dans le second, on trouve : p. 23-32, « En Dauphiné la jeunesse d'un grand financier » [Pâris de Monmartel] par Jean-Luc CARTANNAZ ; p. 33-38, « L'église Saint-Médard de Brunoy » [repères pour une visite] par Jean-François BERTINA ; p. 39-60, « Les Pâris de Monmartel en Berry » (3^e partie) par Jean GAUTIER ; p. 65-78, « La famille de Pange » par J. Gauchet ; p.79-101, « Louis-Jacques Verteclef (1753-1825) » par Jean LERAULT ; p.102-114, « Les écrivains disparus de Brunoy » par J.Gautier et J. Gauchet ; p. 115-118, « La fontaine de Talma » par J. Gautier ; p.129-136, « en ciment imitant le gothique » par Pierre WITTMER ; p.137-144, « Trente ans d'exposition du musée de Brunoy (1973-2003) » par J. Gautier ; p. 145-150, « Les structures de la guerre 14-18 dans les massifs forestiers de Sénart, La Grange et du Bois Notre-Dame » par Alain SENÈE ; p. 151-154, « La vie autrefois à Brunoy et environs » par J.-P. Altounian et p. 155-164, « Lavoires et lavandières d'autrefois » par le même.

L'association « Histoire et patrimoine de Marolles-en-Hurepois » a diffusé son bulletin n° 3. Nous avons noté : p. 4-5, « Les girouettes de Marolles », par G. PAGES ; p. 8-31, « Retour sur notre exposition de septembre 2006 « Découverte du patrimoine religieux en Essonne » » par R. VIEILLEVIGNE ; p. 35, « Histoire de quelques lieux-dits de Marolles » par E. MORIN et, p. 37-39, « Le monument aux morts de Marolles » par A. SERGENT.

« Mennecy et son histoire » a remplacé ses quatre bulletins annuels par un seul volume. Le numéro 91 nous donne : p. 6-42, « Le château de Villeroy et son environnement » par Pierre BLANCHET et, p. 56-72, « Histoire de la musique instrumentale et du chant à Mennecy » par Jean-Pierre MANGE.

La Société d'histoire locale de Montgeron a fait paraître son bulletin 2005-2006. Nous avons relevé : p. 15-22, « La vigne sur les côteaux de la basse vallée de l'Yerres » par Michel CHANCELIER ; p. 23-24, « Sur un monument commémoratif en forêt de Sénart » [avion américain tombé le 8 février 1945] par le même ; p. 39-44, « Les Flourens, une famille de savants montgeronnais » par Maurice BOURG ; p. 45-46, « À la découverte de la base de loisirs du Port-aux-Cerises » par Michel BÉTIS ; p. 46-47, « Regards sur Vigneux » par Robert LETEXIER ; p. 48-51, « Visite du « Domaine des Prés », dimanche 18 septembre 2005 » par Renaud ARPIN ; p. 56-69, « Répertoire des artistes plasticiens de la région Sénart – Val-de-Seine et Val d'Yerres aux XIX et XX^e s. » par Franck LEROY.

L'association historique de Dourdan-en-Hurepoix a publié ses bulletins n°s 52 et 53. On trouve, dans le premier, p. 2-12, « L'inventaire après décès de Louis Boudet, chirurgien à Dourdan (1754) par J. GÉLIS ; p. 13-22, « Le festival de musique de Dourdan du premier juillet 1906 » par Jean-Luc PRÊTER et André GARRIOT ; p. 23-27, « Pierre Stibbe, résistant et avocat (1912-1967) » par Bruno DURAND ; p. 28-45, « Connaître Dourdan » (lettre P.) par Jean-Luc PRÊTER et André GARRIOT ; p. 46-60, « Lettres d'Égypte du savant Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire à son père à Étampes et à son frère Marc-Antoine Geoffroy-Château (1798-1801) » par B. DURAND ; p. 61-86, « Soldats de Dourdan et d'Étampes pendant la campagne de Prusse de 1806 » par le même ; p. 87-92, « Georges Franju, cinéaste (1912-1987) » par le même ; p. 93-96, « Le siège de Paris » par Francisque SARCEY (6^e partie) et dans le n° 53 (juillet-décembre) : p. 2-28, « Connaître Dourdan » (suite) ; p. 29-43, « Justice, criminalité et délinquance dourdanaises et étampaises de 1380 à 1789. Quelques exemples » par Michel MARTIN et G. GAILLARD ; p. 44-53, « Lettres d'Égypte... » (2^e partie) ; p. 54-56,

« Les vestiges de Napoléon abandonnés à Étampes » par B. DURAND ; p. 57-68, « Étains et potiers d'étain de Dourdan et d'Étampes » par P. BOUCAUD et p. 70-92, « Le siège de Paris » (7^e partie).

L'association des Amis du château de Dourdan a diffusé ses bulletins de liaison n^{os} 38 à 40. Nous avons noté, dans le n^o 38, « Notice sur le musée d'Étampes et René Poilloüe de Saint-Périer » et, dans le n^o 40, « Note sur l'intérêt de protéger les tombes anciennes de nos cimetières ».

« Étampes Histoire » a distribué le n^o 8 de ses *Cahiers* (2007). Il comporte : p. 2-21, « Être maire à Étampes (1800-1914) » par Jean-Pierre DURAND ; p. 22-35, « Les nouveau-nés abandonnés à l'hospice civil d'Étampes (1813-1844) » par Jocelyne DOUCHIN et Jacques GÉLIS ; p. 36-46, « La disparition d'un site industriel, à Saint-Martin : l'imprimerie « La Semeuse » » par Christian CARENTON ; p. 47-54, « Cinq grands ensembles d'habitation à Étampes » par Cécile RIVIÈRE et Françoise HÉBERT-ROUX ; p. 55-59, « Les seigneurs de Bois-Herpin » par Alain DEVANLAY ; p. 61-76, « Le « Jugement dernier » du portail de l'église Saint-Basile d'Étampes » par Nicole THIERRY ; p. 77-80, « Les cheminots d'Étampes en 1906. Portrait d'un groupe social » par Mickaël HUGUET ; p. 81-83, « Célébration de l'anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz le 6 décembre 1812 à Étampes » par F. HÉBERT-ROUX ; p. 84-87, « La restauration d'une paire de cariatides d'Elias Robert » par Cécile RIVIÈRE et Virginie DESCHAMPS ; p. 88-92, « Nouvelles acquisitions du musée de l'Étampois » par Sylvain DUCHÊNE [tableau de Narcisse Berchère ; enseigne de l'auberge « Au sapeur pompier » ; tasse à vin et timbale en argent dues à deux orfèvres étampoises du XVIII^e s.] et p. 93-94, « Une nouvelle nécropole découverte à Morigny » par Pierre OUZOULIAS [chemin aux chèvres].

À Fontenay-le-Vicomte, les anciens élèves de l'école communale continuent la publication de leur bulletin : *Les souvenirs de la grenouille verte*. Le n^o 10 est consacré à « L'école de Madame et Monsieur Jacquet » qui fonctionna de 1948 à 1962.

« Linas, patrimoine et tradition » a distribué ses bulletins 25 à 37 (avril à septembre). On trouve, dans le premier, *Linas hier et aujourd'hui* [comparaison de vues prises au XIX^e s. et de photos prises en 2006-2007] ; dans le deuxième, *L'Arpajonnais à Linas* par Michel PETIT (20 p., ill.) et dans le troisième : *Voyage à Courances et Milly-la-Forêt*.

La Société historique de Longpont-sur-Orge a fait paraître son bulletin n° 20. Nous avons noté : p. 32-37, « Longpont et ses sources » (suite) par Geneviève LETESSIER ; p. 38-39, À propos de la prison de Fleury-Mérogis » par J. PEYRAFITTE ; p. 46-47, « L'abbé Michel Le Masle, né en août 1587, mort en février 1662, prieur commendataire du prieuré de Longpont de 1640 à 1651 » par Simone de LA HOUSSAYE et p. 48-49, « Organisation du service des douanes à Longpont en 1937 » par Monique ROLAND.

Le Comité d'histoire locale d'Orsay et des environs (CHLOE) a diffusé son cahier n°14 en novembre et son dossier n°6 en août.

Le cahier comporte : p. 4-17, *La poste d'Orsay* par Raymond SENÉ ; p.18-25, *Nicolas Turkhoff et sa famille à Orsay* par Serge ROQUES et Jean LAROUSSE ; p. 26-37, *Projet de réhabilitation du réseau des étangs et rigoles du plateau de Saclay* par Gérard DELATTRE et Jacques de GIVRY ; p. 38-41, *Henri Ghéon, écrivain, peintre, dramaturge et musicologue* par Denys KLEIN et p.42-51, *Du château d'Orsay à la Maison des associations* par Monique WACHTHAUSEN.

Le dossier est consacré à la mise à jour de la monographie rédigée par l'instituteur LE FRANÇOIS à la fin du XIX^e siècle. Voici les principaux chapitres : géologie et paysages, lotissements et résidences, population et emplois, l'université Paris-Sud et ses richesses culturelles, patrimoine monumental et humain, services publics et associations, intercommunalité et, enfin, chronologie de l'histoire d'Orsay de 999 à 2007.

« Les amis du patrimoine du canton de La Chapelle-la-Reine » ont publié le n°18 de *Le passé présent* où nous avons relevé un article de Jean-Luc France-Barbou sur « La commune de Buthiers et ses prisonniers de guerre (1939-1945) ».

Dans le n° 48 du 15 juin 2006 de *Vivre à Sainte-Mesme*, nous avons remarqué, par Roger DELAYRE, la « Biographie d'Hellé Nice » (Mariette Hélène Delangle, 1900-1984), danseuse puis pilote automobile de grand renom qui vécut à Saint-Mesme de 1915 à 1918 et y est inhumée.

Dans les bulletins d'information locale, nous avons noté « Jamais deux sans trois pour Moigny » [vitraux restaurés] ; « L'observatoire de Juvisy » et « Les vignes de Boigneville » dans le *Magazine d'information de l'Union des maires de l'Essonne*, n° 47 (novembre 2007) ainsi que « Quand Brouy réclamait un curé (1846-1852) » ; « Les années Louis XIV à Brouy » et « Les états du retable de l'église de Brouy » par Frédéric GATINEAU dans *Petites chroniques brogassoises*.

Nous apprenons l'existence de l'Association des familles Marcille et alliées (50 boulevard Saint-Jacques, 75014). Cette famille beauceronne rayonne bien au-delà de son lieu d'origine. Une branche a fourni des cultivateurs à Bondoufle, Lisses et Fleury-Mérogis. Elle publie un bulletin dont le n° 5 est sorti en mai 2007.

Chronique*

Archéologie

Depuis 2004, le site d'**Étiolles** est régulièrement ouvert au public durant les fouilles lors d'une journée « porte ouverte ». Cette manifestation est organisée par I. de Miranda et par le service du patrimoine du département de l'Essonne. En 2007, cette journée a pris une ampleur particulière. Elle a aussi été l'occasion de présenter une nouvelle exposition sur le site.

Une nouvelle exposition de panneaux en cours de réalisation

La précédente exposition faite sur Étiolles datait des années 80 (elle avait été réalisée à l'occasion des 20 ans de fouilles). Elle méritait donc d'être complètement renouvelée afin d'y intégrer les résultats des recherches les plus récentes.

Sur la quinzaine de panneaux prévus, 7 ont été réalisés :

- Le prologue
- L'histoire des fouilles
- Le paysage au temps des Magdaléniens
- La chasse
- Le renne : un animal plein de ressources
- Le silex. L'organisation sociale de la taille
- Des artistes aussi (*panneau sur le galet gravé découvert dans l'habitation D71*).

Ces panneaux ont été montrés lors des journées « porte ouverte ». Ils doivent circuler dans divers lieux du département durant l'année.

La seconde partie de l'exposition est en cours de réalisation. Les thèmes abordés seront les suivants : l'habitat (la diversité des habitations, le campement), la technique de taille, le territoire...

* Cette chronique a été établie par Paulette CAVAILLER.

Les journées « porte ouverte »

Depuis 2004, le site archéologique d'Étiolles ouvre ses portes aux Franciliens durant un dimanche de juin. En 2004 et 2005, cette journée invitait le public à une visite guidée des fouilles en cours et proposait également une exposition réalisée par les chercheurs sur l'histoire des fouilles, les découvertes réalisées et les méthodes de recherches employées.

L'an dernier, en collaboration avec le Conseil général de l'Essonne, nous voulions attirer un plus large public en mettant en place une nouvelle formule qui permette d'éveiller l'intérêt de tous, adultes comme enfants, amateurs avertis ou simplement curieux. Nous avons alors associé les visites guidées du chantier et l'espace d'exposition à des animations, des démonstrations et à un espace de documentation. Le public avait pu ainsi mieux connaître le métier d'archéologue préhistorien, ses outils d'analyse pratiques et conceptuels, découvrir concrètement certains aspects de la culture matérielle des Magdaléniens, et aussi acquérir des clés pour comprendre les sols archéologiques en cours de fouille. Cette nouvelle formule nous avait permis d'accueillir plus de 1 000 personnes sur la journée contre 300 à 400 personnes les années précédentes.

Cette année, cet événement a encore pris un nouveau visage. À la différence des années précédentes, nous avons ouvert le site durant deux jours entiers afin de coupler la journée « porte ouverte » à une manche du championnat de tir à l'arc et au propulseur, organisée par le Conseil général du département et le musée de Préhistoire d'Île-de-France. Le championnat se déroulant dans l'enceinte du parc de l'IUFM, situé en face du site archéologique, le public pouvait alors passer d'une manifestation à l'autre juste en traversant la rue.

Les objectifs et les contenus de ces deux journées sont restés sensiblement les mêmes que l'an passé. Toutefois, compte tenu du contexte, les activités proposées ont été réparties entre les deux lieux.

Dans l'enceinte du site archéologique, nous avons associé les visites guidées du chantier à des ateliers participatifs (fouille d'un fac-similé reconstituant un sol d'habitat du paléolithique supérieur, fabrication de propulseur, lancer de sagaie au propulseur, tracéologie et allumage du feu selon des techniques préhistoriques) et à des ateliers démonstratifs (démonstrations de taille du silex ; observation de reconstitutions en matières osseuses, d'une chaîne opératoire de fabrication et démonstration de techniques de fabrication).

L'exposition actualisée et l'espace de documentation ont été installés dans l'enceinte du parc de l'IUFM pour faire le lien entre les deux lieux d'activité.

Par ailleurs, notre volonté et celle du Conseil général de faciliter l'accès à la manifestation aux personnes handicapées nous ont conduit à renouveler notre action en faveur des malentendants mise en place l'an dernier et à fabriquer un outil de médiation adapté aux personnes atteintes d'un handicap moteur.

Nous avons ainsi reconduit les visites du chantier en langue des signes. L'accueil d'un groupe de plus de 30 personnes cette année encore (dont des familles) et son enthousiasme dans la découverte des autres activités proposées nous ont confirmé l'importance de ce dispositif.

En outre, dans l'espace d'animation consacré à la fouille archéologique, nous avons installé, en plus d'un fac-similé de fouille classique, un fac-similé de fouille adapté au public atteint d'un handicap moteur. Ce support, conçu par l'association ArkéoMédia, comporte des pieds modulables en hauteur et permet aux personnes se déplaçant en fauteuil roulant de bénéficier des mêmes animations que les personnes valides. Pour ne pas provoquer de discrimination, cet outil a été utilisé conjointement par des personnes en situation de handicap et des personnes valides.

Deux groupes en situation de handicap moteur et/ou mental venant du département, constitués chacun de 10 à 12 personnes ont été accueillis dans les ateliers et ont visité le chantier. Le fonctionnement de ces deux journées a nécessité une équipe de 14 animateurs pour l'encadrement des ateliers, la participation de l'équipe d'encadrement du chantier (4 personnes), ainsi que deux autres guides pour assurer les visites du chantier et la coordination de la manifestation. Par ailleurs, le service du patrimoine du Conseil général a mis à disposition une équipe de 10 personnes pour accueillir et orienter le public et pour gérer les inscriptions des participants aux différents ateliers. La manifestation a ainsi pu accueillir plus de 3 800 personnes sur les deux journées, dont la grande majorité a, encore une fois, passé un minimum de 2 heures sur le site.

Le Synchrotron Soleil à **Saint-Aubin** a présenté, au mois de juillet, une exposition sur les découvertes faites sur le plateau de Saclay par l'INRAP, depuis 2000. Étaient exposés des vestiges des sites des Trois Mares à Palaiseau¹ ; de l'Orme des Merisiers à Saint-Aubin² ; de Moulon à Gif-sur-Yvette³ ; du Val d'Albian à Saclay⁴.

1. Voir Bull. de la SHAEH, 2002, p. 171 et 2003, p. 172.

2. *Ibidem*, 2001, p. 100 et 2002, p. 172.

3. *Ibidem*, 2005, p. 178.

4. *Ibidem*, 2001, p. 99.

La source de lumière produite par Soleil se mettra aussi au service de l'archéologie : par l'exploration de la matière, elle permettra de comprendre le processus de corrosion des objets ensevelis. Un laboratoire consacré à cette recherche devrait voir le jour en 2010.

Le laboratoire départemental d'archéologie du **Val-de-Marne** a proposé un cycle de conférences fin 2006 et premier semestre 2007. Nous avons noté, le 28 décembre : « À la recherche des Gaulois d'Île-de-France : de la fouille à la restitution sociale » par Stéphane MARION ; le 29 mars, « Les premiers chrétiens en région parisienne et dans le Val-de-Marne » par Stéphane ARDOUIN et, le 26 avril, « Les sites paléolithique et néolithique de Maison-Alfort » par Gilles DURBET.

Direction des archives et du patrimoine mobilier

Les collections se sont accrues de 201 m. dont 72 ml de versements provenant des services de l'État ou assimilés (préfecture, inspection académique, TGI, de Juvisy-sur-Orge, Protection judiciaire de la jeunesse, Trésor public, DDASS, CAF et ANPE).

Parmi les archives privées qui ont été classées, il convient de signaler les papiers de fonction de l'historien Jean Jacquart, le fonds du CE d'Hélio-Corbeil et ceux concernant la seigneurie du Val Coquatrix et Saint-Germain-le-Vieux-Corbeil provenant du fonds Darblay.

Cinq expositions ont été proposées au public sur le site de Chamarande :

- « Auguste Perret et ses élèves en Essonne » (janvier-mars),
- « Travailler et nourrir la terre à l'époque gallo-romaine » (avril-mai),
- « L'Essonne au cœur du rugby français » (juin-décembre),
- « Bicentenaire du cadastre » (19-21 octobre),
- « Le Domaine de Bellejame » (Journées du patrimoine).

Les cours grand public ont intéressé 272 personnes (206 en 2006) et les conférences et animations culturelles ont été suivies par 340 personnes. Les ateliers pédagogiques ont touché 230 élèves.

La communication de ressources numériques s'est encore accrue, avec la mise en ligne in situ des recensements de population, de la presse ancienne, des plans d'intendance (ancêtres du cadastre) et d'une partie des matrices cadastrales numérisées, venant compléter les ressources consultables depuis 2004 : état civil, cartes et plans et monographies communales. Le volume de la banque d'image se monte aujourd'hui à 800 Go environ.

Au titre de la fonction patrimoine mobilier, 20 récolements [visites sur site] ont été effectués (contre 6 en 2006 : + 233 %), essentiellement dans des petites communes, permettant ainsi d'évaluer la situation du patrimoine local avec précision et de proposer certains objets pour une protection au titre des monuments historiques, lors de la commission départementale des objets mobiliers annuelle (9 communes et 31 dossiers à examiner).

La base de données Abyla décrivant les objets mobiliers récolés a fait l'objet d'un nouveau paramétrage afin de faciliter son exploitation (alimentation et requêtes) : elle contient à ce jour environ 6800 notices d'objets avec photos.

La réunion de la commission départementale des objets mobiliers (CDOM) a été reportée à janvier 2008, en raison des délais liés au renouvellement du mandat quadriennal des membres.

Colloques

Le colloque de la Fédération des sociétés historiques et archéologiques d'Île-de-France a eu lieu les 6 et 7 décembre 2007. Le thème était : « Patrimoine d'Île-de-France. Rencontre des histoires, des populations et des territoires ».

Comité de recherches historiques sur les révolutions en Essonne

2007, le Comité a poursuivi ses travaux avec un bureau renouvelé. Le numéro 29 de *l'Écho du Comité* a été distribué. La gestion du stock de publications a été améliorée par le reclassement méthodique des ouvrages, la commande d'exemplaires de *La République confisquée* (colloque de Crosne de 1998) et la réédition du numéro 1 de *89 en Essonne* (épuisé).

Le Comité est partie prenante dans la publication de trois ouvrages, à paraître courant 2008 : *Les aventures industrielles de l'Essonne* (17 auteurs) ; La journée d'histoire rurale de Montgeron de 2006 (10 auteurs) en partenariat avec la SHAEH ; *Les événements de Draveil – Vigneux – Villeneuve-saint-Georges* pour le centenaire des grèves de 1908.

Les membres du Comité ont participé à la rédaction des *Essentiels* de l'Essonne, bibliographie d'une centaine d'ouvrages d'intérêt départemental majeur, et aux débats de la fête de l'Essonne de septembre 2007. Ils travaillent actuellement sur les grèves du XIX^e et

du XX^e s. et sur le mouvement social en Essonne (dictionnaire Maitron).

Les objectifs de l'année 2008 sont la finalisation d'un nouveau siège social (aux Archives départementales de Chamarande), une campagne pour une meilleure connaissance et une diffusion plus efficace des publications du Comité (depuis 1989), en participant au forum d'histoire locale de l'automne 2007 et en améliorant le site internet revolutions-essonne.com.

Conseil général de l'Essonne, Direction de la Culture, service du Patrimoine culturel

En 2007, les aides départementales aux communes pour les restaurations d'édifices représentent 22 dossiers pour un montant global versé de 1 543 822 €. Les aides apportées à 61 associations patrimoniales représentent 231 000 € de subventions pour leurs projets.

Maison Atelier Foujita

La fréquentation annuelle 2007 est de 3109 visiteurs (hors expositions).

Expositions

* *Travailler la terre et nourrir les hommes* : l'exposition archéologique, itinérante depuis 2006, a été présentée en 2007 à la Maison du patrimoine de Montlhéry, aux Archives départementales à Chamarande, à l'Université d'Évry, à la Médiathèque départementale de La Ferté-Alais ; elle a été vue par un total de 11 006 visiteurs.

Événements

* *Foujita, le Maître du trait*, l'exposition exceptionnelle des grandes toiles de Foujita restaurées par le département, à l'Orangerie de Chamarande, a accueilli 7545 visiteurs, du 28 octobre 2007 au 3 février 2008.

* *Foujita, l'œil du saltimbanque*, du 28 octobre 2007 au 3 février 2008, l'exposition à la Maison Atelier Foujita a accueilli 1687 visiteurs.

* Portes ouvertes du chantier de fouilles d'Étiolles les 9 et 10 juin 2007, 4000 visiteurs.

* Les Journées du Patrimoine, installées les 15 et 16 septembre 2007, à Évry ont illustré la thématique « Vivre la ville » pour fédérer les différentes initiatives valorisant le patrimoine urbain dans le département (4167 visiteurs dans les 16 villes partenaires en Essonne, 5032 dans les équipements du Conseil général dont 465 visiteurs sur le site de la

cité administrative). Plusieurs manifestations ont été organisées à cette occasion : des expositions : *Utopies urbaines* (de l'Agora à la cité administrative), *Portraits de villes*, (reportage photos sur le quartier des Pyramides) ; des Portes ouvertes à la Maison de l'Habitat, en partenariat avec le CAUE 91, avec exposition d'objets des années 70 et de peintures de Frank Senaud (*Évry, paysages du passage*) ; le lancement des Universités permanentes de la Ville et de l'Université ; des tables rondes entre historiens et architectes sur les villes nouvelles ; des visites guidées de la Préfecture, du Conseil général, des parcours découvertes en ville nouvelle et des ateliers pour enfants (*Les petits urbanistes, Les bâtisseurs de demain*).

* La Fête de l'Essonne,   Chamarande, les 22 et 23 septembre 2007, a également traité de la thématique des villes avec des cafés-discussions, notamment *Le rêve essonnien, tour ou pavillon ?* et *Comment vivre l'Essonne, quelles relations de voisinage ?* et le spectacle *Etymofolies* sur le « Lexik » des cités, ainsi que des ateliers destinés aux enfants

Publications

Livret de jeux pour enfants sur le site archéologique d' tiolles. Le département a également participé à la réalisation du livret de l'exposition *Matière à fouille, fouille dans la matière*, réalisée, en partenariat, par le synchrotron Soleil et l'INRAP.

Actions en faveur des publics handicapés

  la Maison Atelier Foujita, depuis 2004, des visites sont organisées deux à trois fois par an pour l'hôpital de jour d'Orsay. Les activités présentées en langue des signes ont concerné près de 200 visiteurs sourds (chantier de fouilles d' tiolles, atelier de découverte de l'archéologique au Forum du handicap   Chamarande, visites guidées de la cité administrative à  vry, de l'exposition archéologique *Travailler la terre et nourrir les hommes*, de la Maison Atelier Foujita,   Villiers le Bâcle, de l' cole de La Norville, enfin de l'exposition *Foujita, le maître du trait*   Chamarande).

Expositions

  l'occasion de l'exposition « Le grand atelier. Chemin de l'art en Europe, V^e-XVIII^e s. » organisée dans le cadre du 21^e festival « Europa-Europa », du 5 octobre 2007 au 20 janvier 2008, au palais des Beaux-Arts de Bruxelles, notamment à l'occasion du 50^e anniversaire de la signature des traités de Rome, avec la devise « Ensemble depuis 1957 », ont été présentés :

– le masque de Jeanne de Toulouse, pierre 24,5 × 24,5 × 9 cm, 1280, provenant de l'abbaye des Victorines de Gercy   Varennes-Jarcy,

conservé au Musée national du Moyen Âge, Hôtel de Cluny (n° 22 863). Jeanne, fille de Raymond, comte de Toulouse, épouse d'Alphonse de Poitiers (1220-1271) fonda cette abbaye⁵ et y fut inhumée ;

– la Vierge à l'Enfant, marbre blanc, 210 cm, de Marcoussis, offerte par Jean, duc de Berry, en 1408, aux Célestins de Marcoussis ;

– « Œuvres complètes » de Christine de Pisan. Paris, Maître de la cité des Dames, 1410-1411, parchemin. Au f° 3 : « Christine de Pisan offre son manuscrit à Isabeau de Bavière, épouse du roi Charles VI ». Cette scène se passe dans la chambre de la reine dont le cadre pourrait être rapproché de celui du manoir fortifié des Godeaux à Yerres, où Isabeau eut l'occasion de séjourner à l'occasion de chasses en forêt de Sénart.

Pierre WITTMER

Au domaine de Montauger, à Lisses, de mars à octobre, a été proposée par le Conseil général une très belle présentation d'une partie des découvertes géologiques faites à Vayres-sur-Essonne en juin 2000, « Mémoire des sables ». Réalisée avec l'aide du Muséum d'histoire naturelle, elle montrait une reconstitution des paysages de l'ère tertiaire.

Dans ce même lieu, le 8 décembre, a été ouverte une nouvelle exposition, « L'Essonne au souffle du vent », réunion des photos aériennes de Lionel ANTONI qui ont permis la réalisation de l'ouvrage *De l'eau, de la terre et des hommes* (voir *supra* Bibliographie).

Notes d'histoire littéraire et artistique

Une aquarelle de Louise Abbéma, « La glorification des Arts », a été mise en vente à l'hôtel des ventes de Nice le 1^{er} décembre⁶.

Une toile de Julius Leblanc Stewart (1855-1919), « Sur la plage », peinte en 1880, représentant, outre Sarah Bernhardt et Charles Haas, l'auteur et Louise Abbéma, a été vendue en juin 2007, à l'Hôtel Drouot⁷.

Les photographies réalisées par Olympe Aguado passent rarement en vente. Cependant, le 21 mars 2002, chez Sotheby's Paris, un

5. Une vue de l'abbaye réalisée en 1704 à l'initiative de François-René de Gaignières (1642-1715) permet de découvrir, au premier plan, l'Yerres, un pont de bois et le moulin à eau abbatial. Ne subsistent que certains éléments architecturaux dont un corps de bâtiment édifié en 1780 par Jean-Baptiste Boulland (1739-1813) et quelques objets mobiliers conservés dans l'église de Varennes (fonds baptismaux et maître-autel).

6. Voir reproduction dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 41 du 23 novembre 2007.

7. *Idem, ibidem*, n° 26 du 29 juin 2007.

« Groupe de maçons » a été cédé 6 800 € et des « Arbres de Fontainebleau » 3 600 €. Le 16 novembre 2002, chez Christie's Paris, un groupe de personnages sous une porte (v. 1860) a été vendu 4 700 €⁸.

Une toile d'Yves Brayer, « Nature morte aux filets », a été proposée à la vente le 25 novembre au moulin de Vauboyen, à Bièvres⁹.

Le musée de Valence a reçu en don, de l'auteur, en 2007, une sérigraphie, « Hubert Robert – Bleu gauloise », réalisée en 2005 par Pierre Buraglio (né à Charenton-le-Pont en 1939) et un collage (papier-toile), « Esper Lucat – Warden's band-stalag VII A » (1987-1988), du même artiste¹⁰.

Une tapisserie d'après Jean Cocteau, « Le caducée », a été proposée à la vente le 26 novembre 2006, à l'hôtel des ventes de Bergerac¹¹.

Le musée des Lettres et manuscrits, 8 rue de Nesle à Paris (6^e), a proposé, de janvier à mars 2007, une exposition « Jean Cocteau, un demi-siècle de vie parisienne ».

Le musée des Beaux-Arts de Nancy a acheté plusieurs œuvres (gravures, aquarelles, dessins) du graveur Paul-Émile Colin décédé à Bourg-la-Reine en 1949.

Le musée Eugène Delacroix a proposé, du 23 novembre 2007 au 25 février 2008, une exposition « Delacroix et les compagnons de sa jeunesse : Géricault, Bonnington, Huet, Barye (1822-1830) ».

Le musée de Valence a acheté en 2007 une huile de cet artiste peinte en 1822, « Rochers »¹².

Une toile d'André Dunoyer de Segonzac représentant un paysage avec clocher dans le fond, datée de 1924, a été mise en vente à l'hôtel des ventes de Nice, le 1^{er} décembre 2007¹³.

Une toile d'Auguste Enfantin (1793-1827), frère du saint-simonien, représentant une vue de Corbeil en 1823, a été mise en vente à Yerres par Maître Bonduelle, le 8 décembre 2007¹⁴.

Une exposition « Hippolyte et Paul Flandrin, paysages et portraits » a été présentée au musée des Beaux-Arts de Nantes du 2 février au 7 mai 2007. Une toile de Paul Flandrin, « Paysage d'Italie animé de bergers » a été proposée à la vente, le 17 décembre 2006, à l'hôtel des ventes de Sceaux.

8. Voir reproduction dans *idem*, n° 40 du 17 novembre 2006.

9. Voir reproduction dans *idem*, n° 39 du 9 novembre 2007.

10. *Idem* dans *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 100.

11. *Idem* dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 40 du 17 novembre 2006.

12. *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 80.

13. Voir reproduction dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 41 du 23 novembre 2007.

14. *Idem, ibidem*, n° 41 du 23 novembre 2007.

Outre la visite à la maison de Foujita, à Villiers-le-Bâcle, on a pu y admirer une exposition d'œuvres de l'artiste consacrées au cirque, « L'œil du saltimbanque », du 28 octobre 2007 au 3 février 2008, tandis qu'aux mêmes dates étaient présentées, à Chamarande, quatre très grandes toiles récemment restaurées, sous le titre « Foujita, le maître du trait ». Un dessin à la mine de plomb, « Nu accroupi », réalisé en 1931 par cet artiste a été mis en vente à Marolles-en-Hurepoix, le 10 novembre¹⁵ et une de ses tapisseries a été proposée au moulin de Vauboyen à Bièvres le 25 novembre¹⁶.

Le musée des Arts décoratifs a reçu en don, en 2007, cinq tenues de danse féminines accessoirisées, costumes de scène réalisés par Jean-Paul Gaultier (né à Arcueil en 1952)¹⁷.

Plusieurs œuvres d'Armand Guillaumin (1841-1927) ont été mises en vente récemment à l'Hôtel Drouot : un dessin au fusain et pastel, « Paysage à Épinay-sur-Orge » (1889), le 18 janvier 2006¹⁸ ; une toile, « Chemin de Damiette [à Gif] » (v. 1886), le 3 avril 2007¹⁹ et une autre très belle toile, « Le printemps à Épinay-sur-Orge » (1881), le 27 juin 2007²⁰.

Le centenaire du poète Eugène Guillevic (1907-1997) a été célébré à Étampes par une exposition à l'hôtel Diane de Poitiers du 2 octobre au 17 novembre ainsi que par une visite (guidée par Alain Devanlay) de ses maisons à La Forêt-Sainte-Croix où il résida longtemps, un spectacle et une matinée poétique.

Le musée des Beaux-Arts de Dijon a reçu en dation une « Tête féminine » lavis sur papier peint par Étienne Hadju, qui résida en Essonne et mourut à Bagneux en 1996, et le musée des Beaux-Arts de Nancy a reçu en don un estampage sur papier, sans titre, du même artiste²¹.

Le musée d'Étampes a fait l'acquisition d'une timbale en argent, réalisée vers 1762-1769 par Jean Hugo, orfèvre en cette ville²².

Pour commémorer le centenaire de la mort d'Alfred Jarry, décédé le 17 novembre 1907, la Ville de Laval lui a consacré une exposition.

Un tirage argentique de Brassai (1962) représentant Kanhweiler, marchand de tableaux qui vécut à Saint-Hilaire, à côté de l'« Ange » de Picasso, a été mis en vente à la salle des Beaux-Arts de Bruxelles, le 20 décembre 2006²³.

15. *Idem, ibidem*, n° 37 du 26 octobre 2007.

16. *Idem, ibidem*, n° 39 du 9 novembre 2007.

17. *Idem* dans *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 114-115.

18. *Idem* dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot* de janvier 2006.

19. *Idem, ibidem*, n° 3 du 19 janvier 2007.

20. *Idem, ibidem*, n° 23 du 8 juin 2007.

21. *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 82.

22. *Ibidem*, p. 49.

23. Voir reproduction dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 41 du 24 novembre 2006.

Un « Portrait de jeune femme » par Marie Laurencin (1885-1956) a été proposé à l'hôtel des ventes d'Avignon le 21 octobre 2006²⁴.

Une exposition de dessins d'Odilon Redon (1840-1916) a été présentée à la galerie d'arts graphiques du musée d'Orsay, d'octobre 2007 au 6 janvier 2008.

Le musée Rodin a proposé, du 14 novembre 2007 au 2 mars 2008, une exposition « Rodin et la photographie ». Il a reçu en don un dessin de l'artiste (mort à Meudon en 1917) représentant une figure d'« Homme arqué » à la plume, encre brune, lavis et gouache (v. 1880). Il a acheté : une étude pour le buste de Mme Fenaille (1898-1900) ; une tête de saint Jean-Baptiste, dessin et lavis ; un portrait d'Antonin Proust, pointe sèche (v. 1888-1889) ainsi que 23 lettres adressées par le sculpteur à Maurice Fenaille (1886-1911) et 9 lots de manuscrits adressés à Claude Monet (1888-1906)²⁵.

Le musée de la Carte à jouer d'Issy-les-Moulineaux a acheté le tarot photographique de Jean-Jacques Salvador, artiste meudonnais, composé de 79 photos originales réalisées entre 1989 et 1992²⁶. Il a, également, fait l'acquisition d'un jeu de cartes dit « Jeu de Talma », eau-forte colorée, 1826. Il s'agit d'un jeu de fantaisie allemand composé de 52 cartes, aux couleurs françaises avec légendes en français représentant des acteurs du théâtre ou de l'opéra²⁷.

Le musée du château de la Malmaison a reçu en don trois lettres et cinq cartes adressées par Daniel Iffla dit Osiris à Aurélien Scholl (1864-1898)²⁸.

Le comédien Michel Serrault, né à Brunoy le 24 janvier 1928, est décédé à Honfleur le 29 juillet 2007.

Le musée du Louvre a fait l'acquisition de la « Vierge au rameau de chêne » dite « Vierge Hesselin », peinte vers 1640-1645 par Simon Vouet pour Jacques Hesselin, maître de la chambre des deniers, qui fit du domaine de Chantemerle, à Essonnes, une très belle demeure et un parc aux jeux d'eau remarquables²⁹.

Une toile de Jules-Émile Zingg (1882-1942), « Bergère et son troupeau devant l'église de Saclay », a été mise en vente à Brest, le 17 décembre 2006³⁰.

24. *Idem, ibidem*, n° 38 du 3 novembre 2006.

25. *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 75-76 et 103.

26. *Ibidem*, p. 106.

27. *Ibidem*, p. 108.

28. *Ibidem*, p. 104.

29. *Ibidem*, p. 46.

30. Voir reproduction dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 42 du 1^{er} décembre 2006.

Parc naturel régional

Le PNR de la haute vallée de Chevreuse, qui compte vingt-et-une communes, doit s'étendre à l'occasion de la révision de la charte en 2010. La région Île-de-France a choisi cinquante-six communes (17 en Essonne et 39 en Yvelines) qui ont intégré le périmètre d'étude de cette extension. La première réunion de réflexion a eu lieu le 9 juillet à La Celle-Saint-Cloud.

Patrimoine

Après le succès du cycle de conférences de 2006, la direction des Archives et le service archéologique des Yvelines ont poursuivi leur investigation des multiples visages du patrimoine départemental sur le thème de l'eau. Sur les six conférences qui ont eu lieu de janvier à juin, nous avons surtout retenu : le 13 février, « Puiser, boire, se laver, irriguer ou circuler : les multiples usages de l'eau dans l'antiquité yvelinoise » par Yvan BARAT ; le 13 mars, « Étangs, rigoles et aqueducs au service du roi » (plateaux de Saint-Quentin et de Saclay) par Gilles BULTEZ et Bruno BENTZ ; le 24 avril, « Les douves en eau dans les fortifications médiévales » (château de la Madeleine à Chevreuse) par Marc LANGLOIS et « L'eau, fil directeur de l'urbanisme san-quentinois » par Yves DRAUSSIN et Isabelle GOURMELIN.

En outre, le 13 novembre, Alain BÉNARD a présenté « L'art rupestre du massif de Fontainebleau ».

Athis-Mons

La Maison de banlieue et de l'architecture a proposé le 15 février une conférence, « L'Orge, une vallée à protéger en zone urbaine : entretien, aménagement et recomposition paysagère ». Elle a présenté, à partir du 16 novembre, une exposition sur le thème du jardin : « Du potager au gazon chéri : petite histoire de nos jardins de banlieue essonnoise ».

Bièvres

Les 24 et 25 novembre, ont été vendus aux enchères tout le mobilier et les œuvres d'art qui garnissaient le moulin de Vauboyen dont l'éditeur Pierre de Tartas avait fait le temple de l'art figuratif depuis 1959. Parmi les multiples artistes représentés, citons : Y. Brayer, Cara

Costea, J. Cocteau, Dunoyer de Segonzac, Foujita... La propriété, elle aussi, est à vendre...

Brouy

L'association « Patrimoine et traditions » a proposé, le 31 mars, une conférence de Frédéric Gatineau, « Nouveaux regards sur Brouy ».

Brunoy

L'obélisque érigé entre juillet et novembre 1789 sous la direction de Jacques-Germain Soufflot et de Jean-François Chalgrin, classé monument historique depuis 1934, a été restauré. Une petite cérémonie a eu lieu le 14 juin à cette occasion.

La sépulture de Louis-Gaspard-Basile AGNEL (1761-1840), officier de l'armée napoléonienne, retiré à Brunoy dans la « Maison blanche », rue de Réveillon, maire de 1831 à 1840, a été restaurée par les soins de la municipalité³¹.

Une exceptionnelle paire d'encoignures estampillées Jean-François Leleu, d'époque transition Louis XV-Louis XVI, provenant du château, a été mise en vente à l'Hôtel Drouot, le 19 décembre³².

À l'occasion du 40^e anniversaire de la mort de Maurice Prost, le musée municipal a rendu hommage à ce sculpteur et peintre animalier par une exposition présentée du 10 avril au 30 septembre.

Ce même musée a, du 19 février au 30 juillet, mis en scène ses collections d'art du spectacle et proposé une exposition consacrée au célèbre tragédien François-Joseph Talma.

Chamarande

« Essonne Nature Environnement » et la Réserve naturelle des sites géologiques de l'Essonne ont quitté leurs locaux pour s'installer, le premier, 14 rue de la Terrasse, 91360 Épinay-sur-Orge (tel/ fax : 01 69 09 04 29) et le second à la Base de loisirs d'Étampes.

31. Voir Jean GAUTIER, « Un monument et un homme sortis de l'oubli » dans le *Bull. municipal de Brunoy*, nov. 2007.

32. Voir reproduction dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 43 du 7 décembre.

Corbeil-Essonnes

L'association « Mémoire et patrimoine vivant » poursuit ses multiples activités, recueils de témoignages oraux, conférences et expositions : du 3 mars au 8 avril, à la commanderie Saint-Jean, « La chimie et la métallurgie, un patrimoine vivant à Corbeil-Essonnes », exposition accompagnée de six DVD (IBM, Doittau, SNECMA, Decauville, usines disparues et quelques petites entreprises métallurgiques) ; le 6 octobre, assemblée générale suivie de trois films (deux témoignages de travailleurs et un extrait de la conférence de Paul Benoît sur la rivière Essonne) ainsi que de sept extraits de films sur Corbeil-Essonnes (1953-1960).

Le syndicat intercommunal d'assainissement et de restauration des cours d'eau a organisé, les 1^{er}, 2 et 3 juin, ses 3^{es} Journées Émeraude à Fontenay-le-Vicomte : visites de chantiers d'espaces naturels sensibles et du village ; expositions sur l'eau et les plantes, sur le développement durable, sur l'homme et la rivière et sur l'histoire de Fontenay-le-Vicomte ; conférences sur le symbole de l'eau dans les tableaux et sur la représentation du paysage à travers la peinture, du Moyen Âge à nos jours.

Dannemois

L'association « Dannemois se raconte » a présenté, les 23 et 24 juin, l'exposition « Histoires d'eau » sur l'eau à Paris depuis les romains jusqu'au 2nd Empire – les aqueducs.

Dourdan

Le musée du château a proposé deux expositions : du 1^{er} février au 31 mars, « Ville et campagne à l'époque gallo-romaine » avec présentation nouvelle d'objets provenant de fouilles réalisées dans la ville et, du 15 novembre au 31 décembre, « La famille de Verteillac et le siècle des Lumières » (bibliothèques, portraits, mobilier, archives). Un catalogue a été réalisé par les « Amis du Château ».

Étampes

Le « Corpus étampois » a organisé, le 9 février, une soirée conférence-projection-débat, animée par Frédéric Gatineau, Bernard Gineste et Jean-Michel Rousseau, sur le quartier Notre-Dame.

Étampes-Histoire a proposé, comme chaque année, une série de conférences :

- le 20 janvier, « L'apport des fouilles de l'ancien hôpital à la connaissance de l'histoire d'Étampes » par Xavier Peixoto ;
- le 17 février, « Un patrimoine rural : puits, lavoirs, fontaines, ponts, mares, gués, pigeonniers et fours à chaux » par Jean-Jacques Immel ;
- le 17 mars, « Histoire d'une église disparue : la collégiale Sainte-Croix d'Étampes » par Frédéric Gatineau ;
- le 28 avril, « De la monarchie de juillet à la république : des fêtes pour glorifier le régime » par Françoise Hébert-Roux et Marie-José Magot ;
- le 19 mai, « Immigration et émigration au pays d'Étampes (13^e-19^e siècles) par Michel Martin ;
- le 23 juin, « Le rôle de l'architecte du patrimoine dans la conduite d'un projet de restauration » par Stéphane Berhault ;
- le 22 septembre, « Un patrimoine étampois, l'hôtel Saint-Yon » par Philippe Dujoncquoy et Jacques Gélis ;
- le 20 octobre, « Le Théâtre d'Étampes : répertoire, comédiens et directeurs (1852-1902) par Josette Bourdeau ;
- le 17 novembre, « Geoffroy-Saint-Hilaire, un Étampois au Museum » par Bernard Métivier ;
- le 17 décembre, « Deux figures de l'archéologie du début du 20^e siècle : René et Raymonde de Saint-Périer » par Sylvain Duchêne.

Le Musée intercommunal d'Étampes a organisé du 15 septembre au 15 décembre une exposition intitulée *Bonjour Monsieur Atget*, qui exposait les 19 photographies réalisées par le célèbre photographe Jean-Eugène ATGET, en 1907.

Gif-sur-Yvette

À l'espace du Val de Gif, on a pu voir, en novembre, l'exposition « Quartier de l'Abbaye, 40 ans déjà », qui retrace la naissance du quartier à partir de 1967 et sa récente rénovation.

Les Granges-le-Roi

Depuis novembre 2006, sous la présidence de Jean-Pierre Garriot, une nouvelle association est née, « Mémoire vivante », qui a pour but de mettre en valeur le patrimoine communal : reconnaissance des chemins ruraux et des arbres classés (il y en a quatre, qui ont entre

170 et 500 ans), balisage, promenades, histoire de l'école, recueil de documents... (www.memoirevivante.fr).

Igny

L'association « Mémoire vivante » a présenté, du 18 mai au 3 juin, une exposition, « Igny... dans le temps », à l'aide de photographies, de tableaux et de documents.

Issy-les-Moulineaux

Le musée de la Carte à jouer a acquis douze photos sur Louis Blériot et ses avions entre 1908 et 1911, lors de vols effectués sur différents terrains, dont celui d'Issy³³.

Limours

La toile, bien connue, de Maurice Utrillo « Église de Limours », 1922, est passée en vente à Cannes au cours de l'été³⁴.

Marcoussis

Du 6 au 14 octobre, on a pu visiter l'exposition « La science à Marcoussis, du polissoir à la CGE », organisée par l'Association historique, avec le concours de l'Association des amis de la CGE. Une plaquette d'accompagnement est prévue pour 2008.

Le 22 juin, Jean GUITTET et Gérard ARNAL ont fait une conférence sur « La flore sauvage de Marcoussis au travers des rues et chemins » suivie, le 23, d'une promenade-découverte de la flore locale.

Marolles-en-Hurepoix

L'exposition « Les journées de la ville » était visible du 14 au 16 et les 29 et 30 septembre.

Une promenade à travers le village a été organisée grâce à la pose de quinze panneaux en quinze lieux de mémoire.

33. Reproduction dans *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 106.

34. Voir reproduction dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 29 du 20 juillet 2007.

Méréville

Au nouveau centre culturel, ont été présentées plusieurs expositions : « La meunerie et la navigation sur la Juine » réalisée par le service départemental du patrimoine ; « Les jardins de Méréville, gravures et mises en scène » ; « Château-Gaillard à Méréville » et « Le petit patrimoine mérévillois ».

Montgeron

Le 10 février, a été inaugurée une statue de saint Jacques de Compostelle. Élevée sur la place des Tilleuls (précédemment place de l'Ancienne Église), elle rappelle l'existence en ce lieu de l'église médiévale de Montgeron, vouée précisément aux cultes de saint Jacques et de saint Christophe, mais détruite en 1857. Le socle est d'ailleurs constitué de tambours de colonnes qui en proviennent. Elle est aussi, désormais, un jalon bien matérialisé, d'une antique voie de pèlerinage vers Compostelle, qui, de ce fait, pourrait être réactivée.

Cette initiative s'inscrit dans le prolongement de l'implantation, en 2002, de chapiteaux et de colonnes de même provenance, à l'entrée de la nef de l'actuelle église paroissiale, consacrée également à saint Jacques.

Michel CHANCELIER

Le 21 mars, au musée Josèphe Jacquiot, Michel Chancelier a fait une conférence sur « La carrière de J. Jacquiot, historienne de la médaille » et maire de Montgeron.

Du 16 mai au 10 juin, a été présentée une exposition « Les rives de l'Yerres », à partir des photographies de Clément BOILLOT et Michel BÉTIS.

Orsay

Le 18 mai est décédé Pierre-Gilles de Gennes, prix Nobel de physique en 1991, qui fréquenta les laboratoires du Commissariat à l'énergie atomique de Saclay et fut professeur à l'université d'Orsay de 1961 à 1971, professeur au Collège de France et membre de l'Institut. Il s'était fixé, en 1990, à Orsay, où sa femme tenait un restaurant réputé.

La neuvième soirée d'histoire locale présentée par l'association CHLOE s'est tenue 30 novembre à la salle Jacques Tati. On put y entendre quatre exposés : « Henri Ghéon [artiste orcéen] » par Denys

KLEIN ; « Le forage du puits artésien » par Bernard BRIQUET, « L'Amicale scolaire d'Orsay » par André POIRRIER et « La bibliothèque d'Orsay » par Marie NATAF et Gisèle CAUJOLLE.

Saint-Chéron

Du 29 septembre au 7 octobre, salle d'Orgery, s'est tenue une exposition sur « La vie au temps de nos aïeux dans la vallée de l'Orge ».

Quatre portraits ovales de membres de la famille de Lamoignon ont été vendus, à l'Hôtel Drouot, le 14 décembre : Pierre, inhumé en 1572 à vingt-quatre ans, Charles, seigneur de Basville, Chrétien et Chrétien-François, mort en 1709 ³⁵.

Sainte-Mesme

L'active association a continué d'intéresser les habitants du village à son histoire. Elle a entrepris de localiser le lieu où était rendu les brutales décisions de justice (de la simple bastonnade à la pendaison) et a conclu que ce lieu pouvait être commun à Corbreuse et Sainte-Mesme

Savigny-sur-Orge

En novembre, le Groupe d'étude sur l'histoire de Savigny a proposé une exposition, « Savigny au siècle dernier : les commerces, les écoles, la Savinière », comportant cent cinquante panneaux de cartes postales agrandies et de nombreux objets et documents de la vie quotidienne.

Sceaux

Le musée a proposé, en janvier, une exposition « Sceaux, architectures pour un domaine, de Colbert à nos jours » puis, en mars, à l'Orangerie, « L'impromptu de Sceaux, de la romance, de l'action, de l'exotisme sous le règne de Louis XIV ».

35. *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, n° 45 du 21 décembre 2007.

Sèvres

Le Musée national de la céramique a acquis un vase à flamme en porcelaine tendre à fond vert et rehauts d'or, médaillon en grisaille, réalisé vers 1770-1774 ³⁶.

Le musée du Louvre a reçu en don un guéridon des vues des bords de Seine en porcelaine dure réalisé en 1843 et offert au bey de Tunis par Louis-Philippe en 1846 ³⁷.

Le musée des Arts décoratifs a acheté : un sceau à demi-bouteille, en porcelaine dure, du service arabesque, conçu en 1783, offert au comte Karl-August von Hardenberg, ministre du roi de Prusse, cosignataire du traité de Bâle (5 avril 1795) ³⁸ ainsi qu'un vase-coupe « Rababah » en porcelaine nouvelle et biscuit émaillé, verre rouge poli, cordelettes de coton, réalisé par Ettore Sottsass (1917-2007) à la manufacture en 2006 ³⁹.

Le musée Napoléon du château de Fontainebleau s'est enrichi de deux belles pièces : une assiette en porcelaine dure du « service de l'Empereur » commandé en 1807 et livré en 1810, dont l'aile est ornée d'une frise de glaives en or se détachant sur fond vert et dont le centre comprend une scène évoquant la grandeur de l'Empire ⁴⁰ ainsi qu'un fauteuil dit « siège de Bacchus », partie d'un surtout en porcelaine dure réalisé en 1810 pour le service personnel de l'Empereur ⁴¹.

Le musée-promenade de Marly-le-Roi – Louveciennes a acquis un rafraîchissoir en porcelaine tendre du service « à petits vases et guirlandes » de Madame Dubarry, créé en 1771 d'après A. de Saint-Aubin ⁴².

Le musée du château de Versailles a reçu en don : une assiette à fond vert « à petites palmes », service vert de Louis XV (1756-1757) ; une tasse à glace, en porcelaine tendre du service à décor « attributs et groseilles » (1765-1775) ; un seau crénelé, en porcelaine tendre, « à corbeilles bleues couronnées de fleurs et palmes » (1761) ; une statuette « la Blanchisseuse » en biscuit, pâte tendre sculptée par Falconet (1775-1785) ⁴³ et un compotier carré en pâte tendre du service à fond bleu et blanc avec médaillons représentant des Amours peints par Charles-Nicolas Dodin, livré à Madame Dubarry en

36. *La Revue des musées de France*, avril 2008, p. 58.

37. Reproduction dans *idem*, p. 73.

38. *Idem, ibidem*, p. 53.

39. *Ibidem*, p. 99.

40. *Ibidem*, avril 2007, p. 85.

41. Reproduction dans *idem*, avril 2008, p. 16.

42. *Idem, ibidem*, p. 50.

43. *Idem, ibidem*, février 2007, p. 80.

1770⁴⁴. Il a acheté un pot à jus en pâte dure du service « perles et barbeaux » commandé par Marie-Antoinette en 1781⁴⁵ et un groupe en biscuit, « L'Amour dompté par la Raison » modelé par Boizot en 1781, dont divers exemplaires furent achetés par Marie-Antoinette, Louis XVI et autres membres de la famille royale⁴⁶.

Le musée de la maison Bonaparte d'Ajaccio a reçu en don un pot à sucre « Paestum » en porcelaine dure créé en 1804-1805 à l'usage de Napoléon I^{er}⁴⁷.

Le musée Matisse du Cateau-Cambrésis a présenté, au cours du premier semestre, une exposition « Carte blanche à la manufacture nationale de Sèvres. En deux temps » [savoir ancestral et création contemporaine].

Vauhallan

À l'occasion de l'édition, par Philippe Montillet, de la monographie rédigée par l'instituteur en 1889, une exposition a été présentée, du 17 novembre au 1^{er} décembre, « À Vauhallan, l'école primaire de Jules Ferry », où figurait une partie des archives de l'instituteur de l'époque, Jules Grévin.

Verrières-le-Buisson

L'Historique de Verrières a proposé, en novembre, une exposition évoquant les noms de lieux et de rues de la commune.

44. *Idem, ibidem*, avril 2008, p. 60.

45. *Ibidem*, p. 61.

46. Reproduction dans *idem*, p. 61.

47. *Ibidem*, avril 2007, p. 84.

Nécrologie*

Pierre BLAIS est né à Corbeil en 1936, dans une famille modeste. Il s'engagea très jeune dans le scoutisme, où il trouve dans son aumônier, le père Letourneur, un guide qui sera un ami sa vie durant.

Préparateur en pharmacie, il continue ses études ce qui lui permet de devenir cadre dans l'imprimerie puis enseignant, pendant douze ans, à l'imprimerie Crété et enfin directeur de l'imprimerie de Châteaudren dans les Côtes-du-Nord.

Mais l'essentiel de sa vie fut consacré aux autres au travers de multiples associations dont EMMAÛS, au côté de l'abbé Pierre. La légion d'honneur et d'innombrables décorations en font foi.

Après dix années de lutte contre la maladie, c'est à Corbeil, où il venait de se réinstaller qu'il est décédé le 27 juillet. Ses obsèques ont été célébrées, à la cathédrale Saint-Spire, le 1^{er} août. S'y sont retrouvés autour de son fils Gilles, ses amis, ses anciens élèves et beaucoup de ses obligés.

Il était des nôtres depuis 1969.

Paulette Cavailler

★

Philippe REGIBIER est né à Essonnes en 1927. Ses parents tenaient le grand magasin de meubles, vêtements et nouveautés, anciennes « fabriques d'Essonnes » sis à l'angle de la rue de Paris et de la rue Marchant, bâtiment auquel avait été annexé un pavillon exotique récupéré de l'Exposition universelle.

Ayant achevé ses études à l'Institut d'Études Politiques (section Économie) en 1952 et après quelques années passées à perfectionner les sondages d'opinion, il se consacre à la gestion de l'entreprise

* Ce nécrologue a été établi à partir de informations parvenues à notre connaissance. Il ne prétend pas être exhaustif.

familiale et à sa transformation – grande nouveauté – en supermarché, le premier de Corbeil-Essonnes.

Ses loisirs, il les réservait à la recherche historique car il était doué d'un esprit particulièrement fureteur. Dès l'enfance, l'évocation, pourtant discrète, d'un "grand-père curé" excita sa curiosité mais ce fut bien plus tard qu'il rédigea la biographie de son ancêtre, curé d'Autruy-sur-Juine (45), marié en 1793.

De l'histoire familiale, il passa, tout naturellement, à l'histoire régionale et adhéra à notre société dont faisait déjà partie, depuis 1946, ses parents et son oncle, ainsi qu'à l'association « le Vieux papier ». C'est dans cette revue qu'il publia, en 1966, *Un Jules Verne du Loiret, Louis Bussenard*. Très intéressé par les visites que proposait l'association ses Ancien de la rue Saint-Guillaume, il proposa bientôt d'en organiser lui-même pour l'étude des vies et demeures d'illustres parisiens. C'est pourquoi le professeur Alain Lancelot lui demanda un "petit livre" sur les lieux qui ont abrité l'École libre des sciences politiques, devenue, en 1945, l'Institut d'Études Politiques. D'archives en archives, de visites en visites, d'enquête en enquête, il aboutit à un pavé : *27 rue Saint-Guillaume. Petite chronique d'une grande demeure et de ses habitants...* (Paris, Philippe Regibier, 1997, in f°, 528 p., ill.).

Comme il s'intéressait, de longue date, à Alfred Jarry qui avait fréquenté, pendant dix ans, Corbeil et le Coudray-Montceaux, je l'engageai à participer à l'ouvrage collectif *Ballade en Essonne sur les pas des écrivains* (Paris, Alexandrine, in 8°, 201 p.). Peu après, il publia *Ubu sur la berge. Alfred Jarry à Corbeil – 1898-1907* (Paris, Les Presses du Management, 1999, in 8°, 220 p.).

La visite d'une église, l'examen d'une gravure, une ligne d'annuaire, une vieille lettre, tout pouvait déclencher chez lui une recherche approfondie. C'est ainsi qu'il nous proposa "*L'Assomption*" de l'église de Saintry, une énigme résolue en 2001 (p. 45-62) ; *Les Cochins au Coudray-Montceaux*, en 2002 (p. 103-136) ; *La maison de Léon Gozlan à Corbeil*, en 2004 (p. 43-54) et *Le comédien Samson à Corbeil*, en 2005 (p. 129-140). Bien d'autres personnages avaient attiré son attention. Dans son ouvrage *Figures étranges du temps passé* (Nice, Éd. Bénévent, 2006, in 8°, 324 p.), il a réuni dix biographies dont cinq sont inédites.

Il s'intéressait aussi au patrimoine architectural et anima l'association pour la défense de l'église Saint-Étienne d'Essonne.

C'est à Essonne qu'il est décédé le 30 janvier ; c'est dans l'église de sa paroisse que ses obsèques ont été célébrées, le 2 février, et c'est au cimetière d'Essonne qu'il a rejoint toute sa famille.

Paulette Cavailler

Toutes demandes de renseignements peuvent être adressées à :

Société historique et archéologique de l'Essonne
Archives départementales de l'Essonne
91730 Chamarande

Cotisation annuelle pour 2009

membre ordinaire : 17 €

membre bienfaiteur : 25 €

Tous les chèques doivent être libellés à l'ordre de la SHAEH

C.C.P. de la Société : Paris 1508-40 M



LISTE DES PUBLICATIONS DISPONIBLES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'ESSONNE

BULLETINS

Année 1944	Année 1980	Année 1990	Année 2000
Année 1947	Année 1981	Année 1991	Année 2001
Année 1964	Année 1982	Année 1992	Année 2002
Année 1972	Année 1983	Année 1993	Année 2003
Année 1973	Année 1984	Année 1994	Année 2004
Année 1975	Année 1985	Année 1995	Année 2005
Année 1976	Année 1986	Année 1996	Année 2006
Année 1977	Année 1987	Année 1997	
Année 1978	Année 1988	Année 1998	
Année 1979	Année 1989	Année 1999	

Les bulletins antérieurs à 1980 sont soldés à 5 €.

Les autres bulletins sont vendus 15 €.



MÉMOIRES ET DOCUMENTS

XI – Louis BRUNEL, *Juvisy au XVIII^e siècle. – Le détournement du Pavé royal de Lyon. Ses conséquences économiques et humaines*, 1975, 178 p., 20 pl.

15 €

XII – J.-M. MORICEAU, *La population du Sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles* et P. DUMONTIER, *L'oppidum de Champlan*, 1979, 85 p., 22 pl..

7 €

XIII – J. GAUCHET, *Un notable à Brunoy au début du XIX^e siècle : le général-ambassadeur Antoine Dupont-Chaumont, 1759-1838*, 1983, 74 p., 10 pl.

7 €

XIV – J. DELIVRE, *L'immigration dans le doyenné d'Étampes après la Guerre de Cent Ans* et J.-P. CROCY, *L'Hôtel-Dieu d'Étampes de 1695 à 1789*, 1988, 143 p., 26 ill..

15 €

XV – S. BIANCHI, *La déchristianisation dans le district de Corbeil, 1793-1799*, 1990, 160 p., 27 ill..

15 €

XVI – S. LEFÈVRE, *L'aménagement du Sud de l'Île-de-France par les établissements religieux, XI^e-XIII^e siècles (1993, 160 p., 23 ill.)*.

15 €

XVII – *Archéologie et Numismatique. Miscellanées*, 1998, 96 p.

7 €

XVIII – Louis BRUNEL, *Vincent DUVAL (1722-1807, un curé de Corbeil dans la tourmente. Contribution à l'histoire du Jansénisme et de la Révolution* 2005, 106 p., 6 ill.

15 €

LIVRET DU CENTENAIRE (1996, 88 p., 23 ill.). 7 €



TABLE GÉNÉRALE 1895-2004 (1989, 1997 et 2006, 70 + 20 + 20 p.). 10 €



Réduction de 30 % pour les membres de la société sur toutes les publications



C.C.P. de la Société : Paris 1 508-40 M

ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2007 – BULLETIN N° 77

TABLE DES MATIÈRES

VIE DE LA SOCIÉTÉ (Conseil d'administration, nouveaux membres, Sortie de printemps à La Forêt-Sainte-Croix et Sortie d'automne à Mennecey)	3
Guy CROSNIER, Alain DEVANLAY, Alain GREICHGAUER, Daniel LE DÛ et Daniel GIGANON : <i>Les origines du peuplement du territoire de La Forêt-Sainte-Croix</i>	9
Françoise POITVIN : <i>Les aqueducs souterrains de Mennecey</i>	17
Jacques GÉLIS : <i>Les représentations de saint Barthélemy en Essonne</i>	19
Michel MARTIN : <i>Les crises épidémiques et frumentaires au pays d'Étampes de 1652 à 1740</i>	29
Alain DEVANLAY : <i>L'église Saint-Saturnin de La Forêt-Sainte-Croix ; analyse historique, architecturale et archéologique</i>	75
Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN, Nicole PIGEOT, et Yvette TABORIN : <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2007</i>	89
NOTES ARCHÉOLOGIQUES	113
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	119
BIBLIOGRAPHIE	123
CHRONIQUE	143
NÉCROLOGIE.....	163

Essonne et Hurepoix, bulletin de la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, est indexé dans la base FRANCIS du CNRS et ses articles sont signalés dans article@INIST.